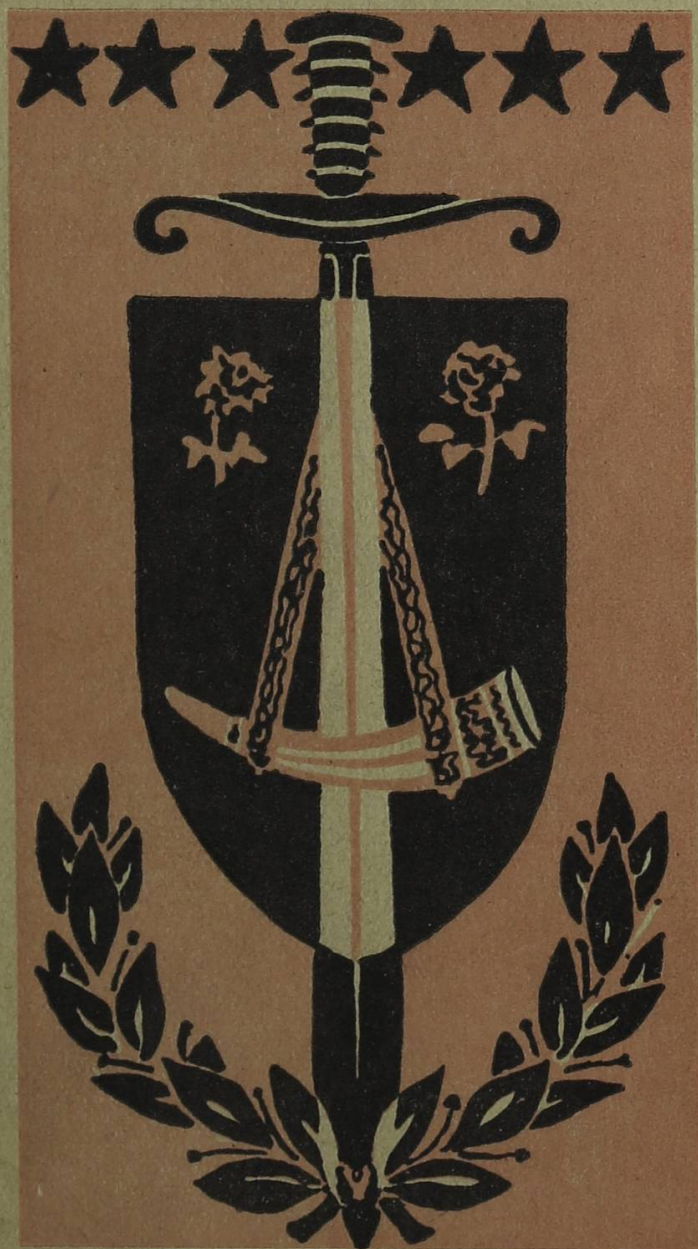


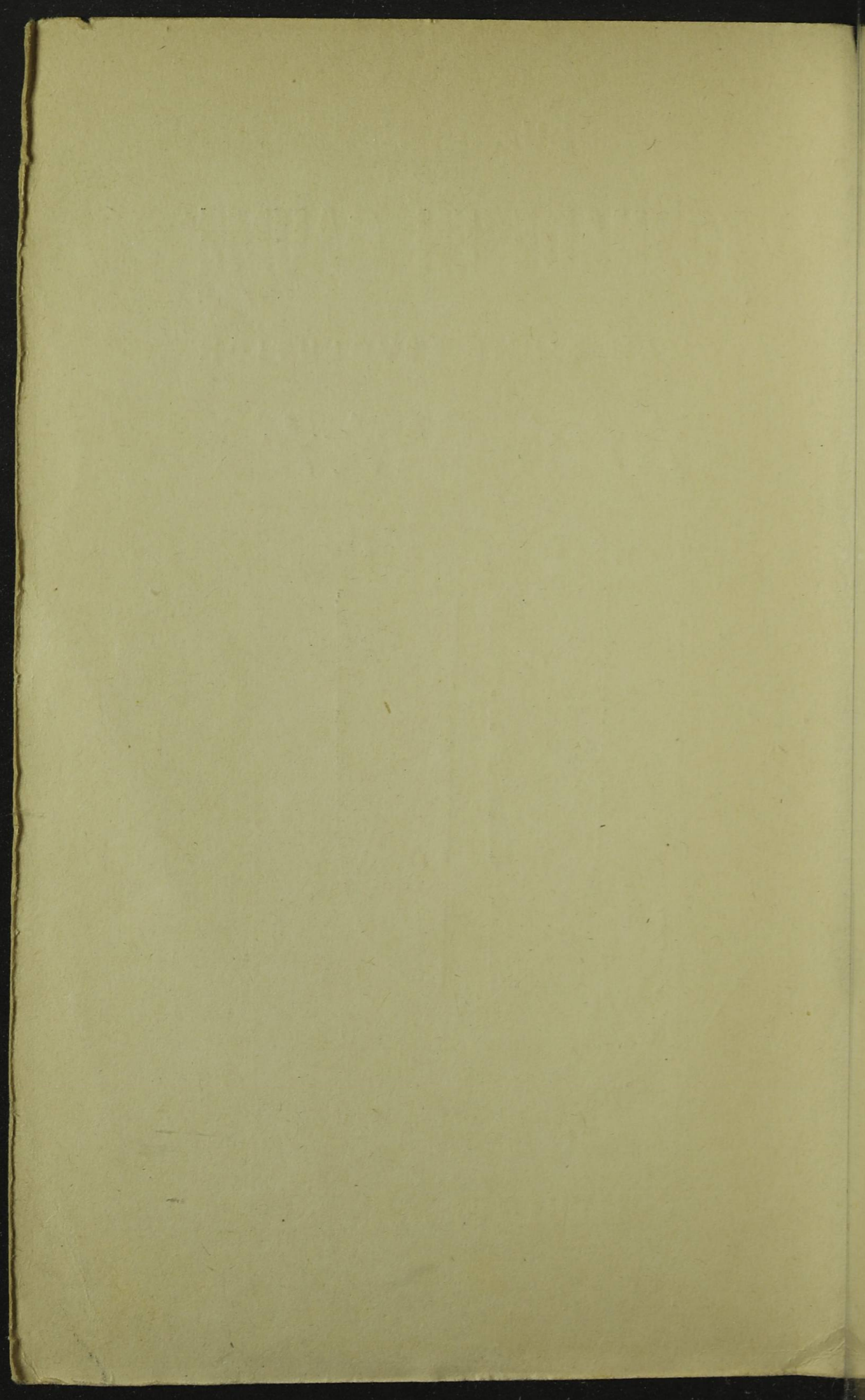
EDOUARD NED

TORNADE EN GAUME

ROMAN D'UNE REVOLUTION



COLLECTION DURENDAL



MIA

27846

COLLECTION DURENDAL

SÉRIE 1943.

51. *Le champ de mon père*, par ALBERT LORRY. —
52. *Le Diable du Yorkshire*, par PIERRE MONT-
MAJOUR. — 53. *Bois en Ardenne*, par HENRI DAVI-
GNON. — 54. *Mademoiselle*, par JEAN DE LONGUENÉE.

SÉRIE 1944.

55. *Sylvine et son rêve*, roman, par ESTELLE DE
SÈPE. — 56. *Christophe Colomb*, vers un nouveau
monde, par JEAN ARNOLD. — 57. *Le maître et son
disciple*, roman, par LÉON LELOIR. — 58. *Vagabon-
dages Littéraires*, essais, par le BARON FIRMIN
VAN DEN BOSCH, de l'Académie royale. — 59. *Tant
qu'il fait jour*, roman par JOSSE ALZIN.

SÉRIE 1945-1946.

60. *La Brebis perdue*, roman par PAUL DOHET. —
61. *René Bazin mon maître*, par PIERRE GOURDON,
— 62. *Tornade en Gaume*, roman, par EDOUARD NED.
— 63. *Le grain sous la meule*, par X. CHANTHANN.
— 64. *L'affaire Magnus*, roman, par AMAND GÉRA-
DIN.

TORNADE EN GAUME

COLLECTION DURENDAL

n° 62.

Il a été tiré de cet ouvrage, pour la Collection Durendal, outre l'édition ordinaire sur papier édition mat, quarante exemplaires sur Featherweight, numérotés de 1 à 40.

DU MEME AUTEUR :

POESIE : Poèmes catholiques. — Mon jardin fleuri. — Féerie de Mai. — Le jeu dramatique de Notre Dame. — Cordule ou la onze millième Vierge. — Philaminte chez les Gaumets.

PROSE : L'énergie belge. — En pays Gaumet. — Les idées de M. Goedzak, philosophe bruxellois. — L'ombre du cœur, contes et nouvelles. — M. l'abbé Fleur et le Visage des mots. — Les quatre fils Aymon. — Job le glorieux, roman. — Le nuton de Pierre Brangnette, roman d'un enfant. — M. l'abbé Poppe, biographie.

Copyright by COLLECTION DURENDAL 1946.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

EDOUARD NED



TORNADE EN GAUME

ROMAN D'UNE REVOLUTION

ED. DURENDAL

Rue des Atrébates, 83

BRUXELLES IV

ED. P. LETHIELLEUX

Rue Cassette, 10

PARIS VI

1946

FLORINE COCLAISSE.

A son piano, Florine Coclaisse finissait de jouer la pathétique. Son jeu était ce jour-là si passionné, il révélait un sentiment si profond et si nouveau de cette musique ardente, dont l'âme se grise, que la colonelle dans sa bergère avait arrêté son travail de tapisserie pour mieux goûter les dernières mesures de la sonate. La vieille femme, ses lunettes sur le bout du nez, les yeux sans regards, semblait poursuivre un rêve intérieur. Le silence soudain du piano l'éveilla. Elle dit :

— Florine !

La jeune fille quitta son tabouret et vint, en deux bonds, se jeter à genoux sur le coussin, aux pieds de sa grand'mère.

— Grand'maman !

Elles se penchait, les coudes enfouis dans le giron où dormaient les aiguilles et regardait en souriant la bonne figure qu'embrumait l'ombre d'un souci.

— Ma chère petite, je veux te poser une question.

— Dites, grand'maman.

La colonelle hésitait. Elle prit dans ses vieilles

mains la tête de l'enfant, une belle tête de jeunesse, aux yeux bruns, profonds et lumineux comme un crépuscule d'été, à la chevelure abondante et noire relevée en chignon.

— En t'écoutant, dit la colonelle, je ne sais pourquoi j'ai pensé tout à coup à la mort. L'amour et la mort, thèmes éternels qu'une belle musique inspire. Je vieillis, oui, oui, je vieillis. Le bon Dieu m'appellera bientôt. Alors, toi ? Ton cœur n'a-t-il pas encore parlé ?

— Mon cœur est à vous, grand'maman. C'est vous que j'aime.

La colonelle sourit, fixa ses yeux encore vifs dans les beaux yeux bruns que noyait un attendrissement très doux.

— Alors, encore rien ?

— Rien, grand'maman, répondit Florine en se relevant pour embrasser sa grand'mère.

Elles restèrent un moment silencieuses, dans la paix du salon, où la grande horloge Louis XV tictaquait ses heures dans sa caisse de vieux chêne.

Leur émoi descendait doucement, éveillant la ronde des souvenirs. La colonelle revoyait sa jeunesse frémissante dans la ferme paternelle, son mariage avec Horace Coclaisse, sous-lieutenant de la garde, les belles années passées à Paris, dans les fêtes et les réjouissances des victoires, les malheurs successifs, la Bérésina lui enlevant son mari, les deuils de l'Empire, la mort de son fils et de sa bru laissant une orpheline, les longues années de solitude, éclairées seulement par la gen-

tillesse de l'enfant, la petite Florine, qu'elle avait gardée et élevée.

Florine, elle, — a-t-on des souvenirs à vingt ans ? — dirigeait ses rêves vers l'avenir. Parmi les jeunes gens qu'elle avait rencontrés, elle avait bien, dans la fraîcheur des premiers émois, éprouvé quelques caprices, vite oubliés, camaraderies plutôt qu'affections, fleurs écloses d'une heure et déjà fanées, frissons de surface et non troubles de profondeur. Mais demain ? Qu'apporterait demain ? A la question de sa grand'mère elle avait répondu : rien. Mais ce rien même la troublait. Son instinct de petite sensitive l'avertissait que l'heure allait bientôt sonner, heure de crainte et d'espoir, de joie, peut-être de douleur.

Elle retourna au piano. Ses doigts coururent sur le clavier. Des gammes, rien que des gammes sautillantes et vides comme des bulles d'air aussitôt éclatées qu'envolées.

Elle revint vers sa grand'mère et pour secouer la hantise qui commençait à l'oppresser, elle fit une cabriole et demanda :

— Puis-je aussi vous poser une question, grand'maman ?

— Dis, petite.

— Mais c'est un coq-à-l'âne. Vous voulez bien ?

— Mais oui, parle.

— Eh bien, je voudrais savoir pourquoi les Virtonnais s'appellent les Seigneurs de la Grange au bois.

— Comment ? tu ne sais pas ?

Elle se mit à rire par petits coups. Puis elle reprit son air de rêverie morose.

— Dis plutôt que tu veux distraire ma mélancolie et peut-être échapper toi-même à ton rêve.

Un sourire malicieux éclaira la frimousse mutine.

— Il y avait autrefois, commença la colonelle, à l'orée du bois près de la Bourriqueresse, un manoir, plutôt ferme que château, qui appartenait aux seigneurs de Ruelle. Au début du 17^{ème} siècle la propriétaire, Anne de Gournay vendit à la ville de Virton le manoir et ses dépendances. La seigneurie de la Grange au bois passa donc à la ville et les bourgeois virtonnais furent promus les seigneurs de la Grange au bois. C'est simple comme tu vois.

— Alors, dit la jeune fille, ce titre n'est pas usurpé ?

— Nullement. Il est même enregistré dans un acte par lequel les mayeurs, échevins et bourgeois de Virton prêtèrent foi et hommage à Louis XIV pour leur « Seigneurie de la Grange au bois ». C'est tout à fait régulier. Les armoiries de la ville sont d'azur et de gueules...

— On dit de nos concitoyens : plus de gueule que d'azur.

— C'est une plaisanterie des gens de Saint-Mard, qui pourraient nous en remonter sur ce chapitre. Bref, les armoiries sont d'azur et de gueules. Elles portent au premier écusson un Jupiter d'argent, tenant la foudre et désigné VIRTONANS.

— Est-ce l'origine du mot Virton ?

— D'aucuns le prétendent. D'autres assurent que le nom de la ville vient du confluent de la Vir et du Ton. D'autres encore dénoncent des étymologies plus savantes.

— Mais tu me distrais des armoiries, protesta la conteuse.

— Continuez, grand'maman.

— Le second écusson porte deux flèches en sautoir. Une couronne comtale surmonte les deux écussons. A gauche, une branche de chêne de sinople avec la devise : VIRTUTE NOBILES, à droite, une branche d'olivier avec l'explication PACE DIVITES, le tout sous l'inscription « Seigneurie de la Grange au bois ». Tout cela est parfaitement authentique. Ton grand-père signait : Horace Coclaisse, seigneur en partie de la Grange au bois.

— Il était donc noble ?

— Comme tous les Virtonnais. Il en éprouvait une fierté très légitime.

— Monsieur Marson, le maire, est seigneur de la Grange au bois ?

— Assurément.

— Et Numa Pompile, le poète ?

— Aussi.

— Et Monsieur Dumonceau, le cafetier ?

— Sans nul doute.

— Et Joseph Lalouette, le fils du laboureur.

— Autant que les autres. Tous nobles, *virtute nobiles*.

Florine éclata de rire.

— Et en témoignage de cette qualité, continua la colonelle, tout Virtonnais avait le droit de porter l'épée, mais du côté droit, non à gauche comme il est d'usage.

— A droite ? pourquoi ?

— Par précaution. Les nouveaux seigneurs étant chatouilleux dans leur amour-propre et prompts à la colère, on jugeait que dégainer à droite plutôt qu'à gauche leur imposerait le temps de la réflexion et d'un retour à des sentiments moins fougueux.

— Que c'est amusant, grand'maman ! Leur seigneurie leur montait à la tête. C'est donc pourquoi ils ont gardé la manie de se hausser du col, de se pavaner, de fanfaronner, à la façon du marquis de Carabas et du capitaine Claquedent. Et ils sont pleins de bagout. Et ils affublent leurs enfants de prénoms grecs et romains : Achille, Numa, Alexandre, César, Auguste. Dieu ! que c'est drôle ! Leur noblesse leur fait un chant de gloire dans les oreilles.

— Ris, ma petite fille, disait la colonelle, ris. C'est de ton âge. Ils sont aussi de bons enfants, épris d'honneur et de loyauté, considérant comme des vertus la bonne humeur et le courage. Ton grand-père et ton père en étaient de ces bons « seigneurs de la Grange au bois ». Et toi-même...

— Oh ! moi ! jeta Florine, je ne suis pas seigneuresse pour un sou. Oh ! Dieu ! non !

Cette riposte la ramena sur elle-même. La question de sa grand'mère continuait à lui trotter dans la tête ; elle y bourdonnait comme un essaim

d'abeilles, comme le murmure de l'eau courante ou la chanson des feuillages de mai. « Ton cœur n'a-t-il pas encore parlé ? » Elle se demandait quand il parlerait, ce cœur de seigneuresse de la Grange au bois, de pauvre seigneuresse manquée.

La colonelle reprit ses aiguilles, sa tapisserie et le fil de ses souvenirs.

La paix, de nouveau, emplit la chambre. Dans sa caisse de vieux chêne, l'impassible tic tac de l'horloge continuait à grignoter les heures.

LE SALON DE LA COLONELLE.

Le salon de la colonelle était parmi les plus réputés de la petite ville, qui en possédait quelques autres plus ou moins fermés, ouverts aux seuls habitués. Celui de la colonelle s'avérait le plus en vogue. Il était de bon ton d'y avoir ses entrées.

On y rencontrait les notables de l'Administration et du commerce, le maire Félix Marson et ses échevins, M. Darlon, commissaire d'arrondissement, le maître de forges Lambert de Pierrard, le juge de paix Jeanty, le notaire Maréchal, le médecin Olivier, renommé dans le canton pour sa bonne grâce auprès des malades et pour ses études sur les traditions locales et le folklore gaumet, Fulbert Welter, jeune rédacteur en chef de l'hebdomadaire *La Commère*, Numa Pompile, professeur au collège et poète romantique, Alcide Valat, aquarelliste des rives du Ton et de la Vir, bref la crème de la Société Virtonnaise. Les mariés y amenaient leur femme et leurs filles, reines de la grâce, de la nuance et du papotage.

A certains jours anniversaires des gloires ou des malheurs de l'Empire, le commandant Tri-

coiche et quelques vieux grognards, le Frisé, le Chouognâ, le Borgne, le Sans-Soin, éclopés des campagnes d'Allemagne et de France, revêtus de la friperie glorieuse d'uniformes déteints, y apportaient l'hommage de leurs souvenirs et la nostalgie de leurs tragiques équipées.

Avec sa haute taille et son visage grave sous sa chevelure à la Ninon, la colonelle avait grand air, un peu crérémonieuse avec les étrangers, mais d'une simplicité franche avec ses amis. La douceur de son regard et l'aménité de son sourire séduisaient les timidités les plus ombrageuses. De sa fréquentation des salons parisiens, elle avait gardé des manières courtoises et le désir de plaire. Elle vivait avec sa petite-fille Florine, jolie brunette, vive et riieuse, pareille dans sa grâce aux bergères de Fragonard et de Boucher, et sa vieille domestique Brigitte, modèle d'affection et de fidélité.

Après les compliments de la porte, il était d'usage, pour les civils, aussi bien que pour les militaires, de se recueillir un instant devant le portrait d'Horace Coclaisse, héros gaumet, ancien colonel de la garde, mort au champ d'honneur dans les plaines glacées de la Bérésina. Les civils témoignaient de leur vénération par une légère inclinaison du chef. Les vieux grognards portaient la main à la hauteur des yeux, pour le salut réglementaire. Ce portrait équestre, œuvre du peintre virtonnais Marc Tiphaine occupait le milieu du panneau central du salon. Devant lui, en deux grands vases de Saxe authentiques, reliefs des butins de guerre, des bouquets de bruyère d'un

mauve fané exprimaient la permanence du souvenir voué au grand soldat de l'épopée napoléonienne.

Une fois accomplie la rituelle cérémonie du salut au héros, les groupes se formaient selon les affinités ou les habitudes. Autour du fourneau de Châtillon, se prélassaient dans des fauteuils bas et des bergères à tapisseries, les confidents et confidentes des commérages sentimentaux ou politiques. Au fond du salon, des tables à tapis verts invitaient les amateurs au vénérable jeu de piquet. Les jeunes filles et les jeunes gens se retiraient dans des coins d'ombre, d'où fusaient des rires à travers des chuchotements intarissables.

Ce jour-là s'était répandu le bruit que la colonelle ménageait une surprise aux habitués. De la porte d'Ardenne à la porte d'Harival, ce bruit avait couru de seuil en seuil, de persienne à persienne, déchaînant les curiosités si souvent privées dans la villette d'un aliment à leur fringale. Femmes, hommes, vieillards, jeunes filles, s'interrogeaient, exerçaient leur divination, se perdaient dans les conjectures les plus extravagantes. Et comme l'imagination des Virtonnais se plaît dans la démesure, on entendait jusque dans la rue de la Culotte et la rue des Ottées des bouts de phrases comme celles-ci : « Si vous voulez m'en croire, ça sera quelque chose de merveilleux — Peut-être bien l'annonce des fiançailles de la Florine — Avec qui ? — Avec l'Achille, le cousin de Paris — ou avec le Numa Pompile, qui est toujours fourré

dans leurs jupes, depuis quelque temps. — Ça se pourrait bien — Je vous dis que c'est ça, moi. »

— Tenez, disait le maire, vous êtes d'incorrigibles pêcheurs de lune. Un rien met en mouvement vos méninges. Un mot, et sur ce mot vous enfourchez votre Rossinante. La vieille bique vous emporte au pays des romans et des fables. La surprise de la colonelle ? Du vent, ou peut-être quelque farce dans le genre des excentricités de nos vauriens nocturnes.

— Vous êtes réaliste, comme un Ardennais, monsieur le maire.

— L'Ardennais a du bon. Quand on hoche le mors, il renâcle. Le Gaumet s'emballe. Pfuitt...

Il riait, mais son rire lui-même, dont on connaissait la malice, insinuait bien plus qu'il ne contredisait la nouvelle. Sous son air de bonhomie, le maire cachait bien des choses. Il en savait long, plus long qu'il ne l'avouait, le cachotier.

Sur la place, des passants s'attardaient devant la maison Coclaisse, regardaient la porte de chêne incrustée de clous à têtes quadrangulaires, qui dessinaient une croix de saint André entre les fers des emboîtûres. Que se passait-il derrière cette porte ? On avait vu Brigitte revenir de chez le confiseur, porteuse d'un panier d'osier, couvert d'une housse à carreaux rouges. Que cachait-elle sous cette housse ? Les persiennes closes laissaient passer de minces lamelles de lumière qui encadraient d'or les fenêtres. Tout cela gardait un air mystérieux dans l'ombre vespérale. Le ciel se chargeait de nuages noirs qui annonçaient la

neige. Déjà des pétillons blancs, avant-coureurs des gros essaims de mouches d'Ardenne, dansaient sur les toits et le long des façades.

Il y eut foule, ce soir-là, chez la colonelle.

La maîtresse du logis complimentait les arrivants. Ni elle, ni Florine ne paraissaient porter le poids d'un secret. A les voir souriantes et empressées distribuer les sièges, inviter à prendre place les joueurs de piquet, parler du froid qui mordait les joues et les oreilles, de la neige qui annonçait ses avalanches, toute idée de complot se dissipait, on oubliait la surprise attendue, on songeait plutôt à quelque mystification d'un mauvais plaisant.

Florine offrait le café, les gaufres et les gâteaux. La colonelle, assise dans sa bergère, au coin de la chemisée, près du poêle où ronflaient les bûches, gardait sa contenance naturelle. Elle sentait peser sur elle des interrogations muettes. Elle prenait un malin plaisir à soulever des questions d'intérêt local, le problème des deux Luxembourg, les banquets politiques de nos amis français, les misères des campagnes, la vie dure des cultivateurs.

— *O fortunatos nimium*, protestait Numa Pompilius, plus pour étaler son latin qu'en réponse à son sentiment personnel, car il était lui-même l'aboutissement d'une lignée de terriens et il connaissait, pour l'avoir désertée, la vie humble et pénible des paysans gaumets.

— Avez-vous jamais entendu un paysan faire autrement que de se plaindre ? répliquait la belle

madame Lambert. Ce sont des ronchonners invétérés. Si le bon Dieu les écoutait... Heureusement, le bon Dieu n'en fait qu'à sa tête.

— Et il fait bien, reprit Pompile, si j'en crois le fabuliste des *Grenouilles qui demandent un roi*. Aussi bien, personne ne fut jamais content de son sort, *contentus suâ sorte*.

— Sauf peut-être monsieur Pompile ? insinua Florine.

— Hé ! ma foi !... conclut le poète en esquissant une pirouette qui mettait en valeur sa chevelure romantique, abondante et frisée.

Fulbert Welter allait des tables de jeu au cercle des jeunes filles. En sa qualité de journaliste, il était toujours aux écoutes, épiait les conversations, en quête de copie pour sa *Commère*.

— Eh bien, monsieur le journaliste, interrogea Florine, que nous réserve le prochain numéro de *La Commère*.

— Secret professionnel, mademoiselle. Que diraient mes abonnés si je ne gardais pour eux la primeur de mes informations ?

— Un journal hebdomadaire ne peut guère prétendre à dispenser largement l'information. L'information locale, peut-être ; les cancans de l'endroit, les échos des salons ou du café du commerce. Le rôle de l'hebdomadaire...

— Est un grand rôle, mademoiselle. Pardonnez-moi si je vous interromps. Il voit les événements de plus haut que le quotidien. Il les analyse à loisir. Il en pèse et détermine la portée. En fin de compte, il donne sur le tout une vue synthétique.

— C'est là vraiment votre conviction ?

— Assurément, mademoiselle, du moins ma conviction du moment — tout est relatif — ma conviction de rédacteur d'un hebdomadaire. Ah, si quelque jour je passe rédacteur d'un grand quotidien, je ne dis pas que ma conviction ne se... comment dirai-je ? ne se nuancera pas.

— L'homme absurde est celui qui ne change jamais, dit Pompile, qui s'était approché.

— De qui cette citation ? demanda Florine.

— Du poète Barthélémy, mademoiselle, un grand poète et un penseur.

— Un vilain monsieur, répliqua la jeune fille, avec une moue qui exprimait le mépris.

Au coin des jeux, on entendait annoncer les points, les tierces, les quintes, les quatorzes. Le commandant Tricoiche les clamait d'une voix mâle, comme il clamait jadis les « garde à vous » les « portez armes ». M. le maire en faisait des confidences, en souriant d'un air paterne. Le docteur Olivier tâtait le pouls à ses cartes comme pour un diagnostic. Le commissaire d'arrondissement, M. Darlon, annonçait rarement quelque chose ou s'il annonçait quarante de points, son voisin lui coupait le sifflet avec un quarante-cinq ou un cinquante. M. Darlon laissait tomber les bras, résigné. Il souffrait d'une déveine chronique et incurable. Il pressentait que sa bourse, à la fin de la soirée, serait délestée d'au moins vingt ou trente sous et comme il se piquait de sagesse, il souffrait, sans se plaindre, sa longue infortune.

A neuf heures, la porte du salon s'ouvrit et Brigitte entra. Elle tenait avec respect une corbeille de jonc, enrubannée de faveurs roses et qui contenait un amoncellement de petits papiers de diverses couleurs, chiffonnés en forme de papillotes. Il y en avait des bleus, des rouges, des jaunes, des lilas, des verts, des garance. Brigitte posa la corbeille sur la table, où cette polychromie étincelait de reflets chatoyants sous la lampe.

— La surprise ! s'exclama mademoiselle Marson.

Madame Lambert, s'adressant aux tables de jeu, dit :

— Etes-vous convaincu, monsieur le maire ? La fable devient réalité.

— Je vois, je crois, répondit le maire.

Et tandis que Florine et Jeanne Lalouette prenaient la corbeille par ses deux anses, pour la présenter à la ronde, Pompile, qui était dans le secret et par hasard l'avait gardé, souriait en regardant Welter.

— Voyons, dit celui-ci.

Les papillotes aussitôt dépliées par des mains expertes à ce genre de frivolités, montrèrent de petits carrés de sucre jaune et roux, d'une pâte tendre qui s'émiait sous la dent.

— Exquis, déclarèrent à l'envi les fines bouches.

Madame Olivier, qui était gourmande de friandises, se tourna vers la colonelle.

— Où donc avez-vous découvert ces petites

merveilles, fleurs par le vêtement, friandises par la saveur ?

— Oh ! répondit la colonelle, ce ne sont que caramels gaumets, une recette nouvelle que nous avons donnée à notre confiseur. Il y a mis tout son art.

— Dites, madame, qu'il s'est surpassé.

— La nouveauté est dans la présentation. Ne manquez pas de remarquer les petits billets qui enrobent les bonbons. Ce sont messages de choix dont le texte est mignard. L'auteur, notre cher monsieur Pompile les a enrichis de charmants quatrains.

— C'est vrai, ma foi. Bravo ! voilà qui est du dernier bien, dit mademoiselle Lambert. Ecoutez :

Madame, si je vous offrais,
Reine des fleurs, rose que j'aime
Assurément je vous dirais :
Je vais vous offrir à vous-même.

— Que c'est galant ! dit madame Darlon. Quel art de mettre tant d'esprit dans un compliment ! Permettez-moi de vous féliciter, monsieur Pompile.

Numa Pompile était vaniteux, comme tous les poètes. Il s'inclina, avec un geste de modestie effarouchée.

Mademoiselle Olivier dit :

— Florine ma chère, voici pour vous. Elle lut :

Le papillon à la chandelle
Vient se brûler en voltigeant,
Votre ardente et noire prunelle
Florine, m'en fait faire autant.

— Mais c'est une déclaration, dit madame Lambert.

— Et en vers, ajouta Jeanne Lalouette. Ce n'est pas commun.

Les joues de Florine et celles du poète s'empourprèrent légèrement. La petite Lalouette en conclut que la réflexion de madame Lambert avait touché juste. Elle se promit de conter la nouvelle à ses amies.

— Y a-t-il une Sophie dans l'assemblée ? demanda Welter. Voici un madrigal à son adresse :

S'il fallait chanter tes vertus
Et tes grâces, belle Sophie,
Vraiment je ne finirais plus,
Je chanterais toute la vie.

— Il n'y a pas de Sophie, dit la colonelle. Ici du moins. C'est grand dommage, n'est-ce pas, Jeanne ?

Jeanne Lalouette se demanda si elle n'avait pas conclu trop vite. Ce fut son tour de sentir affluer le sang à sa joue.

— Vos vers, monsieur Pompile, poursuivit la colonelle, nous font penser aux salons des grandes dames du XVIIIème, où madrigalisaient Fontenelle et le chevalier de Boufflers.

— Il n'y a pas que des madrigaux, dit Welter. Voici des vers de moraliste :

Il ne faut pas dans l'œil d'un autre
Voir une paille ou un fétu
Quand une poutre est dans le nôtre.
L'indulgence est une vertu.

— Et cet autre :

Courir deux lièvres à la fois
Est pour s'en revenir bredouille,
Quant à courir deux cœurs, ma foi,
C'est montrer que l'on est Gribouille.

— Bravo, bravo, cria madame Jeanty. On ne peut qu'applaudir à des leçons d'une si fine sagesse.

Une fièvre gagnait tout le salon. Chacun et chacune dépliait son petit billet, en appliquait le texte à telle ou telle, et ces rimes délicates, voltigeant par dessus les têtes, se mêlaient aux rires clairs des femmes, dans une symphonie gracieuse et frémissante.

Pompile humait à plein nez les fumées de la gloire. Il ne doutait plus que son nom dût passer à la postérité.

En s'en retournant dans la nuit frétilante de flocons, Fulbert Welter lui dit :

— Mon cher Numa, c'est dans les menues choses que se révèle le génie. Te voici la coque-

luche de toutes ces dames. Florine même m'a semblé jeter sur ta personne des regards langoureux. Tu as eu l'heureuse inspiration de marier Minerve à Comus, la déesse de la poésie au dieu de la gourmandise. Ton art délicat ajoute le laurier d'Apollon à la vanille du confiseur. Demain, toutes ces jolies bouches, abondantes en vains propos, te sacreront le poète du pays gaumet. En croquant ces délicieux bonbons, les petits Gaumets liront tes vers, et de cette lecture ils garderont le goût des belles pensées et l'amour des lettres. Je suis fier d'être ton ami. La *Commère* de dimanche prochain saura reconnaître tes mérites et les publiera à ta gloire. Je te souhaite la bonne nuit.

Une vigoureuse poignée de mains scella le pacte d'amitié et les deux amis s'en allèrent dans le silence blanc de la neige.

Le dimanche suivant, sous le titre en caractères gras « **Une soirée chez la colonelle** » — « **Le triomphe de Numa Pompile** », la *Commère* rapportait en termes dithyrambiques l'événement mémorable et spirituel de la semaine.

III

LA FOIRE AUX AMOUREUX.

Le 26 décembre, se tenait la foire aux amoureux.

Il avait neigé la nuit. Les arbres de la Place Verte s'emmitouflaient dans leur fourrure de flocons, mais le pâle soleil d'hiver chiquetait la toison dont les molles effiloques tombaient au sol, de branche en branche, avec un bruit mat. Sur les toits blancs se formaient des îlots de tuiles rouges, d'un rouge avivé par la fonte, ou d'ardoises bleues aux reflets mauves. L'eau de la fonte dégoulinait en susurrant dans les chéneaux et les conduites de zinc jusqu'aux tonneaux où elle se déchargeait. Nul autre bruit sinon parfois le claquement d'une porte, le meuglement d'une vache dans une étable, l'appel d'un gamin invitant à la glissade ou à la lutte aux boulets ses compagnons de jeux. La ville sommeillait encore, assoupie par les bâfreries de Noël : boudin, cochonnailles et couronnes de gâteau.

Pourtant, c'était jour de liesse pour les citadins comme pour les paysans dont on verrait tout à

l'heure arriver les cabriolets. Autour de l'église et sur la place, les marchands assujettissaient les fermes et les toiles des baraques, rangeaient leurs éventaires de sucrades et d'autres friandises. La Marie Coucou était là, avec les chiens de trait de sa minuscule carriole. On connaissait à cinq lieues à la ronde sa figure fripée, son bonnet à ruches paré d'une fontange multicolore, sa grosse voix criarde de pie en colère. Elle était de toutes les fêtes et de toutes les foires. Les enfants des villages gaumets, quand ils la voyaient passer au trot de son équipage, lui criaient « Coucou, Coucou » et riaient de ses imprécations homériques, mais quand elle s'arrêtait pour étaler sur son tréteau rustique ses poupons, ses soldats, ses animaux, ses bonshommes, le tout en beau sucre rose d'une netteté presque transparente, elle semblait une fée au vieux visage ridé de bienveillance et de sourires. Les garçonnetts et les fillettes se groupaient autour de sa boutique et, les yeux écarquillés et le doigt au coin des lèvres, contemplaient la marchandise merveilleuse, comme une manne du paradis. D'autres forains montaient des tournettes. Les unes portaient de grands sucres d'orge enveloppés dans des cylindres de papiers à ramages, que décorait une jolie tête de bayadère, les autres disposaient sur leur large plateau rond des porcelaines qu'on appelait des « cassons », assiettes, tasses, vases, où l'on voyait en dessins bleus, rouges, verts, les têtes laurées de Napoléon et de Joséphine. Car les fastes de l'Empire n'étaient pas oubliés. Ils emplissaient encore de

leur nostalgie les imaginations du peuple. On parlera de lui bien longtemps sous le chaume.

Les rues commençaient à s'animer. Des groupes s'arrêtaient devant les tentes des marchands. Mais l'heure n'était pas encore venue des réjouissances. Pourtant les premiers cabriolets entraient dans la ville, venant des villages voisins. Des paysans en casquettes de soie et grandes blouses de toile bleue qui luisaient au soleil, des paysannes en capelines de laines et châles de cachemire à palmes de diverses couleurs, encadraient des jeunes filles timides et souriantes. Le froid rougissait les joues et embuait les yeux, ce qui donnait aux regards un attendrissement profond. Il en venait de toutes les routes, par la porte de France, par la porte d'Ardenne, par la porte d'Arlon. Et toujours les chars à bancs déversaient dans la cité des blouses bleues, des châles palmés, des jeunes gens aux rires sonores, des jeunes filles aux yeux tendres. On s'arrêtait dans les cours des auberges, on dételaient, on veillait d'abord au soin des chevaux, puis seulement on se détendait les muscles à marcher, à taper du pied, à se battre les flancs pour réchauffer les mains engourdies ou déplier les jupes, et l'on se regardait enfin avec complaisance. Dans les yeux bleus et les yeux bruns se lisait l'attente des joies promises auxquelles on rêvait depuis si longtemps devant les taques des foyers gaumets.

Autour des auberges, des citadins assistaient à l'arrivée des campagnards. Ils renouaient des con-

naissances, demandaient des nouvelles du village, de la ferme, de la maisonnée et des étables.

Le notaire Maréchal et le commissaire Darlon s'en venaient, à pas de promenade, dans l'espoir de rencontrer comme par hasard des clients ou des maires.

— Tiens, tiens, quelle heureuse surprise ! Comment allez-vous, maire de Gérardville ? La santé est toujours bonne ? disait M. Darlon.

— Bien le bonjour, monsieur le commissaire, et à vous aussi, monsieur le notaire. Ça va, ça va tout doucement.

— Tout doucement ? dit le notaire. Pas de malades au moins dans la maison, ni dans les étables ?

— Pas de malades, non bien sûr. On vit. Mais on devient vieux. J'ai là dans les jambes un sacré rhumatisme... Vous n'avez pas de rhumatisme, vous, les gens de la ville, à moins un peu de goutte, rapport au bourgogne.

— Vieux farceur, répliqua le commissaire.

— Votre jambe ne vous empêche pas de venir à la foire aux amoureux. Hé ! hé ! dit le notaire.

— On a des jeunesses, répondait le maire. Les jeunesses d'aujourd'hui sont exigeantes. Elles aiment la fête, le bal, les rencontres.

— Sans doute, dit encore M. Darlon. Les jeunesses d'aujourd'hui sont pareilles aux jeunes-
ses d'autrefois. Vous avez été jeune, mon cher
maire. Et si vous êtes à Virton aujourd'hui, c'est
peut-être bien pour retrouver de vieux souvenirs,
la joie des vieux souvenirs.

— C'est peut-être bien la seule qui nous reste, celle-là, monsieur le commissaire. Oui, la seule. Et puis, il y a mon sacré rhumatisme, nom d'une pipe.

Sur cet inoffensif juron, le maire de Gérouville saisit d'une main sa jambe malade comme pour la redresser, puis s'en alla clopinant à la recherche de son monde.

Les deux amis continuèrent leur promenade dans la neige fondante vers d'autres revoirs et d'autres colloques. Au coin de la rue, ils rencontrèrent Welter et Pompile.

— Voici les inséparables, Nisus Welter et Euryale Pompile, dit le notaire en veine de souvenirs classiques. Bonjour, Messieurs.

— En promenade ?

— On prend l'air, dit le commissaire. On se dérrouille les jambes.

— Où en est la politique ? interrogea le notaire.

— Peuh ! fit le poète avec une moue qui marquait son peu d'intérêt pour une science ennemie de la poésie. Platon chassait les poètes de sa république. Les poètes lui répondent par le mépris.

— La politique n'est pas de la fête, dit Welter. Ne décrivons pas les absents.

Et Pompile rejetant d'un geste familier sa crinière aussi fournie que son talent, continua :

— *Carpe diem*. Cueillons le jour. C'est jour de liesse et de frairie. Pratiquons la philosophie de Quintus Horatius Flaccus. *Nunc est bibendum...*

— C'est un peu tôt, répliqua le notaire. Attendons l'heure de l'apéritif.

Ils passaient maintenant devant les boutiques des forains et les encourageaient d'un sourire. La journée s'annonçait belle et de bon rapport. La légère couche de neige avait disparu laissant un vernis sur les pavés. Le ciel, nettoyé des légères brumes, tendait au-dessus de la ville son velum de soie turquoise. Le soleil faisait luire les façades mouillées et semait de la joie dans les maisons par les fenêtres ouvertes. Une allégresse frémissait dans l'air et dans les cœurs. Les groupes de villageois et de villageoises endimanchés se multipliaient. Jean Dugille, le nouveau garde-champêtre, en habit neuf et casquette verte, faisait sa ronde, l'œil au guet, la moustache en bataille.

Welter lui fit bonjour d'un petit geste de la main.

— Il n'est pas saoul aujourd'hui, remarqua le commissaire.

— *Non madet mero*, traduisit Pompile.

Welter riait.

— Son histoire est amusante, dit-il, et morale. Vous la connaissez ?

— Dites-la, cher ami.

— Mais elle est en deux tomes et met en scène deux personnages.

— Nous avons le temps, dit le commissaire.

— Eh bien, voilà, commença Welter. Il y a d'abord Guédels, qui était tonnelier de métier, vous le savez, et bon artisan. Nul ne maniait

comme lui la jauge et la doloire. Les vigneron et les brasseurs estimaient son ouvrage. Mais Guédels avait un défaut. A fabriquer tant de barils, est-il étonnant qu'il ait souvent songé au futur contenu de ses œuvres ? De là son mal. La soif, une inextinguible soif l'induisit en des neuvaines démesurées. A des échéances plus ou moins régulières, Guédels abandonnait l'atelier, la femme et les enfants, pour des visites aux tavernes et cabarets. Ça durait huit jours pendant lesquels on rencontrait mon Guédels debout devant le zinc et discourant à longueur de journée. Ses visites se terminaient devant le presbytère où il dégoisait à l'adresse du bon monsieur Lieffring les plus abominable drôleries : « Abbé, va donc, mangeur de bon Dieu ! Fainéant ! Prêcheur à la manque ! etc. etc. » Le maire M. Marson voyait tout de sa fenêtre et riait en entendant les injurieux propos de l'ivrogne. Un jour que le doyen se plaignait de ces incartades, le maire lui dit : « Savez-vous quoi ? Votre église n'a plus de suisse. Faites-en un suisse. » Boutade ! Mais à y réfléchir, M. le doyen se dit : « Pourquoi pas ? » Et Guédels fut nommé suisse aux appointements de 100 francs par an.

— Et il ne pécha plus ? demanda le notaire.

— Il ne pécha plus, plus autant du moins.

Welter poursuivit :

— Or, Jean Dugille, qui était son compère et admirait les insondables desseins de la Providence pour son vieux Guédels, continuait ses frasques et enviait le bel uniforme et la hallebarde du nouveau

suisse. Il résolut de suivre un exemple si profitable. Seulement, comme la place de suisse était prise, il réserva ses vociférations au maire. Chaque fin de neuvaine le menait devant la maison de M. Marson. Et l'on entendait ses invectives : « Vendu ! Propre à rien ! Mandrin ! Sangsue du peuple. » Cette fois, c'était le doyen qui riait derrière ses rideaux et Marson qui enrageait. Le doyen, dans sa bonté d'âme, voulut rendre au maire la monnaie de sa pièce et lui dit : « Faites-en donc un garde-champêtre. »

— L'art de gouverner est plein de ficelles, dit le commissaire.

Et de rire, tous les quatre, comme savent rire les Gaumets.

Jean Dugille qui s'approchait, dit :

— On entend que c'est jour de fête, messieurs.

— Tu l'as dit, champêtre, tu l'as dit. Bonne journée.

Et de rire à nouveau à gorges déployées. De sa fenêtre, M. Marson les regardait, avec des envies de prendre sa part de cette jubilation. Et, de l'autre côté de la place, Florine Coclaisse souriait aussi et sa main faisait de petits signes d'amitié.

— Voici le commandant Tricoiche qui entre au café Landroit pour prendre sa verte, dit le notaire. On y va ?

— On y va.

Des paysans venus de Saint-Léger, de Jamoigne, de Torgny, de Lamorteau s'installaient devant les tables du fond, tiraient de leurs louvettes du

pain, du jambon, de la saucisse, commandaient de la bière ou du café. Comme ils venaient de loin, ils étaient arrivés les premiers, précautionnés de victuailles et devaient, les premiers, quitter la ville. Les faces mordorées des vieux, les visages vermillonnés des jeunes, éclataient par l'excitation intérieure autant que par la chaleur de la pièce. Ils mangeaient lentement, mastiquaient posément, dans la conscience de s'acquitter d'une besogne auguste et salutaire. Nos quatre promeneurs prirent une table voisine de celle où le commandant Tricoiche pérerait déjà devant deux grognards de la garde qui l'écoutaient avec vénération.

— Si le tondu était là, quelle fête ce serait, mes amis ! Vous souvenez-vous des réjouissances sous l'Empire ? Ah ! le bon temps ! Vous souvenez-vous des feux de joie à la fête de l'empereur, aux anniversaires de Wagram et d'Austerlitz ? Vous souvenez-vous des frairies où le vin coulait à flots, des revues où les belles filles nous fleurissaient de roses, et de nos chevauchées à travers le monde quand les princes et les rois accouraient se prosterner devant le vainqueur. Tonnerre de Brest ! Quel temps c'était ! Ici, dans notre pays gaumet, on vivait dans l'abondance et dans la joie. Tout le monde vivait. La terre nourrissait largement son homme. Les usines travaillaient à plein rendement. Les affaires prospéraient. Aujourd'hui...

Il se tut, marqua d'un geste sa réprobation du temps présent, puis :

-- Allons, dit-il, à votre santé, mes braves.

— A la vôtre, commandant.

Après un moment de silence, l'un des grognards, peu troublé par le ton rabat-joie du commandant, persuadé au contraire qu'il n'est pas de plus belles fêtes que les fêtes du pays gaumet, répondit d'une voix tranquille.

— Ça ne fait rien. La fête d'aujourd'hui sera une belle fête.

Et vidant son verre :

— Attendons l'après-midi, dit-il.

Dans tous les coins de la ville, des accordéons, des violons, des saxophones essayaient leurs arpèges. L'après-midi fut splendide. La neige de la nuit n'était plus qu'un souvenir. Le soleil accrochait ses rayons d'or pâle à toutes les blouses bleues, aux palmes vertes, vieux rose ou grenat des cachemires, aux soies multicolores des chapeaux et des corsages. Des villages voisins se conjoignaient derrière des orchestres improvisés. Jeunes gens et jeunes filles, en groupes ou par couples, dansaient derrière les accordéons, s'arrêtaient devant les étalages des forains, échangeaient propos joyeux et balivernes, dans une fièvre de rires et de musiques. Toute la ville n'était plus qu'un vaste théâtre où se nouaient et se dénouaient des intrigues, où la comédie, la farce et la pastorale mêlaient leurs dialogues sentimentaux, leurs réparties et leurs couplets. Tout cela dans un débordement de bonne humeur, dans une exaltation de jovialité naïve, à quoi s'ajoutait

parfois un débridement de folâtrerie et de gail-lardise. Tout riait, les jeunes et les vieux, les façades des maisons et les pavés des rues, jusqu'au coq de l'église perché sur sa tour de temple grec. Il y avait dans l'air léger, un rayonnement de lumière, la scintillation d'un attendrissement, un appel de vie. Comment les cœurs des jeunes gens et des jeunes filles seraient-ils restés impassibles, indifférents à ces promesses de bonheur ? Comment n'aurait pas monté de la profondeur de leur inconscient la source jaillissante, vers le bel amour ?

Tel couple arrêté devant les boutiques à choisir des sucres d'orge, des porcelaines ou simplement un cornet de ces nouveaux caramels, sous l'enveloppe desquels se cachaient de courtoises sentences ou de gentils madrigaux, ne symbolisait-il pas tous les couples de ces braves gens du pays qui avaient, en une heure pareille à celle-ci, uni leurs destins pour les jours fastes et pour les jours néfastes, dans la candeur de leur foi ? Regardez-les. Il a choisi l'offrande qu'elle préfère. Elle a accepté le don si menu, si fragile. En rougissant un peu, ils se sont donné la main. Et maintenant que ces deux cœurs fervents battent à l'unisson, que ce promis et cette promesse ont scellé le nouveau maillon qui les lie à la longue chaîne des anciens de la terre et de ceux qui viendront, n'est-ce pas le temps de la jubilation ? Les vieux sont là qui se rappellent les jours de leur jeunesse en fleurs où ils ont conclu le pacte, et les jours de leurs longs travaux et de leurs misères pendant

lesquels ils ont bravement tenu pour la santé et la maintenance de la race. Une émotion leur point le cœur. Des larmes leur sourdent au coin des yeux. Mais ils sourient. Et soudain repris par le rayonnement de la vie, ils se tournent aussi, comme de petits enfants émerveillés, vers l'enchantement de la joie générale.

Heure exquise ! Heure sainte où tout un peuple communique dans la conscience de sa pérennité !

Les citadins prenaient maintenant leur part de la fête. Ils allaient par les rues dorées, saluaient avec de grandes démonstrations d'amitié leurs connaissances des villages, félicitaient les jeunes-ses accordées, plaisantaient la Marie Coucou et ses sucrades, invitaient les femmes aux tourniquets aux cassons, pénétraient dans les cafés où grouillaient les buveurs de bière, les danseurs et les danseuses, dans un déchaînement de flonflons.

Numa Pompile et Florine Coclaisse entrèrent au café Dumonceau. Ils y retrouvèrent M. Marson, le notaire Maréchal, Fulbert Welter, en grande conversation avec le grand Charles Bon, dit le Cabe. Le grand Charles Bon était le fils d'un cultivateur du faubourg d'Harival, près de la rivière. Il passait pour une sorte d'illuminé qui se nourrissait de lectures audacieuses et suivait attentivement les remous de la fièvre française. On le disait fervent adepte des idées socialistes. On le traitait de trublion démocrate. Il fréquentait beaucoup les clubs de Longwy, de Longuyon, de Montmédy. Il avait même, disait-on, des rela-

tions suivies avec les politiciens de la république, qui se réunissaient en des banquets séditionnels où ils se gorgeaient de viandes, de vins et d'éloquence. Aussi se méfiait-on de lui dans la haute bourgeoisie virtonnaise.

— Ces messieurs parlent de politique, dit Pompile, nous ferons mieux de ne pas nous mêler à leurs débats.

Ils s'installèrent à une table voisine, dans un coin tranquille, d'où ils pouvaient jouir du spectacle de la danse.

— Ces belles filles, poursuivit-il, et ces gars costaux, pleins de vie et d'entrain, ne songent pas à la politique. Ils n'ont pas le temps.

— Pourquoi n'aimez-vous pas la politique ? monsieur Pompile, demanda Florine.

— La politique est l'art de mentir, affirmait d'Alembert. Elle est faite trop souvent de combinaisons louches et de machinations insidieuses. On y entre net, généreux, loyal ; on en sort diminué, sali, taré. On se promettait de veiller à l'intérêt général, de promouvoir le bien du peuple, d'améliorer la vie sociale ; on finit par se rendre compte qu'on a été impuissant, berné, joué, qu'on a été vaincu par des coalitions d'intérêts personnels, ballotté malgré soi par des remous d'ambitions qui s'affrontent. Pouah ! Ce n'est pas beau la politique, mademoiselle, et ça sent mauvais.

— Vous êtes décevant, ami.

— Décevant comme la réalité. C'est pourquoi, je me réfugie dans le rêve. La politique, c'est du temps perdu, on ne reformera pas la nature hu-

maine. Le rêve, à la bonne heure, on le bâtit comme on le veut et on en jouit. Ne croyez vous-pas ?

— C'est vrai.

— Ces jeunes gens et ces jeunes filles enlacés, qu'est-ce qui leur donne ces yeux qui brillent comme des étoiles, ces lèvres qui rient comme des fleurs des champs, ces joues qui rosissent de santé et de plaisir ? C'est le rêve.

— Oui, c'est le rêve.

— Demain, ils retrouveront la réalité, eux sous les espèces du fléau dans les granges, du marteau dans la forge, de la varlope dans l'atelier ; elles sous la forme des nécessités ménagères, la cuisine, la couture, le soin des bêtes. Aujourd'hui, ils nagent dans le rêve. Les musiciens, là dans le fond leur versent le philtre enchanteur des polkas, des mazurkas, des valse. Voyez comme ils tournent. Avec quelle grâce des mouvements et des attitudes ! Avec quel émoi dans leurs yeux pâmés !

Une polka finissait. Les musiciens s'accordaient pour la valse.

— Danserons-nous cette valse, mademoiselle ?

Florine se leva. Ils entrèrent dans la danse. Tout de suite, Florine fut prise par le vertige du rythme. Sa main gauche appuyée sur l'épaule de son danseur, elle penchait sans langueur sa belle tête fine lourde de son abondant chignon de cheveux noirs, où passaient parfois des reflets bleus. Dans le balancement de la valse, elle se sentait emportée. Mais elle refusait de s'abandonner entièrement à l'ivresse ainsi que faisaient les petites villageoises. Elle gardait l'esprit lucide de sa grand'mère et dans

son vouloir, quelque chose de la rudesse de l'aïeul. Son cœur se taisait encore. Elle raisonnait son plaisir. Elle voyait clair en elle. Seule l'excitation physique du rythme la tenait dans les bras de son cavalier. Pompile sentait cette résistance. Il en était vexé et se promettait de la vaincre.

— Vous dansez admirablement, fit-il, en regagnant sa table.

— Vous êtes flatteur, dit Florine.

A la table voisine, le grand Cabe élevait la voix.

— Ça changera, messieurs, vous verrez. En France déjà, la fièvre travaille le peuple. Le peuple se lasse de ses souffrances et de sa misère. Vous verrez. Et ici en pays gaumet, croyez-vous que tout soit bien, que les gens qui ont faim supportent encore longtemps la morgue des repus ?

— Tu n'es pas le premier, dit le maire, à nous conter ces sornettes.

— Vous verrez, poursuivit le Cabe. Le soleil est à tout le monde. La terre est à tout le monde. Vous verrez.

— Allons, dit Welter. Nous verrons. En attendant, ne trouble pas par tes vociférations la belle harmonie de cette foire aux amoureux. Sois plutôt amoureux toi-même. Tes idées changeront quand tu connaîtras le joug suave du mariage. Regarde-moi ces amoureux d'aujourd'hui, ils sont fiers, lurons, ils se croient maîtres de leur destinée. Regarde d'autre part ces vieux laboureurs, la politique féminine a commencé par les attendrir, puis

elle les a mâtés, mis à la demi-solde. Ils sont résignés aujourd'hui.

— Voire, répondit le Cabe en levant son verre.

Le soir avait, depuis longtemps, semé sur le pays sa cendre grise que des musiques traînaient encore sur la ville et que sur toutes les routes les carrioles emportaient vers les villages les jeunes gaumettes rêveuses et sommeillantes.

IV

LES COMPAGNONS DE JEAN DE MADY.

Il y avait, dans le Virton de 1848, une sorte de société secrète, composée surtout de jeunes gens, qui se nommaient entre eux les « Compagnons de Jean de Mady ».

Jean de Mady est bien connu des Gaumets. Sa légende le fait naître à Montmédy en des temps lointains quand cette ville était encore gaumette. Elle est devenue française par le traité des Pyrénées, qui termina la guerre contre l'Espagne. Défendue par Jean d'Allamont de Malandry, bien que sa garnison ne comptât que sept cents hommes, elle avait tenu en échec pendant un mois les troupes du Maréchal de la Ferté. Les Gaumets ont toujours été de fiers soldats. Pour réduire la place forte, il fallut que Louis XIV prît en personne le commandement des opérations. Ce ne fut pas un mince orgueil pour ces vaillants guerriers de se voir opposer un tel adversaire. Aussi Malandry fit-il dire une messe sur les remparts, en vue de l'ennemi, pour en remercier le ciel. Dès lors, le siège fut poussé avec vigueur. Les troupes françaises, aiguillonnées par la pré-

sence du roi, multiplièrent leurs assauts. Les assiégés tenaient ferme. Mais un boulet de canon toucha le jeune héros qui rendit l'âme en disant : « Je meurs pour ma patrie. Je meurs content. »

Le lendemain, le roi prit la ville. Il se fit conduire auprès de la dépouille de Malandry et, s'agenouillant, il dit : « Je donnerais deux mille de mes soldats pour racheter la vie d'un tel homme. »

Hommage d'un grand roi à un grand guerrier.

Jean de Mady se trouvait-il parmi les défenseurs de la forteresse ? Il est probable. Car il avait le goût de l'aventure et du risque autant que de la gaudriole et des contrepétteries. Mais il ne put se consoler de n'être plus gaumet. Il quitta donc Mady-Haut pour Virton où l'on n'a pas oublié son rire, sa gouaille et ses farces.

Les compagnons de Jean de Mady se voulaient les héritiers de l'esprit et du cœur de leur patron. Ils étaient jeunes, magnifiques d'entrain, amis de la joie et de la gogaille. Désireux de divertissements dans une ville où, dès huit heures du soir, les bourgeois se renfermaient derrière leurs volets clos et leurs portes verrouillées, ils avaient projeté de se réunir en secret dans un lieu écarté, loin des yeux des bonnes gens.

Ils avaient découvert, entre Virton et Saint-Mard, près de l'antique église de Vieux-Virton, une auberge délaissée des voyageurs qui préféraient les nouveaux hôtels du centre de la ville. C'était une maison basse, aux murs épais, aux fenêtres exigües, munies de solides volets de vieux chêne.

On disait qu'elle avait servi jadis de corps de garde aux soldats romains quand les légions laissaient derrière elles ces colonies militaires comme il y en eut tant dans tout le pays gaumet. La pièce où l'on pénétrait dès le seuil servait encore de cabaret aux rouliers qui suivaient la route de France. Un long corridor sombre conduisait dans le fond à une autre pièce spacieuse, dont les murs étaient revêtus de hauts lambris de chêne. L'âtre sous la cheminée était garni d'une large taque de fonte où l'on voyait, dessinées en relief, les armes des seigneurs de la Grange au bois.

Les chenets représentaient des têtes de dragons ailés. La crémaillère, noire de suie, supportait un pot de fonte à trois pieds. Au milieu de la salle une longue table de chêne et des sièges de jonc tressé complétaient le mobilier. C'est dans cet antre que se réunissaient les compagnons.

L'aubergiste, la mère Ridremont semblait aussi vieille que l'auberge. Avec sa face parcheminée, que trouaient deux yeux malicieux, son châle de laine noire et son bonnet blanc tuyauté au fer, on l'eût dite sortie tout équipée du Trou des Fées au carrefour de la Croix Rouge. Il y avait bien aussi un père Ridremont, vieux braconnier de la rivière et des bois, mais parfaitement dominé, comme il arrive, par sa moitié, le vieil homme ne jouissait dans l'auberge que d'une considération rétrospective. L'auberge était pour tous l'auberge de la mère Ridremont.

Elle connaissait les affiliés, astreinte comme eux au secret le mieux scellé.

Les maîtres de la secte étaient le grand Charles Bon, dit le Cabe et Victor Maréchal, le fils du notaire. Ils comptaient parmi les initiés Eugène Landroit, fils du cafetier, les deux frères Jacques et Marius, fils du cultivateur Wathelet, le frisé Jacob, le brasseur Fayon et d'autres, recrutés au cours des sorties nocturnes ou séduits par de vieilles camaraderies. Tous, à leur entrée, promettaient, sous la foi des serments les plus imprécatoires, de respecter les consignes, particulièrement la loi du silence. « Bouche cõusue » était le mot d'ordre.

Ainsi liés sur l'honneur, les conjurés organisaient tantôt des chères lies à se décrocher la rate et les entrailles, tantôt des expéditions sublunaires à travers les rues désertes pour narguer les bourgeois. C'est à eux que faisait allusion le maire quand il parlait des « vauriens nocturnes ». Pour ces tournées de rigolade, ils s'équipaient de hardes conservées à l'auberge, chaussaient des espadrilles à semelles de corde, parfois même se masquaient le visage d'un loup à bavolet.

Un beau matin, les ménagères, faisant leur marché, ne reconnaissaient plus les maisons de leurs fournisseurs. Pendant la nuit, les enseignes avaient déménagé furtivement. Celle du charcutier « *A la truie d'or* » se balançait au-dessus de l'étalage de la fruitière, qui ne décolérait pas et, dans sa hargne, bousculait choux-fleurs, poireaux et scaroles. Celle de la fruitière « *Au poireau cou-*

ronné » ornait la façade de l'agent du cadastre qui venait d'être nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. Celle de l'*Hostel du blanc cheval* pendait au seuil d'une chaumine de la rue de la Culotte. Celle de l'horloger « *Au coucou qui chante* » riait au-dessus de la porte du receveur des taxes. Celui-ci écrivait des chansons satiriques et des cancons couraient dans la ville sur ses problématiques infortunes conjugales. Les compagnons se mêlaient aux passants, stimulaient les colères des victimes, enchérissaient sur la joie des petits.

Un soir, Dominique Sarvat, un enrichi de l'Empire, fournisseur aux armées, qui avait livré du jonc pour du foin et de la bête crevée pour de la viande saine, recevait à dîner ses amis. Peu avant de se mettre à table, on s'aperçut que la cheminée de la salle à manger faisait des siennes. Les bûches sommeillaient dans l'âtre. La fumée refluait dans la pièce, traînait en écharpes grises sur les nappes blanches et les couverts d'argent. — « Que diable ! s'exclamait Sarvat, le tirage de cette cheminée a toujours été excellent. Que se passe-t-il là-haut ? » Il se passait que, la nuit précédente, les compagnons avaient de briques et de ciment bouché par le toit le pertuis. Cet ouvrage de maçon avait été si précautionneusement exécuté que nul bruit n'avait révélé le travail. Les invités, larmoyants, éternuants, grommelants, avaient fui la demeure enfumée.

D'autres extravagances défrayaient les conversations. Le commandant Tricoiche, qui occupait

ses loisirs à l'aviculture, avait confié à une couveuse de son poulailler des œufs d'une race inconnue qui lui venaient d'Espagne et dont il vantait partout les mirifiques vertus de pondeuses. Le moment étant passé de l'éclosion, le commandant avait trouvé sous la couveuse des œufs durs.

Enfin, le commissionnaire Baptiste Dulucas ayant négligé le soir de remiser son char à bancs, on avait découvert, le lendemain à l'aube, la carriole transportée à la crête du toit, toute remontée, prête à prendre la route.

Ces faits et d'autres semblables excitaient la curiosité de tous, la colère des uns, l'hilarité des autres, déchaînaient des tempêtes de brocards et de charivaris. On remarquait que les « vauriens nocturnes » ne molestaient que les bourgeois. Les pauvres diables échappaient à leurs plaisanteries, sauf s'ils étaient reconnus coupables de quelque forfaiture. Ainsi les compagnons gardaient les habitudes de Jean de Mady, lequel défendait les petits et les humbles, frondeur seulement et tur-lupin envers les grands.

On remarquait encore que les rondes de nuit du champêtre et de la garde rentraient toujours bredouilles, par quoi on soupçonnait aux auteurs de ces scapinades des intelligences jusque dans les bureaux municipaux. Cela ne laissait pas d'inquiéter M. Marson et le commissaire de police. Ils avaient beau recommander aux agents le secret des ordres. Le secret avait des jambes et courait la ville.

Ce soir de janvier, les compagnons se réunissaient pour un balthazar de réveillon. Il fallait trinquer à l'an nouveau. La mère Ridremont promettait de mettre les petits plats dans les grands et de se surpasser en talent culinaire.

Elle se surpassa en effet. Elle servit d'abord un pâté de foie gras de sa façon, moelleux comme une câlinerie d'amoureuse, parfumé des herbes les plus aromatiques, qui fondait dans la bouche et provoquait aux lampées de vin blanc. Puis vinrent des truites au bleu, du Ton, à la chair ferme et succulente, du boudin gaumet, juteux et croustillant, qui chantait dans la poêle, une potée généreuse d'un jambon gras agrémenté de cabus, de carottes et de pommes de terre, de quoi régaler tout un régiment. Des vins de bons crus bourguignons se buvaient dans des chopes, allumaient les visages, provoquaient des « santé » des gaudrioles et des rires.

Au dessert, commencèrent les toasts.

— Remplissez les verres, dit le grand Cabe. Je veux porter la première santé.

Les échantons improvisés versèrent du vin.

— A Jean de Mady ! s'écria Charles Bon. A la Terre gaumette !

— A Jean de Mady, répétèrent vingt voix, à la Terre gaumette !

Les verres se levèrent.

— Il est notre patron et notre maître, continua le Cabe. Il est le cœur et l'esprit de notre race. Il a parcouru nos villes et nos villages de Châtillon à Lamorteau, de Signeux à Marbehan, secou-

rant les faibles, narguant les puissants. Il a promené sa verve et son rire sur toutes nos routes. Sa verve et son rire étaient une perpétuelle protestation contre les dénis de justice, contre les chaînes des malheureux, contre les voleurs de liberté et les affameurs du peuple. Vive Jean de Mady, qui fut le père et la mère des Gaumets.

— Vive Jean de Mady ! répondirent les convives au milieu des acclamations.

On découpa les tartes aux prunes et les galettes au sucre. Tous parlaient à la fois. La mère Ridremont, les mains croisées sur sa « bannette » regardait avec son rire des meilleurs jours ces beaux gars solides aux joues rouges, aux yeux pétillants, qu'elle considérait comme ses enfants. Le père Ridremont, à demi caché derrière la cheminée, caressait son menton dont les poils étaient raides comme des soies de solitaire.

Victor Maréchal se leva.

— Je réclame le second toast, dit-il.

Le silence se fit.

— A la mère Ridremont ! s'écria-t-il, à notre bonne hôtesse !

— A la mère Ridremont ! A la bonne hôtesse ! crièrent les autres.

La mère Ridremont, surprise, redressa son corps cassé par les ans et dans son émotion elle hochait la tête et relevant le coin de sa « bannette » elle le chiffonnait d'un geste machinal.

— Que l'an nouveau lui apporte joie et santé, poursuivit l'orateur. Elle est notre grand'maman à tous. Elle nous assure notre refuge, notre bauge

et en garde magnifiquement le secret. Elle est notre vieille fée gaumette et sa baguette magique charge la table des meilleurs mets et des vins les plus généreux. Qu'elle vive encore longtemps pour notre garde, notre repos et pour sa gloire !

— Bonne année, mère Ridremont, répondirent les jeunes gens.

— Et parfaite santé ! achevèrent-ils en claquant des mains.

Du coin de sa « bannette » la bonne femme essuyait maintenant les larmes dans ses rides. Elle se dandinait, ne savait comment se tenir. Victor Maréchal lui apporta un verre plein. Mais la main de la bonne vieille tremblotait en le portant à ses lèvres et renversait le vin sur son fichu de laine.

De nouvelles acclamations éclatèrent.

— Vive la mère Ridremont !

Elle passa son verre à son mari qui le vida d'une lampée.

On sortit les cigares et les pipes. Des fumées bleues montèrent, qui dessinaient des voiles et des couronnes et emplissaient la salle. Les conversations reprirent. Des bons mots soulevaient des pétarades de rires. Une rumeur confuse et joyeuse rôdait autour des vieux murs, tandis que se détendaient les corps des convives repus dont les cerveaux s'alourdissaient de l'excitation des mangeailles et des vins.

Soudain, le grand Cabe, sur le front duquel passait une ombre, se remit à parler dans le

silence reconquis. Il parlait bas, les yeux clos parfois comme pour suivre le fil d'un rêve intérieur :

— Terre gaumette, notre bonne Alma Mater, qui vas de la lisière de la forêt d'Ardenne, jusqu'en Lorraine, gaie, riante, humaine, dans le déroulement harmonieux de tes collines et de tes vallées, dans la chanson claire de tes rivières, la Vir, le Ton, la haute Semois, dont les eaux parées de joncs, d'iris d'or et de nymphées, se hâtent vers la fête française toute proche. Vieille terre, qui gardes dans ton sol l'antique terreau gallo-romain, malaxé par le piétinement des légions ; Vieux-Virton et les substructions romaines de son église, et son petit autel votif érigé à Junon par Tertinius Severus, légionnaire de la huitième : Lamorteau et Bleid, Izel, Villers-la-Loue et Jamoigne, et leurs poteries et leurs monnaies romaines ; Gérouville et les restes de son temple d'Apollon, sur une colline, et ses mosaïques, ses sculptures et ses statuettes romaines ; Rossignol, Torgny, Halanzy, et la poussière romaine de leurs ossuaires ; Villers-devant-Orval et sa villa romaine ; Latour et Villers-sur-Semois, et leurs autels romains où l'on voit, sculptées et mutilées, là les formes gracieuses de Minerve la Sage, ici les images d'Apollon et de Diane, de Pallas et d'Hercule ; Buzenol et ses monuments funéraires et ses urnes romaines ; Vance et son chemin des Romains ; Etalle et ses relais romains à la croisade des voies consulaires et de la voie impériale de Reims à Trèves ; et d'autres, et encore

d'autres, de tes villages où la sagesse romaine des soldats laboureurs et des bâtisseurs légionnaires a laissé le fondement sur quoi s'appuie ta propre sagesse.

Le Cabe fit une pause.

Mais on voyait bien qu'il n'avait pas fini son incantation amoureuse, que tous les convives écoutaient pieusement comme en un rêve.

Il reprit :

— Terre gaumette ! ma belle Terre gaumette ! Que tu es gracieuse dans ton printemps si vert, d'un vert lucide, presque transparent, sous la lumière aquarellisée de ton ciel profond ! Tes prairies émaillées de cardamines, de boutons d'or et de lotiers ont les nuances du céladon, de la prase et de l'émeraude. Tes pommiers sèment au vent de mai la neige rosée de leurs bouquets. Tes bois, sous le soleil, ont des vagues frémissantes de tous les verts, vert hyalin des mélèzes, vert tendre des bouleaux, vert foncé des hêtres et des chênes. Tes taillis sont pleins de coudriers, de framboisiers, de fraisiers. Les sentes de tes sous-bois serpentent dans une ombre douce, lumineuse comme des yeux d'aimée. Des musiques ailées y versent leur continuel enchantement.

Terre gaumette, que tu es belle dans tes étés fervents, dans la bonne odeur des foins coupés, dans la gloire dorée de tes froments piqués de nielles, de bleuets, de coquelicots, dans la richesse rayonnante de tes avoines dont les épillets tintinabulent sous la brise.

Et ton automne, comme il rutilé dans toute la

gamme des ors, des cuivres, des sépias, des carmins, depuis les rouilles tendres jusqu'aux flammes vives des soleils couchants, telles qu'on les admire aux tapisseries anciennes. Tout cela dans une richesse de tons, dans une dégradation de nuances, sous une féerie de lumière qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Et dans ton hiver même, ô ma belle terre, quand tu sommeilles silencieuse sous le mince linon de ta neige aux reflets bleus, tes collines évoquent les images des petites mariées de mai, couronnées d'aubépine, qui font la danse devant nos vieilles maisons pour la gloire de Marie.

Terre gaumette ! Qui donc te pare de ce charme où s'émeuvent les imaginations et les cœurs ? Est-ce la grâce magique des belles Dames des Trous des Fées, des Trous des Faunettes, demeures souterraines des divinités naïves de tes eaux, de tes champs, de tes bois ? Ton mystère qui émerveilla nos yeux d'enfants, habite-t-il toujours au fond de nos cœurs, d'où il remonte en lumière dorée dans nos yeux, en claires musiques dans nos oreilles d'hommes ? Cela vit et cela palpite, cela s'allume et cela chante pour nourrir notre contemplation et notre amour. O mon beau pays !

Il fit une nouvelle pause.

— Notre grand Charles devient poète, dit à mi-voix à son voisin un des Wathelet.

— Tais-toi, répondit l'autre, que l'émotion poignait. Laisse-le parler.

Tous, en effet, s'abandonnaient au bercement de cette musique qui descendait en eux, allait

toucher les cordes de leur subconscient, y éveillait des échos endormis.

Le Cabe continua :

— Terre gaumette ! Qu'ils sont beaux tes villages aux noms chantants et qui ont des ailes ! Florenville la coquette, Tintigny aux sarts, Sainte Marie à Nochet, Vance à la tourbe, Châtillon aux grenouilles, Saint Léger à Wachet, Chantemelle aux merles, Buzenol aux quatre fils Aymon, Mussy aux cabus, Latour aux dragons, Dampicourt à la Chevratte, Saint Mard à la Vir, Orval à l'abbaye, Gérrouville aux alouettes, Montquintin l'évêque, Villers-la-Loue, et les autres qui rient au long des routes grises et dressent autour du clocher au coq d'or leurs maisons riantes, cossues, aux murs de moellons de calcaire jaune crépi de blanc, aux cadres de pierre de France si douce à l'œil, aux toits de tuiles rouges ou d'ardoise bleue à reflets mauves. Qu'ils sont beaux, tes villages, où toutes les demeures ont des jardins fleuris, où toutes les rues sont pleines de vie, d'entrain, de gaieté, où tous les seuils ont des gestes d'accueil cordial et fraternel ! Comment ceux et celles qui habitent de tels paradis champêtres ne goûteraient-ils pas la douceur de vivre ? Comment ne seraient-ils pas francs, joyeux, exubérants, le cœur sur la main, la gouaille aux lèvres, prompts aux paroles vives et aux réparties fines, non moins prompts au travail allégrement accepté, proprement exécuté, gaiment fini ? La « bonne ouvrage » un brin d'épine entre les dents ? Et pourtant, ô Terre gaumette, ton peuple souffre.

Tous les visages s'assombrirent. Tous les yeux se fixèrent en un regard dur. Toutes les bouches plissèrent les lèvres en une moue allongée.

Le Cabe poursuivait :

— Dieu nous a donné tout cela, cependant. Il nous a donné le ciel et sa lumière, le soleil et sa chaleur, les nuages et leurs eaux, la terre et ses moissons, les plantes et leurs vertus, les bêtes qui nous charment et celles qui nous servent. Pourquoi le peuple n'est-il pas heureux ? Pourquoi y a-t-il des pleurs, des souffrances et des lamentations ? Sombres pensées. Il faudra que les compagnons parcourent nos villages, s'enquière des causes de cette infortune, cherchent des remèdes qui ramènent la facilité de vivre et la joie, la bonne joie gaumette.

Puis, relevant la tête et tendant le bras vers le ciel, le Cabe prononça :

— Mes amis, jurons de ramener la joie dans nos villages.

Vingt voix s'écrièrent :

— Nous le jurons. Vive le grand Charles ! A la vie, à la mort !

Le vin coula de nouveau dans les verres. Les fumées montèrent vers le plafond. Ces jeunes gens, vifs, ardents, amis de la bonne vie et des rires, un moment bouleversés par le pathétique de l'incantation, rejetèrent la chape de mélancolie qui les étreignait, reconquirent à la chaleur du vin la légèreté de leur âme et la faconde de leurs propos innombrables.

Cette nuit-là, aux petites heures, les bourgeois, tirés de leur sommeil par des chants et des cris joyeux, virent passer, frôlant les murs, des ombres vagues et trébuchantes.

LES MESSAGERS.

Le tapecul qui assurait le service régulier des messageries entre Montmédy et Virton était arrivé fort tard ce soir-là à l'hôtel de la Croix Lemaire où il dételait. Aussi, ne fut-il pas accueilli, comme à l'ordinaire par le groupe de petits galopins, curieux de tout événement qui troublait la tranquillité des soirs d'hiver. Aux appels des mères, ils avaient gagné leurs couchettes. Seuls quelques voisins avaient vu descendre du tapecul deux voyageurs mis avec élégance et qui portaient chacun une valise. Une valise très lourde, grande comme ça, disaient les témoins, se conformant à la vieille habitude virtonnaise de l'hyperbole. Les étrangers ne pouvaient pourtant passer pour des représentants de commerce. L'élégance de leurs chapeaux ronds et de leurs manteaux à triple collet excluait l'hypothèse.

Dès l'aube du lendemain, tout Virton fut au courant de la nouvelle. Chacun donna le champ libre à son imagination. D'où venaient-ils ? De Reims ou de Paris ? Dans quelle intention ? De fonder une maison de vins, un magasin de nou-

veautés, comme il s'en érigeait dans la capitale ? C'était assurément des hommes riches, appartenant aux hautes sphères de la société. Ils ne se montrèrent pas pendant la matinée. Étaient-ils des fauteurs de complots ou des réfugiés politiques ? Le palefrenier de l'hôtel, interrogé, répondait par des moqueries : « C'est des princes, parbleu ».

— Sait-on jamais ? répondaient, décontenancés, les questionneurs.

Dans le courant de l'après-midi, on vit les deux étrangers se diriger vers la place de l'église et pénétrer dans la maison Coclaisse. Aussitôt madame Maréchal, madame Marson, mademoiselle Lambert se souvinrent qu'elles devaient une visite à la colonelle. Peu après, Fulbert Welter et Numa Pompile sonnaient à la même porte. Le commandant Tricoiche les suivit, sous le prétexte d'offrir à mademoiselle Florine les œufs frais pondus d'une nouvelle espèce de poule qui lui venait d'Amérique. Tout ce monde fut reçu au salon, où la colonelle et Florine s'entretenaient amicalement avec les deux jeunes hommes.

On les présenta :

— Achille Coclaisse.

— Le cousin de Paris ?

— Lui-même.

— Et M. le commandant des Haies, de Paris également.

— Très honoré, monsieur.

— Tout l'honneur est pour moi.

Les deux hommes souriaient, conscients de la curiosité qu'éveillait leur présence. La conversa-

tion roula sur des banalités, l'incommodité des voyages, la lenteur des diligences, les surprises de la route. Pompile demanda des nouvelles de Lamartine, qu'il admirait avec exubérance depuis que le grand poète avait daigné le remercier de ses essais et le féliciter de son talent.

— Lamartine est un grand homme, dit le commandant des Haies. Je suis heureux de voir qu'il est apprécié chez vous.

— Nous aimons beaucoup aussi Victor Hugo, bien entendu. Ses vers sont d'une puissance !

— Et ses idées politiques d'une audace ! intervint Welter qui cherchait à se renseigner.

— Dites plutôt ses idées sociales, plaça Florine. N'est-ce pas, messieurs, que Victor Hugo est l'ami des humbles ?

— Il a écrit de nombreux poèmes sur les misérables dit mademoiselle Lambert, qui se piquait d'éclectisme dans ses lectures.

— Je vois, dit Achille, que Virton n'est pas la ville arriérée que d'aucuns prétendent. Il est vrai que les longues soirées d'hiver favorisent la lecture.

— Qui prétend que Virton soit une ville arriérée ? protesta madame Marson. J'espère bien que, si vous y passez quelques jours, vous serez amenés à rejeter cette mésestime.

— Virton est très progressiste au contraire, déclara le commandant Tricoiche. Tenez, en aviculture, par exemple...

Mais devant les sourires amusés de l'auditoire qui blaguait la manie de l'homme de guerre, celui-ci

esquissa une retraite stratégique du meilleur effet.

— Nous n'aurons guère l'occasion de juger par nous-mêmes de la marche du progrès à Virton, dit Achille Coclaisse. Le commandant et moi ne faisons qu'une rapide visite d'amitié à ma tante et à ma cousine. Demain, nous continuerons notre voyage vers d'autres cieux.

Welter et Pompile sortirent ensemble.

— Voulez-vous mon avis ? dit le journaliste.

— Dites.

— Ces deux gaillards-là cachent leur jeu. Il ne m'étonnerait nullement qu'ils fussent chargés par de hautes personnalités parisiennes d'une mission secrète. Le fait d'entreprendre en hiver un long voyage pour venir embrasser une tante et une cousine avec qui on est brouillé de longtemps, ça ne vous dit rien ?

— Vous avez raison, mon cher ami, vous avez raison. L'opinion française couve une fièvre maligne. On peut prévoir à courte échéance des événements graves.

Et cherchant quelque texte latin approprié, il ajouta :

— *O navis, referent in mare te novi fluctus...*

O navire, de nouveaux flots vont te rejeter sur la mer...

La nuit venue, par des rues détournées et en compagnie de Victor Maréchal, le plus ardent des compagnons de Jean de Mady, le grand Charles Bon, dit le Cabe, se rendit à la Croix Lemaire. La

servante alertée les attendait à la porte et les introduisit dans la chambre que s'étaient réservée, au premier étage, les deux voyageurs. Un feu de bois brûlait dans le poêle à colonnes. Une lampe fumeuse charbonnait sur la table, à côté de bouteilles et de verres.

— Asseyez-vous, messieurs.

Les deux arrivants jetèrent sur le lit écharpes et casquettes et, la porte une fois fermée au verrou, chacun s'installa autour de la table.

Achille Coclaisse parla.

— Vous me connaissez, dit-il. Au temps où mon père habitait Virton, nous avons, Charles et moi, en bons copains gaumets, organisé moult parties de barres ou de saute-mouton, et dans les prairies de la Bourriqueresse allumé des feux pour la cuisson des pommes de terre sous la cendre, quand nous gardions les vaches du père Bon. Vous ne connaissez pas le commandant des Haies, mon ami. Je vous le présente. C'est un joyeux drille et un bon compagnon.

— Qu'il soit le bienvenu ! dit Charles.

— Enchanté de le connaître, dit Victor.

— Vous devinez, poursuivit Achille, le but de notre visite. Le temps où nous vivons est trouble. La campagne des banquets politiques en France est assez révélatrice. Bref, nous sommes chargés de mission par Caussidière, préfet de Paris, qui représente lui-même un groupe des plus importants hommes politiques de France. Voici nos papiers qui nous habilitent dans notre charge. Si vous voulez les parcourir...

Charles prit le papier tendu, portant le sceau de la préfecture de Paris et lut :

— Nous, Caussidière, préfet de police de Paris, certifions par la présente que messieurs Achille Coclaïsse et le commandant Boni des Haies, sont chargés par nous d'une mission d'information et prions les autorités civiles et militaires de leur prêter assistance en tant que besoin.

Fait à Paris, le 15 janvier 1848
signé Caussidière.

A la vérité, Caussidière n'était pas préfet de police. Il allait bientôt le devenir. Mais, parce qu'il était plein de ruse et avait à la préfecture des intelligences coupables, il avait fait dérober un des formulaires, muni du sceau, et usurpé la fonction. Il anticipait de quelques semaines. Mais cela, on l'ignorait à Virton. Maréchal et le Cabotinrent donc le document pour authentique.

— Voilà qui est parfait, dit Charles. Messieurs, nous vous écoutons.

Achille reprit :

— Si nous nous adressons à vous, c'est que nous savons par des enquêtes antérieures et l'on sait à Paris que vous êtes des amis de la France. Vous l'avez prouvé en maintes occasions. Sous l'Empire, les Gaumets se sont distingués dans les armées de Napoléon et Virton a toujours célébré en des fêtes mémorables les victoires françaises, le couronnement, la naissance du Roi de Rome. On n'a pas oublié les toasts chaleureux prononcés aux fêtes du 3 prairial de l'an XIII par

le premier magistrat de la commune M. Morteihan, à l'occasion du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie. « Puisse, disait-il, la divinité tutélaire de la France ajouter à la puissance et à la gloire de Napoléon les longues années de Nestor. Que la bienfaisante impératrice Joséphine partage longtemps nos sentiments d'amour et d'admiration. »

Vous l'avez prouvé encore en 1830, lorsque fatigués de l'oppression du tyran Guillaume de Hollande, vous avez arboré sur la tour de l'église, dans la nuit du 24 au 25 septembre, le drapeau tricolore français, au-dessus du drapeau belge, et, le lendemain, jour de marché, une foule de campagnards gaumets se rassemblait aux cris répétés de « Vive la France ! » et « Vivent les Français ! »

— C'est exact, dit Charles. Mon père m'a souvent conté ces journées et leur enthousiasme. Ah ! Si la France avait voulu à ce moment-là...

— Elle n'était pas prête. Et Louis-Philippe était une andouille.

— Une grosse andouille, dit Victor.

Cette plaisanterie qui provoqua les rires des quatre conjurateurs, détendit l'atmosphère. Achille versa du vin dans les verres. On trinqua.

— Messieurs, dit à son tour Boni des Haies, je vois que nous sommes d'humeur à nous entendre. D'ailleurs, entre Lorrains — car ma famille est de Nancy — de quelque côté de la frontière que l'on demeure, on s'entend toujours. C'est parfois difficile, parce qu'on a la tête dure, mais on finit toujours par s'accorder en buvant le

vin des côteaux lorrains. Comme le dit notre ordre de mission, c'est en qualité d'informateurs que nous sommes venus. Quel est l'esprit de votre population gaumette ? J'entends ses sentiments en général, aussi bien envers votre gouvernement qu'envers la France. Est-elle contente de son sort, de la marche des affaires, de l'administration du pays ? D'autre part, a-t-elle conservé cette amitié pour la France dont mon ami Coclaisse rappelait tout à l'heure des manifestations dépourvues d'équivoque ?

Boni des Haies se tut.

Le Cabe, les coudes à la table, la tête entre les mains, prenait son temps, colligeait ses idées. Il vida son verre qu'Achille s'empressa de remplir à nouveau, puis, se redressant, il dit :

— Vos questions sont graves. Je ne sais si, à l'heure actuelle, je pourrai y répondre avec entière connaissance. Mes amis et moi préparons une enquête sur les doléances et les griefs de nos populations.

— Mais dans les grandes lignes ?

— Dans les grandes lignes, oui, je puis vous dire ce que tout le monde dit. Notre région est surtout agricole, avec un petit coin industriel. Nos paysans, dont je suis — Achille rappelait tout à l'heure que nous avons ensemble gardé les vaches, — nos paysans sont mécontents. Ils le sont toujours, direz-vous. Pas en pays gaumet, où domine le caractère jovial et confiant, où généralement il y a peu de vrais pauvres, où l'on ne connaît pas la rapine. Mais l'agriculture vient de subir de

dures années, particulièrement 1847, mauvaise campagne pour le froment, qui était peu grainé, pour le foin qui était peu fourni, pour la pomme de terre qui n'a pas rendu, gagnée qu'elle était par la maladie, pour les bêtes qui ont dépéri faute de pâture. Avec ça que de journées de chômage pour l'ouvrier, que de salaires perdus, des salaires déjà si maigres ! Les gros, passe encore, ils s'en tirent. Mais les petits, les prolétaires, c'est la gêne à demeure dans leur misérable foyer. Quant aux ouvriers des usines, ils se plaignent aussi ; les usines ne travaillent pas à plein, les patrons se montrent plus durs, plus pingres, même dans les usines françaises, à Longwy, à Saulnes, à Mont-Saint-Martin, où va surtout notre main d'œuvre industrielle. Bref, c'est la misère partout et la misère tue la confiance et la joie, pas vrai ?

— Les pouvoirs publics n'interviennent-ils pas ? demanda Boni des Haies. Dans la détresse générale, c'est bien leur devoir, semble-t-il, et, ma foi, leur intérêt.

— Allez voir s'ils viennent, ironisa le Cabe. Ont-ils le temps de s'occuper du pays gaumet, le temps et la volonté ? Nous sommes si loin dans notre fond de province, si loin du soleil.

— Voyez-vous, monsieur des Haies, intervint Maréchal, le Luxembourg par le fait de la nature est peu peuplé. Il a peu de députés, peu de sénateurs. Sans doute nos députés et nos sénateurs sont de braves gens, mais ils ont d'abord leurs propres intérêts à sauvegarder, leurs parents à caser, leurs amis à pourvoir, les gros électeurs à

ménager. C'est humain cela. L'intérêt général, sauf peut-être pour de rares, disons de rarissimes honnêtes hommes, c'est de la matière à discours électoraux, autant dire du vent. Nous n'avons pas de communications avec l'intérieur du pays. Les chemins de fer, c'est pour les régions du centre et du nord. Ce n'est pas pour nous, parents pauvres. Nous sommes isolés, du côté du nord, par le massif de l'Ardenne, du côté du sud, par les empêchements douaniers. Au lieu d'être des invités au partage de la manne gouvernementale, nous en sommes les pourvoyeurs par les impôts qui nous accablent dans notre misère. Voilà le sentiment des paysans de chez nous.

Achille Coclaïsse se tourna vers le commandant.

— Vous l'avais-je pas dit ?

— En vérité, répondit des Haies, la situation est pire que nous ne l'imaginions.

— En foi de quoi, dit encore Maréchal, M. Jean-Baptiste Smits, gouverneur de la province, ancien ministre des Finances et économiste de valeur, écrit au ministre Charles Rogier : « Tout va bien dans la province. »

Ces jeunes gens, le Cabe et Maréchal, emportés par leur amour du pays gaumet vidaient leur cœur devant les messagers de la France. Sans doute leur qualité de Gaumets les portaient à concevoir des vérités qui n'étaient pas, à la même heure, vraies pour l'ensemble de la Belgique, peut-être même pour toute leur province. Dans leur affection naturelle pour ceux de leur race, ils souffraient des souffrances

des cultivateurs au budget si étonnamment déficitaire sur un sol fertile, de la misère des petits, possesseurs d'un maigre lopin, obligés de faire aux champs des riches de longues journées de travail pour un salaire de quelque sous, de la détresse des prolétaires de l'usine, réduits dans le nombre de leurs heures de présence aussi bien que dans le montant de leur paie. Ils percevaient obscurément les causes du mal. Ils n'en découvraient pas tous les éléments. Ils le sentaient dans leur cœur plus qu'ils n'en pénétraient par leur raison la profondeur et n'en discernaient les détours. Au moins, faut-il leur rendre cette justice que leur action se fondait sur un intense amour de la terre gaumette et de la race gaumette, aussi bien que sur leur désir d'une amélioration sociale et du progrès de l'homme dans la dignité. Les idées de Proudhon, de Lamennais, de P.L. Courier faisaient dans leur conscience des échos peut-être fallacieux à la simplicité de leur jugement, mais limpides à la sincérité de leur cœur.

Boni des Haies, d'un esprit plus averti, sollicitait bien un peu leur candeur. Il la respectait cependant eu égard à la source d'où elle jaillissait.

Achille Coclaisse, Gaumet de Paris, que ses origines inclinaient si facilement à une assimilation à la vie, aux mœurs et aux idées françaises, partageait les sentiments de ses deux compatriotes. Il en comprenait la générosité. Il en attendait un aboutissement conforme à ses actuelles façons de sentir et de penser.

Il renoua la conversation.

— Il faut être réaliste, disait-il. La plupart de ces maux deviendraient aisément guérissables si vous apparteniez à une grande nation. Quels sont aujourd'hui les sentiments du peuple gaumet pour la France ? Nous en devisions tout à l'heure, dans le salon de ma tante, avec ma petite cousine Florine, qui décidément a pris tournure de fort jolie fille et qui ne manque ni de finesse d'esprit, ni de délicatesse de cœur. En vérité, étant la petite-fille du colonel Coclaisse, dont Napoléon aimait le caractère autant qu'il estimait sa bravoure, elle garde de cette ascendance héroïque un penchant naturel à juger avec amitié l'attirance française. Elle nous disait que dans le peuple on garde encore un souvenir attendri de la gloire impériale et des bienfaits du régime. La mémoire de ses abus, car il en eut, comme tous les régimes, a été précipitée au fond de l'inconscience, comme la lie au creux de la barrique. Elle ajoutait que vous avez ici un cercle de vieux grognards comme le commandant Tricoiche, qui noie ses rancœurs dans l'élevage des poules, des hommes cultivés comme le poète Pompile, si féru des *Méditations* et des *Chants du crépuscule*, d'autres sans doute qui sont français autant par la culture de leur esprit que par la qualité de leur âme. Même vos relations économiques vous portent naturellement vers Longwy, Montmédy, Nancy, Paris. N'était la douane, c'est vers la Lorraine, les Ardennes françaises, la Champagne, que vous écoulerez vos produits.

— On conçoit donc aisément, conclut Boni des Haies, que votre pente naturelle, aussi bien celle de vos intérêts que celle de vos sentiments vous porte vers une collaboration active avec un pays à grand rayonnement.

Charles et Victor écoutaient avec attendrissement cette musique des mots où ils sentaient comme un accompagnement bien harmonisé frémir la palpitation des herbes de leurs prairies, des eaux vives de leurs rivières, des frondaisons de leurs forêts. L'archet insidieux les émouvait dans leur sensibilité profonde, en même temps ils éprouvaient, indécise et confuse, la peur de la séduction. Les mots les inquiétaient encore alors que la réalité sousjacente aux mots troublait d'une ivresse leur imagination.

Charles Le Cabe répondit :

— Les sentiments des Gaumets pour la France ne peuvent être, ne sont que bienveillants et amicaux. Cela est sûr. Cela est incontestable. Notre fonds gallo-romain, nos usages, notre langue, notre patois qui est le même ici qu'à Longwy, qu'à Nancy, notre façon de vivre et de réagir aux événements, tout cela détermine en nous une affection tendre, filiale même. Nous admirons la France, pays de la liberté, nation aux grandes idées, aux magnifiques réalisations. Nous l'aimons dans ses gloires, nous l'aimons dans ses désastres, nous l'aimons même dans ses erreurs. Jusqu'où nous entraînera cet amour ? Là est la question à laquelle nous ne pouvons pas répondre aujourd'hui, à laquelle il sera peut-être urgent de répondre

demain. Certes, mademoiselle Florine a raison. Nos vieux grognards regrettent l'Empire. Des hommes comme Numa Pompile, seraient facilement séduits par un hochet, les palmes académiques par exemple. Nos ouvriers et nos petits bourgeois se jetteraient dans l'attrait français. Mais nos grands bourgeois, notre clergé ?

— Mais, interrompit des Haies, la France est un pays catholique.

— Elle est aussi le pays de la révolution de 89, pendant laquelle vous conviendrez que le clergé ne gisait pas sur un lit de roses. Bref, il y aurait de ce côté des résistances et l'influence de nos curés est puissante sur le peuple paysan.

Il se tut.

des Haies noircissait de ses notes les feuillets de son carnet.

Victor rêvait.

Dans la paix de la nuit, le silence de la chambre, à peine souligné par le ronron des bûches dans les colonnes du poêle, imposait une impression de sérénité poignante et d'inquiétude. Les quatre personnages de cette scène pathétique où s'analysaient des états d'âmes qui seraient demain peut-être déterminants de préceptes d'action se taisaient. Leur méditation prolongée laissait descendre en eux jusqu'à la nappe des forces instinctives des pensées qui rayonnaient un instant pour se perdre ensuite dans l'eau profonde de l'âme. L'heure était grave, lourde de mystère, chargée déjà du magnétisme de la destinée. Que serait demain ? Quelle combinaison d'éléments se

préparait dans la cornue d'où sortirait l'avenir ?

Les quatre hommes se séparèrent.

— Nous nous reverrons ? interrogea le commandant. Pas demain, notre mission nous appelle ailleurs, mais dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être. Voulez-vous ?

— Ce sera avec plaisir, répondit le Cabe.

— Nous vous remercions, ajouta des Haies. Vous nous avez donné des renseignements réconfortants. Oui, oui, précieux, ne vous en défendez pas. Nous vous en sommes très reconnaissants. Allons. A très bientôt.

— A bientôt et bon voyage.

— Merci et bonsoir.

Charles Bon et Victor Maréchal se retrouvèrent dans l'ombre des rues endormies et, sans parler, encore tout émus de cette entrevue à quoi ils entrevoyaient d'une vue confuse des prolongements capitaux, ils regagnèrent leur demeure.

COMMENCEMENT D'IDYLLE.

Florine avait accoutumé d'aller le matin chercher le lait chez madame Bon. Brigitte, fort occupée à curer les casseroles, à battre les tapis et à préparer les feux, lui avait dit un jour :

— Mademoiselle Florine, pourquoi n'iriez-vous pas me chercher le lait chez la mère Bon ? Vous me soulageriez dans ma besogne et une promenade matinale jusqu'au faubourg vous dérouillerait les jambes.

Elle avait répondu :

— Volontiers, ma bonne Brigitte.

Elle partait, son bidon à la main, par la grand' rue, s'arrêtait devant les vitrines des marchands, admirait, chez le papetier, les belles images pieuses et les papiers enluminés de toutes sortes de dessins pour les lettres de nouvel-an ; chez le drapier, les soies lustrées aux reflets chatoyants, les tirelaines, les croisées, œuvres des maîtres tisserands virtonnais ; chez la modiste, les chapeaux à la mode de Paris, parés de rubans, de velours, de petits oiseaux bleus, rouges ou verts ; chez le confiseur, les éclairs au chocolat, les tarte-

lettes aux fruits, les marrons glacés. Tout lui était sujet à plaisir et convoitise.

Puis, elle descendait le faubourg d'Harival, au bout duquel, près de la rivière, se dressait la maison des Bon, large demeure paysanne, avec granges et écuries. Des charrues, des chariots encombraient le passage, près du bloc de fumier, grat habituel de la basse-cour. Elle s'amusait à regarder les poules gratter les bouses et les crotins. Le coq rouge et doré, se redressait à son approche et gloussait avec des tremblements de son jabot. Il faisait quelques pas, la crête droite, son œil rond fixé sur elle.

Madame Bon, en bonnet blanc et tablier gris, la recevait dans la cuisine, au milieu des seaux de lait fumant et des pots de grès bleus débordant de crème. Une brave femme, disait le voisinage, respectueuse des lois de Dieu et de l'Etat, économe et courageuse, vieillie avant le temps, comme font les femmes dans la culture et qui avait bien élevé ses garçons. Car le bon Dieu ne lui avait pas donné de fille. Une fille l'aurait aidée dans les soins du ménage. Parfois, elle s'en lamentait.

— Si seulement j'avais une fille ! mais il me faut tout faire, les champs, les bêtes, la cuisine, les raccommodages, les lessives. Les femmes à journée d'aujourd'hui ne savent plus travailler, elles n'aiment plus la besogne bien faite. N'épousez jamais un cultivateur, Florine.

Elle bavardait, cherchant son litre. Elle déplaçait les seaux, essuyait du coin de son tablier des

gouttes de lait sur la table. Elle se redressait un moment pour respirer.

— Ce n'est pas que mes enfants soient méchants, reprenait-elle. Ils sont gentils. Ils m'aident, vous savez. Surtout notre Charles, mon aîné, qui a étudié pour être prêtre. Mais la vocation ne lui est pas venue et, après le collège, il est rentré à la maison, en attendant n'est-ce pas.

Elle ne disait pas ce qu'il attendait. Le savait-elle ? Comme toutes les mères, elle rêvait pour lui un avenir brillant, une vie facile, des honneurs peut-être. L'espérance allumait dans son imagination une petite lampe, dont la flamme grandissait avec les jours. Mais sa discrétion enfermait en elle son espoir et ses rêves.

Florine prenait plaisir à l'écouter et, en s'en retournant, son esprit ne pouvait s'empêcher de songer aux paroles de la mère Bon.

Un matin, ce fut Charles lui-même qui la servit. La maman était retenue à l'étable par une vache malade. Il s'excusa gentiment de sa gaucherie. Il s'embrouillait dans les mesures. Il fallut qu'elle l'aidât à trouver le litre dont la vue lui crevait les yeux.

— Je serais plus expert à déchiffrer des vers d'Horace ou d'Homère, dit-il.

Florine le regardait. Il était beau, d'une beauté austère, avec des joues pâles et des yeux sombres sous des cheveux noirs partagés en deux par une raie au milieu de la tête. Ses regards avaient quelque chose de profond et de doux, inspiraient

en même temps de la crainte et de la confiance. Florine avait vu ces yeux-là dans de vieux tableaux de maîtres. Elle ne se rappelait plus ni où, ni quand elle les avait vus, ni quels personnages représentaient ces tableaux.

Elle répondit, souriante :

— Je ne connais pas les vers d'Horace, ni ceux d'Homère. A peine si j'ai lu les poèmes des *Feuilles d'automne* et des *Méditations*.

Elle ajouta, avec une pointe de malice :

— Sans oublier les quatrains de Numa Pompilius.

— C'est vrai, dit Charles. N'êtes-vous pas son inspiratrice, il dirait sa muse, pour ses madrigaux des caramels ? On dit qu'il y célèbre votre beauté.

— Vous croyez cela ?

— J'en suis sûr, mademoiselle. Si j'étais poète, je sais bien ce que je ferais.

— Que feriez-vous, Charles ?

Mais il n'alla pas plus avant dans ses confidences.

Florine continua ses promenades matinales vers la demeure des Bon. Le plus souvent, c'était madame Bon qui la servait en bavardant. Quand elle passait devant la grange aux larges portes ouvertes, la jeune fille voyait les hommes qui battaient au fléau le froment ou l'avoine. Elle criait le bonjour et accélérail sa marche, dans la crainte des cancans des voisines, pensait-elle. Elle ne s'avouait pas qu'elle redoutait aussi de paraître faire des avances que démentait sa raison. Elle n'en ressentait pas moins une gêne qui rosissait ses joues. Elle se disait : c'est le froid de l'air.

L'aimable madame Bon s'attardait à lui faire des gentilleses, prenait des nouvelles de la santé de madame Coclaisse.

— Une si brave femme, et qui a eu tant de malheurs, n'est-ce pas ?

— Elle a parfois des idées noires, répondait Florine. Elle songe à ses morts, vous comprenez.

— Tout le monde a ses peines, disait madame Bon. Heureusement, elle vous a. Une jeune fille, c'est un oiseau dans la maison. J'ai tant désiré d'en avoir une. Quelle aide ce serait pour moi, et quelle joie au milieu de mes hommes !

Une après-midi de soleil, Florine qui revenait de Saint-Mard, rencontra sur le pont Charles Bon, qui regardait couler l'eau. Elle ne douta pas qu'il l'attendît. Elle eût voulu l'éviter. Mais à Virton ce n'est pas honnête de passer sans dire quelques mots. Tout le monde se connaît. Tout le monde se vaut. On n'est pas pour rien des seigneurs de la Grange au bois. Le simple ouvrier des champs ou de l'atelier tiendrait à mépris qu'on ne lui adressât pas la parole. De ce manque de courtoisie il garderait un levain de rancune qui emplierait bientôt tout son cœur. Aussi bien Charles la regardait venir et cette présence allumait dans ses yeux sombres une clarté douce et amicale.

— Vous êtes une jolie apparition, tout enveloppée de soleil. Vous me faites penser à la belle Nausicaa de l'Odyssée.

— Qui était Nausicaa ?

— C'était une fille de roi, qui allait elle-même à la rivière laver le linge de son père.

— Les temps sont bien changés, dit Florine.

Elle avait ralenti sa marche. Charles quitta le garde-fou du pont et lui demanda la permission de l'accompagner quelques pas. Elle consentit par un hochement de tête.

Charles lui dit :

— Comment va votre poète, le fier Numa ?

— Monsieur Pompile n'est pas mon poète, répondit-elle en appuyant sur le « mon ».

— L'un de ses quatrains proclame les charmes de Florine.

— Ses quatrains content fleurettes à toutes les femmes, ce qui veut dire à aucune. N'est-ce pas la manie des poètes ? Ils me font penser aux papillons qui se posent sur toutes les fleurs de nos prairies. Direz-vous que le papillon préfère le bouton d'or ou la cardamine ?

Charles ne répondit pas à la question. Il fit quelques pas en silence près de Florine qui souriait malicieuse. Puis, il dit à mi-voix, se parlant à lui-même :

— Il me déplaît, ce Numa.

La jeune fille pénétrait le sentiment de Bon. Elle sentait naître en lui une jalousie dont elle se devinait l'objet. Mais bien qu'elle admirât la prestance et la beauté de son compagnon, elle se défiait d'elle-même. Elle se défiait du grand garçon dans les yeux duquel brillait une flamme. Son cœur allait-il se brûler les ailes à cette flamme ? Elle détourna la conversation :

— On dit, Charles, que vous donnez dans les idées françaises, que vous approuvez les appels à la révolution sociale. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondit le Cabe.

— Vous jugez la société mal faite ?

— Oui, dit-il encore d'une voix sombre. Elle est mal faite. Il y a trop de gras et trop de maigres. Les gras exploitent les maigres. Et les maigres se laissent tondre le peu de laine qui leur reste sur le dos. Ça ne peut pas durer. Il viendra un jour où les maigres se révolteront et mangeront les gras. Dans notre monde, qu'est-ce que l'égalité ? Un rêve. La fraternité ? Une duperie. Nous sommes loin des préceptes de l'évangile, mademoiselle Florine.

Ils se quittèrent. Lui, repris par son rêve, s'en allait à grands pas méditant des bouleversements dont ses antennes percevaient les approches. Elle, songeuse et inquiète, remontait la grand'rue, sans s'arrêter, mais à mesure qu'elle se rapprochait de la maison, elle sentait monter en elle un sentiment de sécurité, un renouveau de confiance en la vie.

VII

SUR LES ROUTES GAUMETTES.

A la Chandeleur, comme les routes débarrassées des neiges invitaient au voyage, les deux compagnons décidèrent d'entreprendre leur tour du pays. Ils avaient dressé un itinéraire par cantons, d'abord Virton, puis Etalle, et pour finir Florenville. Ils se réservaient de modifier le parcours au gré de leur fantaisie ou de leurs commodités.

Torgny, village le plus méridional sur la frontière, serait leur point de départ.

Equipés chacun d'une casquette à oreillons fourrés de lapin, d'un manteau doublé d'une peau de mouton, de guêtres de cuir sur leurs souliers ferrés, le bâton à la main, ils prirent la route, dans un matin frais, comme faisait jadis le bon Jean de Mady. Comme lui, insoucians et joyeux, ils égrenaient dans la campagne encore figée par l'hiver, les refrains gaillards et les rires sonnants de leur jeunesse ardente.

Leur dessein de tâter le pouls des populations, au hasard des étapes et des rencontres, ne les distrairait pas de prendre une leçon de géo-

graphie humaine, de s'exalter l'imagination dans la contemplation des paysages et le rappel des souvenirs anciens. Charles se rappelait les leçons du collège, où un vieux professeur plein d'esprit et d'imprévu, commentait avec abondance les cartes de son atlas.

Torgny leur donna tout de suite l'impression du vrai village lorrain. Bâties en amphithéâtre au flanc de la colline, ses maisons basses, au crépi blanc lavé et engrisaillé par l'âge, se coiffaient de la tuile romaine et descendaient en une pente rapide vers les prairies de la Chiers. En face, de l'autre côté de la rivière, le village français de Velosnes s'étalait, dominé par la croupe de la Romanette, ainsi nommée en souvenir du camp romain qui couronna jadis la hauteur. Ils se crurent en France. Cette pensée les emplissait d'une sorte de volupté. La vue de rectangles de vignes au milieu des champs les confirmait dans ce sentiment. Ils songèrent au vin clair et des côteaux lorrains et pénétrèrent dans une auberge. La salle était vide. Au mur pendaient de vieilles estampes jaunies, représentant, à la façon de l'imagerie d'Epinal, des scènes de l'Empire.

Une grosse femme courtaude se présenta, le couteau à la main, dérangée dans sa besogne du ménage.

Ils commandèrent deux chopines de vin de Torgny.

— C'est de la vendange de 45, dit-elle. Une bonne année.

Puis, en rebouchant la bouteille :

— Vous êtes sans doute des accisiens ?

— Des promeneurs, répondit Charles, simplement des promeneurs. On nous a dit que Torgny faisait encore du vin...

— Oh ! dit la femme, on n'en fait plus beaucoup. C'est comme tout le reste, la vigne. Elle s'en va. Tout s'en va. Les années sont dures pour le pauvre monde.

— Vraiment ! nous croyions qu'à Torgny...

— A Torgny, répliqua la femme, c'est comme à Lamorteau et à Sommethonne, et partout bientôt, on dirait que la terre est lasse de produire. Le sou est rare. C'est à peine si le dimanche quelques douaniers viennent boire un verre en jouant leur partie. Les cultivateurs tirent le diable par la queue. Mais ils ont beau tirer. Le diable, c'est le diable, n'est-ce pas ?

— Voilà l'antienne, dit Charles en remontant la côte. Cette femme mesure la vie au nombre des consommations qu'elle débite.

— Parbleu, c'est humain, répondit Victor. Il n'importe. Sa piquette remet du cœur au ventre.

Arrivés au sommet de la Tanière, près de la chapelle de Notre Dame, ils s'arrêtèrent. Le magnifique panorama qu'ils découvraient dès leur point de départ les ravissait. A gauche, la vallée de la Chiers, depuis Montmédy jusqu'à Vezin et Charency, en terre française ; à droite la vallée du Ton, avec ses peupliers, ses bosquets et ses villages aux toits rouges, Lamorteau, Harnoncourt, Rouvroy, Dampicourt. Le soleil jouait sur les toits, avivait de reflets les tons mats des tuiles, donnait

aux peupliers dépouillés des gestes hiératiques.

— Que c'est beau ! disait Charles. Quelle grandeur ! Comme on comprend que les hommes qui vivent là, dans ces villages, participent par leurs attitudes et leurs sentiments à la noblesse de cette vieille terre !

Ils quittèrent la grande route et, par des sentiers de chèvres, gagnèrent Montquintin. Montquintin l'évêque, dit-on dans le pays, en souvenir de monseigneur de Hontheim, évêque suffragant de Trèves, qui habita le château proche de l'église et y composa, sous le pseudonyme de Febronius, des écrits audacieux où se trouvaient prônées, de bonne foi, rétractées bientôt, certaines propositions du josphisme. Parmi ces hommes simples, indifférents aux controverses philosophiques, qui passaient des jours difficiles à piocher leur montagne, Hontheim vivait lui-même dans la plus grande simplicité. Il mérita le nom de père des pauvres « *pater pauperum* » gravé sur le marbre de son épitaphe dans la chapelle des Seigneurs. Ce témoignage émut les deux voyageurs. Il leur rappela les misères présentes des hommes de la terre et leurs aspirations vers un meilleur destin. Du haut de ce promontoire, dont les Romains avaient fait un poste d'observation, ils voyaient d'un regard circulaire la sereine ondulation des collines gaumettes, les bois noircis par l'hiver dont les lignes mouvantes, fondues dans la légère brume, allaient s'accrocher aux grands peupliers du Haut-Terme près d'Arlon ; à leurs pieds, Couvreur, Houdrigny, Dampicourt, Saint-

Mard, Virton, les deux vallées de la Vir et du Ton dont ils se proposaient de visiter les villages, et, vers le Nord, au-delà des mamelons boisés, les légers brouillards qui voilaient le cours sinueux de la Semois. Ils ne se lassaient pas de jouir de cette vision reposante et exaltante, et en même temps ils se grisaient d'air, de vent et de lumière.

A la sortie de Saint-Mard, ils rencontrèrent le docteur Olivier, en tournée de malades. Le docteur les invita à profiter de sa voiture.

— Je ne vous demande pas où vous allez, dit le docteur ; mais comme nous suivons la même route...

Charles ne voulut pas répondre à cette gentillesse par une dissimulation, cependant il ne crut pas opportun de l'éclairer complètement sur leurs projets.

— Nous allons au hasard, à travers le pays, étudier l'esprit du peuple gaumet, prendre conscience de ses revendications, dit-il, et aussi de son originalité.

— A la bonne heure, dit le médecin. C'est une étude que je pratique depuis longtemps. Elle est enivrante. Les usages, les dictons, les souvenirs du passé sont pleins de poésie. Ils nous renseignent sur les croyances et les sentiments de l'âme populaire, mieux que les gros bouquins et les savantes dissertations. Voici Chenois. Les gens de Latour appellent ses habitants des « bretteurs » et c'est vrai, dans ce petit village qui a une charmante vieille église et un curé si indulgent, les gens sont frondeurs et querelleurs. Ils protestent

pourtant et rendent aux gens de Latour la monnaie de leur pièce. Connaissez-vous le dicton ?

Que va-t-a Latou sa ête moqué.
Va-t-à Paris sa débrider.

N'est-ce pas charmant ? Jusqu'à ce *t* euphonique qui supprime l'hiatus. Souci de la réputation, mais aussi de l'harmonie. Trait de caractère. Quant à la moquerie, vous savez comme elle est commune dans la région, une moquerie plaisante, dépourvue de méchanceté.

Le Gaumet rit de tout, même de ses malheurs. Il y a un autre proverbe :

Mieux vaut rire que braire
El' grimace est pus belle.

Autre trait de caractère. Au cours des âges, la terre gaumette a subi tant de bouleversements, les Romains, les Francs, les féodaux, les Croates qui ont incendié Ethe et Meix-devant-Virton, les Autrichiens, les Français, qui ont brûlé Orval et nos monastères, gens de guerres, gens de rapines, gens de révolutions, nos pères ont tout subi avec courage, avec des plaintes, oui et parfois des ressauts tragiques, mais aussi le rire et la moquerie aux lèvres. Le serf attaché à la glèbe a frondé les châteaux et les abbayes. Il a frondé les princes et les grands. Plus tard, libéré par 89, il a frondé les percepteurs d'impôts et les grands contrôleurs. Aujourd'hui...

Ils traversaient Latour.

— Quel beau village ! dit Victor.

— Et plein de souvenirs, dit le docteur. A gauche, les ruines du vieux château de Baillet-Latour, l'homme des dragons,

Hardis au feu comme des lions
Quoique nous sommes de quatre nations,
Wallons, Lorrains, Flamands et Brabançons
Vivent les dragons de Saint Ignon.

Remarquez ce vers :

Wallons, Lorrains, Flamands et Brabançons.

Ça ne vous dit rien ? Moi, ça me dit que les Gaumets ne se considèrent pas comme des Wallons. Ils ne sont pas wallons. Ils sont lorrains.

— C'est vrai, dit Maréchal.

— Et puis, continua le docteur, voici à droite la vieille église et son autel construit sur une *ara* romaine dédiée à Minerve. C'est un bloc magnifique cette *ara*. Les maçons, des nouveaux convertis, l'ont mutilée et culbutée la tête en bas pour servir d'assise à l'autel. L'opération a dû se faire avec des rires et des moqueries pour la malheureuse déesse. Vous pouvez m'en croire.

Une fois, le village dépassé, le docteur reprit le fil de ses propos.

— Aujourd'hui, les descendants des serfs de la glèbe sont propriétaires de leurs parcelles. La propriété les a libérés de leurs entraves, leur a

donné la conscience de leur dignité. Ils sont des hommes libres, non plus des bêtes de somme, mais des hommes. Ils ont compris la valeur du mot. Quand ils disent de quelqu'un « C'est in houme » le mot suffit sans épithète. Et ils en ont éprouvé un grand orgueil. Ils y ont gagné cette noblesse humaine que vous remarquerez chez les plus humbles, dans leurs attitudes, leurs actes, leurs propos. Ils ont gardé un reste de déférence pour le châtelain, s'il est sans morgue, mais non s'il est connu pour son arrogance ou sa ladrerie. Ils se sentent forts de leur indépendance. Ils aspirent à la posséder plus complète. C'est naturel. Ils acceptent des maîtres dans l'échelle sociale, mais comme les bourgeois des communes, ils veulent les choisir eux-mêmes. Voyez la France. Elle se grise de mots : suffrage universel, souveraineté du peuple, progrès social. Où ça va-t-il les mener ?

— A la révolution peut-être.

— Les dernières années ont été mauvaises pour les ouvriers comme pour les laboureurs, pour le commerce comme pour l'industrie. Quand le peuple souffre, il est bien près de faire des bêtises.

Le docteur arrêta son cheval aux premières maisons de Ruelle.

— J'ai un malade ici, et un autre un peu plus loin. Merci de votre compagnie et excusez-moi de mon bavardage. Quand on est souvent seul sur les routes, s'il survient de la compagnie, on se débonde. Cela aussi est bien gaumet.

Les deux amis remercièrent le bon docteur. Ils

pénétrèrent dans la vieille église où se perpétue le souvenir du curé Nicolas Dorion, mort à l'âge de 94 ans, en 1769, bâtisseur du presbytère, de l'école des garçons, de l'école des filles, bienfaiteur de la paroisse. Ils y admirèrent une *Descente de croix*, œuvre de Rubens, disent les gens de Ruelle, ou du moins, ajoutent-ils, retouchée par Rubens, car ils craignent l'ostentation à Ruelle et ne veulent point s'en faire accroire. Ils se remplirent les yeux aussi de la merveille de l'*Annonciation* sculptée dans la pierre et qui montre la Vierge assise, un livre sur la table et l'ange aux ailes éployées, œuvre d'un de ces vieux imagiers inconnus du moyen-âge.

Quand ils sortirent, la nuit tombait. Ils décidèrent de pousser leur étape jusqu'à Signeulx, où ils trouveraient un gîte chez un marchand de leurs connaissances.

L'air était vif. Le sol, repris par le gel, craquait sous leurs pas. Au veïours de la nuit, une à une se piquaient les étoiles. De la route que longeait la Vir, ils entendaient, dans le silence, le bruit de la rivière comme le froufrou d'une robe. Ils fredonnèrent :

Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormi !

Malgré l'absence de la blonde, ils dormirent comme deux souches. Ils se réveillèrent au petit

matin, se réconfortèrent d'un coup de vin blanc et de deux gaufres, croustillantes, chaudes encore du fer, et firent à l'hôtesse et à l'hôte de grands remerciements, avec des « au revoir » et des « bon voyage » à n'en plus finir.

En passant près du pont, ils saluèrent de la main, Ville-Houdlémont, village français, trapu et ramassé, au versant de la rive gauche.

— Ne trouves-tu pas surprenant, Victor, cette sorte de délire qui nous soulève rien qu'à voir un petit village lorrain, rien qu'à considérer les bois là-haut ? Nous disons : « C'est les bois français, c'est un village français ». Ces simples mots jettent en nous comme une illumination. Notre âme s'emplit de lumière. Notre cœur se fond. Pourtant notre pays gaumet a souffert par la France, comme par l'Autriche, comme par l'Espagne, comme par la Hollande. Le fait même de notre voisinage immédiat ne justifie pas cet attrait. On se querelle souvent entre voisins. On se défie l'un de l'autre. Le « qui terre a guerre a » de deux paysans. Pourquoi cette pente de notre esprit et de notre cœur ? Oui, pourquoi ?

Ils avaient omis de visiter Gomery, Bleid, Mussy-la-Ville, situés à l'écart des grandes routes, cachés dans des enfoncements entre les deux vallées. Ils se rendaient compte de l'impossibilité de tout voir. Aussi bien le détail importait moins que l'ensemble.

Avec Musson et Halanzy, aux hauts-fourneaux, ils touchaient à la région industrielle qui se prolonge par Athus et Longwy dans le bassin lorrain

de Briey. Halanzy, plus que Musson, perd l'aspect riant des villages gaumets. A côté de quelques maisons de pierre, caractéristiques, s'élèvent de nombreux habitats de briques, que noircit la suie des fumées. De larges cavités au flanc de la colline et dans les bois révèlent l'affouillement de la rouille du minerai. Des crassiers de scories bleues encombrant les alentours de l'usine. Cependant que de l'autre côté de la route la vue s'étend sur la paix des terres de culture. Mais ce qui n'a pas changé, c'est l'habitant, c'est la jovialité gaumette, c'est le patois lorrain dont les gosses en jouant jettent dans l'air qui vibre les larges et rudes sonorités.

L'aubergiste prenait l'air frais du matin sur le seuil.

— Bonjour, messieurs. Voilà du beau temps pour la promenade.

L'auberge est la table de résonance du village. Le Cabe et Maréchal entrèrent et commandèrent de la goutte de France.

— Ah ! j'en ai de la bonne, du marc n° 1, vous m'en direz des nouvelles.

— Mâtin ! dit Victor, ayant trempé ses lèvres dans son verre, c'en est, et du vrai.

— Et du fameux ! appuya Charles.

— De la contrebande, bien entendu, conclut l'aubergiste, qui, tenant la bouteille par le goulot, la regardait complaisamment.

La salle en était toute parfumée.

— Comment vont les affaires ? interrogea le Cabe, tout à son idée d'enquête.

— Couci, couça, répondit l'aubergiste.

— Pourtant, les ouvriers gagnent bien leur vie.

— Ecoutez, mon bon monsieur. Le vérité, c'est que plus personne ne la gagne, sa vie. Les cultivateurs sont dans la misère, rapport au mauvais rendement des campagnes. Ils vont chez les notaires, font des emprunts sur hypothèques et leur voilà des rentes à payer en sus des impôts. A payer avec quoi, quand on n'a rien à vendre. Quant aux ouvriers d'usine, ils ont leur paie, me direz-vous. Ils l'ont, c'est sûr, mais une maigre paie. S'il n'y avait pas la femme qui tient une vache et cultive son champ... Et puis la joie n'y est plus qui invite à la rigolade. On ne fait plus le lundi, sauf au coin du feu. On se morfond. On n'est pas respecté. On n'est plus des hommes, quoi !

— Et ceux qui travaillent dans les usines françaises ?

— Il n'y en a pas beaucoup d'ici qui vont en France. C'est plutôt ceux de Rachecourt, de Meixle-Tige, de Châtillon et de plus loin. Ils partent le lundi avec leur baluchon de vivres pour la semaine et rentrent le samedi. Comme ça ils en sortent peut-être un peu mieux. Mais pour la considération, c'est pareil. On ne respecte pas l'ouvrier. Il n'est pas électeur. Les petits paysans non plus d'ailleurs. C'est kif kif. Tant qu'ils n'auront pas le droit de vote.

— On finira bien par le leur donner, le droit de vote.

— Dites plutôt qu'ils le prendront. Voilà ce que je vous dis, moi.

Par des chemins de traverse, ils quittèrent la Vir, escaladèrent la ligne de faite pour gagner le Ton. Ici, ils retrouvaient la neige. L'altitude, qui est de 200 mètres à Torgny, se hausse à plus de 300 mètres à Meix-le-Tige et à Châtillon. La neige y tient surtout sur les hauteurs et dans les bois que fleurit le givre. Leur marche devint plus pénible. Sous un gros chêne, ils s'assirent pour casser la croûte. Du grésil tombait de l'arbre sur leur casquette et leur manteau, qu'il couvrait comme d'une chapelure. Le soleil pâle piquait ses rayons dans la neige qui étincelait, provoquait des clignotements des paupières.

Ils reprirent leur marche et par le Bois-de-la-Dame arrivèrent au point culminant à la chapelle du Haut, dans le ban de Châtillon. C'est une cime prestigieuse, la plus haute de la ligne de faite entre la Vir et le Ton. De là, ils voyaient derrière eux les usines qu'ils venaient de quitter et la douce vallée de la Vir ; à leur gauche, la vallée plus encaissée du Ton, dont ils allaient suivre la pente entre les bois, devant eux le coquet village de Châtillon, les bois et les linéaments lointains de la vallée de la Semois. Ils admiraient comment ces trois rivières aux eaux claires, couraient en chantant vers la même direction, comme pour porter vers la France la joviale et claire chanson du pays gaumet.

Châtillon, ses ramons et ses grenouilles, ne les arrêta guère. Ils suivirent la route neigeuse dans l'accompagnement musical du gazouillis du Ton,

tout jeunet, puisqu'il prend sa source dans les prés de la Buse, en face du cimetièrre, au coin du bois. Ils passèrent près des fourneaux d'où sortirent tant de poèles à parallépipèdes superposés sur des colonnettes et tant de monuments funéraires de fonte qui veillent sur nos tombes. Ils arrivèrent à Saint-Léger, qui fut comme Châtillon une dépendance du duché de Bar en Lorraine. A la descente du village, ils s'étonnèrent de ne plus trouver de neige. La route, les champs et les bois prenaient un air printanier qu'ils ne quittèrent plus jusqu'à Virton. Le Ton courait dans les prés, entre des bouquets d'aulnes où se posait parfois le vol bleu du martin-pêcheur, génie ailé de la vallée. A gauche et à droite, venaient des versants boisés le gargouillis de filets d'eau attardés, le frôlement produit par la chute de brindilles dans les taillis, le piétinement subit d'un sanglier regagnant sa bauge. Dans la fatigue de la route, le Cabe et Maréchal goûtaient cette paix chuchotante qui détendait leur imagination.

Ils se reposèrent un instant sur le pont de la Claireau, non loin des restes du vieux château de Briey, à regarder jouer les vaguelettes parmi les cailloux jaunes.

Le vieux village d'Ethé, si souvent brûlé, par les Croates en 1636, par les Français en 1795, par un incendie en 1809, toujours relevé et à chaque sinistre se reconstruisant plus beau dans toute sa longueur, atteste la volonté de permanence de ces Gaumets si fortement attachés à leur terre et à leurs morts. Village tragique où le souvenir des

ruines anciennes et des rétablissements répétés donne à la population un caractère pathétique, qui n'échappait pas à nos deux voyageurs. Un peu au nord, les ruines de l'ermitage de Bonlieu, où Claude de Habaru, gentilhomme de Léglise et page du roi d'Espagne, vécut en ermite pendant plus d'un demi-siècle jusqu'à l'âge de 105 ans, leur rappelaient les processions pieuses à la chapelle de Notre Dame quand tout le peuple suppliant allait, après chaque calamité, peste, guerre ou incendie, confier à la Mère du Ciel ses peines et ses espoirs. Cette vénération et ces supplications témoignaient de la tendresse qui brûle d'un feu continu au cœur du peuple gaumet.

Ils rentrèrent à Virton avec la nuit. Après ces deux premières journées de fatigue, ils rassemblaient, chacun de son côté, leurs impressions, incomplètes encore, puisqu'ils n'avaient parcouru qu'un des trois cantons, trop fraîches aussi pour les incliner à conclure.

ETALLE ET FLORENVILLE.

Le lendemain, ragaillardis par une bonne nuit d'un sommeil sans rêves, le Cabe et Maréchal prirent la diligence qui les déposa à l'extrémité Nord-Est du pays gaumet, à Habay-la-Neuve. C'était un bourg déjà important, né de la migration de forgerons de Habay-la-Vieille qui tenaient à se rapprocher des forges nombreuses à l'orée de la forêt. De la gorge où coule en cascades l'eau bouillonnante de la Rulles, ils entendaient monter la martelante chanson du travail du fer et voyaient les fumées des fours mêler leurs écharpes aux brumes de la rivière.

Le Cabe, surpris par le frisquet de l'air, abaissa sur ses oreilles ses oreillons fourrés.

— Neige et frimas, dit-il, nous voici au seuil de l'Ardenne. Les rues que nous foulons sont assises sur un roc de schiste. Le village et les forges, le Pont d'Oye, la forge Bologne, le Châtelet sont en Ardenne. De l'autre côté de la route, les champs cultivés sont des terres jurassiques. L'habitant est gaumet, du moins il veut l'être. Malgré un léger mélange d'Ardennais dont les

descendants se laisseront aisément assimiler, le type tourne ses sympathies vers le Sud plus que vers le Nord. Il est séduit par la gentillesse gaumette. Son parler seul, principalement dans la prononciation des nasales, garde un accent qui n'est pas de chez nous. S'il regarde vers le Nord, sa vue est arrêtée par les premiers échelons des contreforts de l'Ardenne. S'il regarde vers le Sud-Ouest, il voit s'étaler la large vallée où la Semois traîne languissamment ses premières eaux dans les joncs de ses marais. Ce paysage à peine ondulé, coupé de haies et de boqueteaux, ce large horizon, ce ciel lumineux, où il sent comme un frémissement de joie et de bon accueil le ravissent et le conquièrent.

Un jeune ouvrier passait, en route vers les forges.

— Interroge ce jeune gars, suggéra le Cabe.

— Pardon, monsieur, dit Maréchal, s'adressant à l'ouvrier. Nous sommes étrangers. Dites-nous. C'est bien l'Ardenne ici ?

— Ah ! non, protesta le jeune homme.

Puis, montrant la forêt :

— L'Ardenne, c'est là-haut, au-delà des bois. Ici, c'est le pays gaumet. Des fois, on confond.

Il prononçait « o cofo ».

— Merci, dit Maréchal.

L'ouvrier reprit sa route en souriant.

— Tu vois, Victor, dit le Cabe. Celui-là aussi veut être de la communauté gaumette. Il sourit. D'avoir affirmé sa personnalité, il est heureux, et va conter à ses copains du Pont d'Oye sa profes-

sion de fidélité à la race méridionale. Demain, il sera des nôtres. En battant le fer, il va rêver à la fameuse marquise, amie de Voltaire, qui fit tant de folies dans ses fêtes pleines d'entrain et de grâces. Il y gagnera un affinement d'esprit et de manières. Il sera tout à fait des nôtres.

— En route maintenant, dit Maréchal, vers la Semois.

Ils gagnèrent Vance, pays des fanges et de la tourbe, du chemin des Romains et de la tranchée Piccolomini. La Semois, qui vient d'Arlon, n'y a pas l'allure vive et trémoussante qu'elle prendra dans les défilés ardennais. Elle va paresseuse et lente, jeune princesse de légende qui aime à étaler ses grâces. Elle gardera cette erre dans tout son parcours gaumet, sauf entre Chiny et Lacuisine où elle s'essaie à ses premières folâtreries. Au moment où nos deux compagnons l'atteignirent ; elle se cachait collerettée de glaces, emmitouflée d'hermine.

— Elle est jolie, dit Maréchal.

— Pas autant que les filles d'ici, dit le Cabe. Vois leurs frimousses de petites Gaumettes. Ces deux-là qui de leur seuil nous regardent, sont-elles fines, coquettes et moqueuses. Leur œil pétille de malice. Elles nous mesurent et nous pèsent. Elles rient de notre accoutrement d'ours du Nord.

Il cria.

— Bonjour, mesdemoiselles.

Elles répondirent en riant.

— Bonjour, messieurs.

— Elles rentrent. C'est dommage.

Beaucoup de Vançois font la « brigouse ». Ils parcourent la France, porteurs de leur pacotille, passent par Paris où ils s'achalandent. Les uns s'y établissent à demeure. Les autres reviennent avec les hirondelles. Ils rapportent avec eux des colifichets et des manières courtoises. Ceci explique en partie cela.

Ils décidèrent de gagner Etalle par Chantemelle et Buzenol. Détour, mais qui valait la peine. Buzenol surtout les intéressa. Assis dans un petit café devant l'église, ils furent servis par une jeune femme qui était causante. En son parler chantant elle disait :

— Si vous allez aux forges de Montauban, il faut descendre le village par la Brabounerie.

— La Brabounerie ?

— Ben oui, c'est un quartier pas très joli où après la peste on a fait venir des ouvriers brabançons. A cette heure, il n'y en a plus, mais le nom est demeuré. Un peu plus loin, vous trouverez les forges et le fourneau. En face, dans le bois, il y a les ruines du château des Quatre fils Aymon. On voit encore l'entrée des souterrains, où reste caché le trésor sous la garde de la Dame blanche. Une nuit de Noël, un homme de Buzenol y a pénétré. On ne l'a jamais revu. Puis, un peu plus loin, il y a le Pas Bayard, le château Renaud et, à la Croix Rouge, le Trou des fées.

— Buzenol est riche en souvenirs, dit Maréchal.

— Oh ! c'est des contes, n'est-ce pas, à faire peur aux enfants. Les gens ne croient plus à tout ça.

— Ils ont d'autres soucis ?

— Vous l'avez dit. La vie n'est déjà pas si facile.

— Nous n'irons pas par là aujourd'hui, bien que la promenade doive être bien jolie par la neige, dit le Cabe.

Ils remontèrent vers Etalle, où ils admirèrent le grand pont de pierre, qui enjambe la Semois. On voulut leur montrer les restes du *vallum* romain qui ceignait le relai, le *stabulum* des légionnaires; mais le *vallum* confondait ses linéaments dans les ondulations de la neige. De vastes maisons cossues attestaient l'importance de l'antique prévôté, l'orgueil de ses bourgeois et francs hommes. Ils ne s'attardèrent pas. Le Cabe voulait gagner rapidement Villers-sur-Semois où il projetait une visite amicale au curé, un de ses copains du collège. Il s'appelait Jean Baptiste Bouvreur. Il était originaire de Saint-Mard. Il pourrait sans doute éclairer nos deux compères sur l'esprit du canton.

M. le curé Bouvreur les accueillit avec bonhomie.

— Que des Gaumets soient les bienvenus chez un Gaumet, dit-il. Comment allez-vous ? Que faites-vous dans cette région par ce temps de chien ? De l'exploration ?

— On ne saurait mieux dire, monsieur le curé, répondit Maréchal.

— Oûi, précisa Charles, nous explorons le canton à la découverte de son âme.

— Bigre ! dit le curé. Etude intéressante, mais complexe.

Ils s'installèrent dans le bureau, près du feu. Après leur longue marche dans la neige et le froid, ils éprouvaient une détente, un délassement du corps et de l'esprit dans l'atmosphère chaude qui les pénétrait. Une bibliothèque voilée de lustre verte, un prie-Dieu garni de peluche de la même couleur, une table, des chaises, un fauteuil canné, cette simplicité dans l'ordonnance de l'ameublement contentait leur goût de la mesure, les enchantait. Le Cabe se mit à parler.

— Tes fonctions, et ta qualité de Gaumet de la Vir, mon cher Jean Baptiste, nous garantissent la sincérité et la sagesse de ton jugement. Tu connais par toi-même tes ouailles. Par tes confrères, tu as des clartés sur les autres paroisses. Je sais ta clairvoyance et l'acuité de ton analyse. Dis-nous quel est, à l'heure actuelle, l'esprit du peuple sous ta houlette. Les Gaumets d'ici vibrent-ils à l'unisson de ceux du Ton et de la Vir, sont-ils rongés des mêmes inquiétudes, travaillés par les mêmes aspirations ?

Le curé écoutait, paupières baissées, dans l'attitude de la méditation. Il avait beaucoup fréquenté Charles Bon, au temps des études. Il savait son ardeur, la véhémence de son exaltation, le dérèglement de sa pensée. En son ancien condisciple, il devinait une âme tourmentée par les idées nouvelles et les utopies françaises. Il résolut de jeter sur ce feu l'eau de sa prétendue sagesse.

— Pourquoi ces questions, mon cher Charles ?

Les Gaumets de la Semois sont lorrains comme ceux de la Vir et du Ton. Le même sol les nourrit. La même âme les anime. Comme toi, comme nous, ils participent à la culture française, ils subissent l'attraction française. Si leur réaction est moins chaude, moins vibrante, comme tu dis, c'est peut-être parce que leur vallée est plus froide et qu'ils ne touchent, en aucun point, à la frontière. La vibrance virtonnaise, tu la retrouveras à Florenville, à Munro. Eux aussi sont des frontaliers.

— Une question de nuance, insinua Maréchal.

— Précisément. La chanson est pareille. Seul le ton diffère.

Après une pause très brève, le curé reprit :

— Tu parles d'inquiétudes. Qui n'en a pas ? Les cultivateurs sont inquiets parce que l'année a été mauvaise. Les ouvriers le sont parce que leurs salaires ont été réduits. La vie est difficile. Les impôts sont lourds. Mais le laboureur, attaché à la glèbe, soumis aux saisons, compte sur la Providence. Il aime son métier. Il en connaît le risque, mais aussi la noblesse. Un jour que je passais près d'un champ où besognait un galopin, j'entendis un laboureur gourmander le béjaune sur la qualité de son travail. Il lui disait : « Té n'ème digne de fouï la terre ». Tu n'es pas digne de bêcher la terre. La dignité du travail de la terre ! Quelle philosophie dans ce mot ! Après quoi, parmi les jeunes se manifestent des impatiences, bien sûr, des récriminations contre les gros, comme ils disent, un peu d'envie. Ce sont des hommes ! Partout où il y a de l'homme, répétait le vieux curé de Saint-

Mard, il y a de « l'hommerie ». Chez les Gaumets aussi, mon cher Charles, il y a de « l'hommerie ».

— Tu as toujours été un sage, concéda le Cabe.

— La sagesse gaumette, sourit Maréchal.

— Oui, acquiesça le curé. Méditez les proverbes de la sagesse gaumette. La prudence : « On n'démande mi aux tchins si vlant des cô d'bâton » (1) et « On n'doûme fâre l'haran avant l'pouchié » et « Qui tape ess trié, tape ess pié ». La moquerie : « On l'salerout da in sabot » et « Il è trop d'esprit, i n'vikrème » et d'autres qui bravent l'honnêteté. Il y aurait une curieuse étude à faire sur la sagesse gaumette et sur le rire gaumet.

La soirée se passa à l'évocation de ces vieux dictons patois, dont les syllabes issues du bas-latin, ont dans les cœurs gaumets des résonances si graves et si plaisantes. Expressions pittoresques, brocards populaires, pasquinades d'une moquerie légère et sans fiel, fleurs naïves du vieux terroir.

A l'aube du lendemain, les deux compagnons tout équipés pour leur départ trouvèrent le curé debout, la clef de son église à la main.

— Vous n'allez pas me quitter, leur dit-il, sans donner un coup d'œil à mon église. Elle est classée

(1) « On ne demande pas aux chiens s'ils veulent des coups de bâton. » — « On ne doit pas faire le toit à porcs avant le porc. » — « Qui jette son étrein jette son pain. » — « On le salerait dans un sabot. » — « Il a trop d'esprit, il ne vivra pas. »

et plusieurs fois vénérable. Jadis, elle était l'église mère, comptant sous sa relevance Mortinsart et Orsinfraing, Rulles et Marbehan, Houdemont et Habay-la-Vieille. Son autel est construit sur une *ara* romaine où l'on distingue encore les images d'Hercule et d'Apollon le porte-lyre.

Mais le Cabe et Maréchal, considérant la dure journée qui leur restait à remplir, avaient hâte de reprendre la route, pour gagner Florenville.

— Nous reviendrons, dirent-ils.

Ils traversèrent sans s'arrêter Tintigny « Tintintin, cloche du matin », laissèrent à leur gauche Saint-Vincent et Bellefontaine, à leur droite Rossignol et les Bulles. Ils ne donnèrent qu'un coup d'œil à Jamoigne, Izel et Pin.

— Si nous n'étions que des touristes, pèlerinant à travers la gloire de l'été, disait le Cabe, nous aurions ici de quoi remplir notre vue de belles images et enchanter notre imagination. La vallée gagne en pittoresque. Elle abonde en sites ravissants, en paysages féeriques créés par les larges sinuosités de la Semois. Nous la suivrions en barquette de Chiny à Lacuisine, entre ses roches à pic vêtues de fougères et de genêts, ses versants abrupts qu'escaladent et que couronnent les beaux arbres de la forêt. Nous nous arrêterions à la Forge Roussel, près du ruisseau des Epioux, dans la verdure si diverse des chênes, des bouleaux, des pins qui l'enserme de toute part et lui fait un cadre si prestigieux. Nous ne sommes pas des touristes, nous sommes des pèlerins, qui

cherchons à dégager dans le silence de la neige le sens du chuchotement de la terre.

— Ces paysages d'hiver, poursuit Maréchal, ont de la grandeur. Cette vallée blanche que coupe l'acier gris de la rivière, ces maisons engourdies d'où monte comme un appel la fumée des foyers, ces forêts immobiles qui tendent vers le ciel leurs innombrables branches fleuries de givre, la cloche d'un village invisible dont les sons clairs s'égaillent sur les ondulations blanches, tout cela m'émeut, tout cela déchaîne en moi des idées de pureté, de vérité, de noblesse.

— Est-il plus beau pays, dit encore le Cabe, que le pays gaumet ?

A Florenville, ils parcoururent la localité, entrèrent dans les boutiques et les auberges, interrogèrent les ouvriers et les bourgeois, écoutèrent les récriminations des uns, les doléances des autres, les répliques plaisantes des troisièmes. Un malaise se dégageait des parlotes et des bavardages, un malaise léger, bulles qui montent des profondeurs de l'eau pour se vider à la surface, mais la surface n'en était point troublée. Elle restait de belle humeur et de courtoisie. Les paroles éclataient nombreuses et vibrantes sur des lèvres promptes au sourire. La proximité de la frontière se révélait dans le flux des mots et dans leur prononciation, dans l'imprévu des ripostes et l'affabilité des manières. Si une discussion politique s'engageait dans une auberge, tous y prenaient part, l'ouvrier comme le patron, le pauvre diable

au ventre creux comme le riche pansu, le client de passage comme l'habitué, dans une verveur de langage qui chez d'autres aurait provoqué des disputes, mais qui finissait le plus souvent en joyeusetés et fariboles. Le cordon de la douane n'empêche pas le passage de la légèreté française.

Le Cabe et Maréchal se réjouissaient du contact avec ces gens aimables et bavards dont ils partageaient les façons de sentir, de penser et de s'exprimer. A Chassepierre, à Sainte-Cécile, à Muno, ils discernaient les mêmes gestes, les mêmes affections, le même parler. De cette communauté de sentiments, de tendances et de pensées, ils prenaient une conscience plus vive de l'amour du pays.

— Qu'est-ce que mon pays ? leur disait un vieux bûcheron de Muno.

Il prit un morceau de craie, marqua un point sur la table, l'entoura de cercles concentriques de plus en plus grands.

— Mon pays, c'est ma maison, qui est au centre, puis c'est mon village, puis mon canton, puis tout ce qui entre dans ces cercles que j'ai tracés là sur la table. Carignan, qui était gaumet autrefois et que Louis XIV a réuni à la France, est autant mon pays que Florenville.

Ils n'entrèrent pas en discussion avec le boquillon de Muno. Sa conception leur paraissait manquer de complexité. Mais ils n'étaient pas loin de souscrire à cette figure qui flattait leur particu-

larisme par le groupement des affinités spirituelles et sentimentales.

Ils regagnèrent Virton par la forêt de Merlanvaux, par les vallées de la Marge qui va de Limes à Orval et de la Chevratte qui de La Hage bondit vers Meix-devant-Virton et Dampicourt. Les ruines de la vieille abbaye du Val d'Or dressaient dans le cadre de sa forêt d'hiver les débris de leurs murs écroulés, les moignons de leurs colonnes rongées par le feu, leurs arcs brisés, restes imposants dans leur désolation de ce qui fut le plus actif des foyers économiques, artistiques, et spirituels.

La vallée montrait ses prairies rousses et ses aulnes dépouillés.

Sur la crête, ils traversèrent le gros bourg de Gérouville, jadis de la prévôté de Montmédy. A Meix, ils suivirent le cours de la Chevratte, qui doit son nom à ses bonds de chèvre dans les bois de Lahage. Ils finirent leur périple par l'auberge de la mère Ridremont où ils se restaurèrent de la bonne mine de l'hôtesse, d'une omelette au jambon et de vins français.

LE 26 FEVRIER A MONTMEDY.

Dans la nuit du 25 février, des bruits couraient à Virton sur la révolution en France. Paris était à feu et à sang. Le roi était en fuite. Les émeutiers brûlaient les Tuileries, la Chambre des Députés, les maisons des riches. La troupe tirait sur le peuple. Portées de ville en ville, de village en village, les nouvelles grossissaient à chaque étape, comme en hiver les rouleaux de neige, que poussent les enfants dans les rues en pente.

Le Cabe prit le tapercul du père Brangnette qui le transporta à Montmédy. Dans la vallée, une fièvre agitait les villages. Les habitants, par petits groupes, se concertaient avec des mines effarées et des yeux hagards. A la porte basse de la forteresse, des commissaires à brassards rouges vérifiaient l'identité des voyageurs.

Une rumeur sourde, que trouaient parfois des glapissements, planait sur la ville. Des cris « Vive la république » se répondaient d'une rue à l'autre. Aux façades des maisons, des drapeaux tricolores et des drapeaux rouges claquaient au vent, donnaient aux ruelles étroites un air de fête. Des

hommes couraient, armés de gourdins ou de tromblons, gagnaient les lieux de rassemblement. Les boutiques fermaient hâtivement leurs volets. Aux fenêtres des étages, des visages de vieilles femmes se penchaient, interrogeaient les alentours, craignant le pire.

Le Cabe gagna la taverne « Aux armes de France », dans la rue Vauban. Il y connaissait le tavernier et quelques habitués. Il espérait y obtenir des renseignements avant de s'aventurer au cœur de la ville. La salle était vide. La servante, une grosse fille de la campagne voisine, allait et venait, le torchon à la main, essuyant pour la quatrième fois le marbre des tables. Elle ignorait tout. Elle savait seulement que le roi Louis Philippe s'était enfui de Paris, qu'on le poursuivait, qu'on voulait le tuer. Ses patrons étaient sortis. Qu'est-ce qu'on allait devenir ?

Le Cabe la laissa dans son désarroi.

Il rencontra des hommes et des femmes qui couraient en criant vers la place. Il se joignit à eux. Ils criaient : « A bas Louis Philippe ! Mort aux tyrans ! Vive la République ! Mort aux riches ! Vive le peuple ! Vive la liberté ! » Ils reprenaient en chœur la Marseillaise. « Aux armes citoyens, formez vos bataillons... » Le Cabe chantait avec eux ces paroles de flamme qui, depuis 1790, avaient électrisé tant de ferveurs et déchaîné tant de colères. Son âme se grisait de la griserie générale. Il gesticulait, tendant le poing vers des ennemis imaginaires. Il saluait, en agitant sa casquette au-dessus des têtes, les Montmédiennes .

cachées derrière les rideaux des fenêtres. Une ivresse fulgurante lui emplissait l'âme de tumulte et d'imprécations.

En débouchant sur la place, il découvrit, au milieu d'un groupe, Fulbert Welter qui prenait des notes. Il s'approcha.

— Déjà là, Fulbert ?

— Depuis hier soir, répondit le journaliste. Tu comprends. Je fais mon métier. Je me documente.

— Eh bien, les nouvelles ?

— Le ministère Guizot est par terre. Avec son entêtement de vieille bourrique, il a interdit le banquet des Champs Elysées. Louis Blanc, Ledru-Rollin, Armand Marrast en ont profité pour soulever le peuple parisien. Les ouvriers du Faubourg St.-Antoine sont descendus sur les boulevards. Les étudiants du Quartier-Latin ont fait de même. Des colonnes se sont formées, hurlant la Marseillaise, clamant : « A bas Guizot ! Vive la Réforme ! A bas Louis Philippe ! » Il paraît que le roi ne voulait rien entendre. Puis, la troupe a tiré sur la foule. 30 tués disent les uns, 100 disent les autres. On a mis les morts dégouttant de sang sur un char, qu'on a promené à travers la ville. Alors grande margaille, colère du peuple, barricades, pillage des magasins d'armes, incendies, tout le tremblement.

— Et le roi ?

— Le roi s'est rendu compte de la gaffe. Il a accepté la démission de Guizot. Mais Molé et Thiers ont refusé de former un nouveau ministère. Il était trop tard. Toute la ville était en ébullition.

On a commencé à brûler les maisons des riches. On a voulu incendier les Tuileries. Alors, pris de frousse, Louis Philippe a foutu le camp, et on a proclamé la république. On en est là, mon vieux.

— On en est là, répéta le Cabe.

— Les nouvelles, continua Welter, arrivent avec pas mal de retard, par des messagers des clubs, par des Parisiens qui fuient l'ouragan. Les communications avec Paris sont coupées. Les diligences manquent de chevaux ou de postillons. Bref, ça m'a tout l'air d'une vraie révolution. Lamartine est à l'hôtel de ville, avec les exaltés. Il va former un gouvernement provisoire et s'efforcer de limiter la casse.

— Et ici ? demanda le Cabe.

— Ici, tu vois, on est sur les dents. Le conseil municipal a délibéré toute la nuit. Le maire est ballotté d'indécision en indécision. Les riches tremblent, dans la crainte du pillage et de l'incendie. Les ouvriers surchauffés par les excitations des meneurs sont prêts à tous les désordres.

Pendant qu'ils parlaient, la foule croissait en nombre et en rumeurs. Par toutes les portes de la ville arrivaient des bandes curieuses et excitées. Les villages voisins envoyaient des caravanes d'hommes, de femmes, de jeunes gens, d'enfants même, les uns conduits par le maire ou l'adjoint, les autres par le curé ou le vicaire. Tout cela grouillait, cherchait à ne point se perdre. Tout cela interrogeait, criait, chantait, formant une orchestration de gros mots, de vivats, de rires, de clameurs soudaines, coupées de silences subits,

suivies de nouvelles clameurs qui surgissaient en d'autres endroits, brouillamini confus, désordre de voix dont il était impossible de percevoir le sens.

Welter et le Cabe cherchaient en vain dans cette masse une orientation où fixer leur jugement.

Soudain, un grand silence se fit. Une fenêtre de la mairie s'ouvrait. Un homme, debout sur le rebord, agitait une feuille de papier, signifiait qu'il voulait parler.

Des voix crièrent.

— Silence ! Silence !

— Citoyens, cria l'homme.

— Ecoutez ! Ecoutez ! reprirent les voix.

— Citoyens, au nom du conseil municipal de la ville de Montmédy réuni en séance, nous informons la population des graves nouvelles qui viennent de nous parvenir. Après trois jours de durs combats dans la ville de Paris, la révolution a triomphé.

— Vive la révolution, cria la foule.

— Vive la sociale, crièrent des ouvriers.

La voix reprit :

— Le roi est fugitif. La chambre des députés est dissoute. Le gouvernement provisoire réuni à l'hôtel de ville a proclamé la République.

— Vive l'empereur ! dit un soldat.

— Vive la République, clama la foule.

Des chapeaux et des casquettes volèrent au-dessus des têtes. Un coup de fusil éclata qui produisit des remous parmi les groupes dont certains se désagrégeaient, prêts à la fuite.

L'homme à la fenêtre agitait son papier. On cria :

— Silence ! Silence !

— Citoyens, en cette heure mémorable où le peuple de France se donne un nouveau régime, le conseil municipal prie la population de rester calme. L'ordre doit être maintenu. Les fauteurs de troubles seront punis, conformément à la loi. Respectez votre qualité de citoyens français. Afin de célébrer dans la joie et la dignité ce grand événement, un cortège s'organisera cet après-midi, précédé de la musique militaire. Vive la France !

— Vive la France ! répéta la foule.

— Vive la révolution sociale, clama encore le groupe des ouvriers.

Le tumulte changea d'aspect. Les visages s'éclairèrent. On entonna la Marseillaise. Des femmes pleuraient, se figurant l'âge d'or revenu, la prospérité assurée, la fraternité enfin réalisée sur la terre.

Le Cabe aussi avait les larmes aux yeux.

Welter souriait.

— Ça te remue ?

— Ça me remue toute l'âme.

— Ame candide, ironisa Welter. Tu es bien de l'espèce de ces braves gens, un peu naïfs, petits bourgeois, ouvriers, paysans, possédés comme le loup par un rêve enchanteur.

Le loup s'en forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

— Ma candeur ne vaut-elle pas mieux que ton scepticisme ? dit le Cabe. Avoir la foi, un idéal. Croire au progrès moral de l'humanité. Espérer le règne de la fraternité universelle.

— Sornettes, mon vieux, reprit Welter, sornettes et calembredaines. Ces gens-là s'imaginent que le moment est venu du partage des terres et des fortunes, des salaires sans travail, des moissons sans labour. La République va leur apporter tout cela. Elle va leur faire une vie douce, paisible, le paradis perdu. Pauvres gens ! Pauvre ami ! Comme si nous n'étions pas tous des polichinelles dont certains, toujours les mêmes, tireront les ficelles. Tiens, tu me fais de la peine.

Le Cabe se taisait. Il sentait monter en lui des protestations furieuses. Toutes ses lectures, Cabet, Fourier, Lamennais, l'Évangile, témoignaient que le temps était venu des grandes réformes où s'imposerait l'égalité de tous les hommes, où fleurirait la joie d'un monde meilleur. Mais il retenait en lui-même ses rêves. Il ne voulait pas que les propos d'un désabusé leur coupassent leurs ailes de lumière. Ils gagnèrent la taverne de la rue Vauban, maintenant pleine de conversations joyeuses et de libations de gros rouge.

L'après-midi, ils virent passer le cortège, drapeau tricolore en tête.

Précédée des tambours et des clairons, la musique du régiment jouait le *Chant du départ*, dont la foule en dansant scandait les paroles pathétiques.

Puis venaient le maire et ses adjoints ceints de

leurs écharpes, le clergé en surplis blanc et bonnet carré, le corps des pompiers en grande tenue, les écoliers par rangs de quatre, conduits par les instituteurs en redingote et hauts de forme, puis la foule, hommes et femmes, les jeunes se tenant par la main, formant des chaînes dansantes au pas alterné, les vieux marchant au pas, tête haute et bras ballants. On remarquait un groupe de vieux soldats de l'Empire qui avaient revêtu leurs uniformes défraîchis et criaient « Vive l'empereur ! »

Tous les visages s'épanouissaient. La joie s'échappait en clameurs, en rires, en mots plaisants. La cadence de la musique réglait la marche. Des filles agitaient des hampes fleuries de nœuds de rubans multicolores. Des jeunes gens faisaient claquer la soie des drapeaux. Des gosses couraient le long du cortège, imaginant des farces qui provoquaient des flux de jurons et de malédictions. Sur tout cela un soleil pâle accrochait ses reflets aux cuivres de la musique et des pompiers, aux châles des femmes, aux fenêtres des maisons d'où tombaient maintenant des appels, des rires et des jubilations. La ville, ce matin morose dans son inquiétude, éclatait maintenant en une rumeur de fête qui passait les murs et se répandait sur les campagnes.

Une vibrante Marseillaise, devant la mairie, marqua la fin de la marche, dans un tumulte d'acclamations et de chants.

Dès lors, ce fut la ruée vers les cafés où s'improvisèrent des bals.

Le Cabe et Welter allaient de l'un à l'autre,

dansant par ci, parlotant par là, suivant les progrès de l'ivresse. Des groupes d'hommes, pleins de vin, vouaient aux gémonies les « pourris ». Des femmes, aux visages apoplectiques, les chevelures dénouées, vidaient sur les « repus » leurs potées de récriminations et d'injures. L'orgie honnissait la royauté déchue, embrassait d'une étreinte hystérique la jeune République, de qui elle attendait la satisfaction de tous les appétits. Tous les sens étaient débridés, toutes les concupiscences allumées. Dans cette exaltation du vin et de l'instinct rien ne subsistait de raisonnable en l'âme de ce peuple ami de la raison et du bon sens.

Le Cabe et Welter, avec des âmes différentes, regagnèrent Virton. Celui-ci, plein de pitié pour ces débordements songeait aux lendemains désenchantés, si pleins de menaces et de désillusions. Celui-là jugeant les choses d'après la pente de son esprit, rêvait d'attendrissements, de réconciliations et de bonheurs.

La présence du clergé dans le cortège triomphal avait décontenancé Welter. Radical d'opinion, parce que nombre de ses lecteurs appartenaient à l'idéologie radicale, Welter comprenait mal, ou plutôt ne comprenait pas la participation des prêtres, soutiens du trône, à une si cordiale manifestation des extrémistes.

Le Cabe au contraire, nourri des vaticinations de Lamennais, espérant un retour aux préceptes de l'évangile, concevait cette participation comme

une nécessité et un devoir. Jésus n'a-t-il pas chassé les vendeurs du temple, n'a-t-il pas honni les pharisiens, ne s'est-il pas entouré de gens du peuple, n'a-t-il pas prêché la charité, mère de toutes les vertus et proclamé l'égalité de tous les hommes devant Dieu, son Père ?

Ils se quittèrent à l'entrée de la ville.

Ils s'en allèrent, chacun de son côté, séparés par des idéologies opposées et des fois ennemies, roulant dans leur esprit jusque bien avant dans la nuit, Welter le pessimisme de ses pronostics sur l'avenir de la France découronnée, le Cabe les illusoires croyances à la félicité nouvelle et à la bonté des hommes.

AU CAFE DUMONCEAU.

Quand ils entrèrent au café Dumonceau, Welter et Pompile s'étonnèrent de l'affluence des consommateurs. Presque toutes les tables étaient occupées. Un brouhaha montait avec les fumées des pipes et semblait se confondre avec elles en une nappe grise et rumorante.

A peine eurent-ils franchi le seuil que des acclamations éclatèrent de partout. La *Commère* avait annoncé que le distingué poète Numa Pompile venait de recevoir les palmes académiques, accompagnées d'une lettre autographe de M. de Lamartine, reconnaissant le talent du poète virtonnais.

« Que ces palmes, si noblement méritées par le talent, écrivait le président du Gouvernement provisoire, apportent au poète et aux citoyens de l'antique cité des Seigneurs de la Grange au bois l'hommage de la France et le gage de son indéfectible amitié. »

La boutonnière de Pompile arborait pour la première fois le ruban violet. Ses élèves et ses collègues du collège l'avaient fêté le matin par des discours et des congratulations sans mesure. Main-

tenant, toutes les mains se tendaient. Il dut faire le tour des tables et subir les accolades de quelques joues mal rasées qui lui râpaient la peau du visage.

A une table du fond, près du comptoir, Victor Maréchal et Charles Bon s'associèrent à l'ovation. Mais Pompile perçut chez le Cabe une réserve dont il ne put déceler l'origine, et ce fut à sa béatitude une goutte d'amertume.

Les conversations reprirent.

Les journaux *La Commère* de Virton, *L'Echo du Luxembourg* d'Arlon, *L'Observateur* de Neufchâteau, publiaient des colonnes sur les événements du jour ou de la semaine. Des titres en caractères gras crevaient les yeux : **Les difficultés du Gouvernement provisoire — La rente à 47 francs — Cérémonie funèbre à la Madeleine en l'honneur des victimes de février — Le clergé français rallié à la République — Le Grand duché de Luxembourg en ébullition.** Chaque numéro, chaque ligne du journal provoquait des commentaires. Chaque table du café avait ses pérorateurs qui amplifiaient les nouvelles, lisaient entre les lignes, annonçaient selon la tournure de leur esprit ou des apothéoses triomphales ou des cataclysmes pétrifiants.

Ici l'on criait :

— Ne vous en faites pas. Lamartine sait ce qu'il veut. Il vous mènera l'affaire tambour battant. Laissez le faire.

Les citoyens virtonnais ne songeaient qu'à suivre ce bon conseil, tout en gardant l'intime con-

science de leur aptitude supérieure à diriger les affaires publiques.

Là on demandait :

— Le clergé s'est rallié, veut-on nous en faire accroire ? N'était-il pas le meilleur soutien du trône ?

— Il faut pourtant se rendre à l'évidence. Lisez l'*Observateur*. Ecoutez : « Monseigneur Affre, archevêque de Paris, a ordonné aux curés de son diocèse de chanter aux offices au lieu du *Salvum fac regem Ludovicum Philippum*, le *Domine salvum fac populum*. » Monseigneur de Bonard, archevêque de Lyon, a déclaré à ses ouailles : « Vous formiez souvent le vœu de jouir de cette liberté qui rend nos frères des Etats-Unis si heureux. Cette liberté, vous l'aurez » et il ajoutait « Le drapeau de la République sera toujours pour la religion un drapeau protecteur ». N'est-ce pas là un ralliement sincère et complet ?

— Croyez-vous qu'on puisse se fier aux ultramontains ?

— En fait d'ultramontain, je pense que nul journal ne mérite cette épithète plus que la feuille « *L'Univers* » de Louis Veuillot. Ecoutez, toujours d'après l'*Observateur*, l'opinion de *L'Univers* : « Dieu parle par la voix des événements. La révolution de 1848 est une notification de la Providence. Qui songe aujourd'hui en France à défendre la monarchie ? Qui peut y gagner ? La France croyait encore être monarchique et elle était déjà républicaine. La monarchie succombe sous le poids

de ses fautes. Personne n'a autant travaillé qu'elle à sa ruine. » Est-ce clair ?

Plus loin, l'*Echo du Luxembourg* en main, on relevait la chute de la rente à la Bourse de Paris :

— La rente à 47 francs ! C'était à prévoir. Elle ira à 30, à 10 si les gros banquiers y ont intérêt. Les gros banquiers, les capitalistes sont les ennemis de la République. La République, c'est la fin de l'agiotage. C'est la ruine des banques. Alors ? Ils jettent des paquets de titres sur la place, pour provoquer la baisse et étrangler le petit rentier qui prend peur, veut se débarrasser de son papier, et accentue la dégringolade. Quand la rente sera à 10, les banquiers la ramasseront à la pelle, ce qui déterminera la hausse. Ils auront ruiné le peuple et empoché des millions. Voilà le jeu. Dites si c'est honnête.

— Tu as donc de la rente ?

— Non, je n'ai pas de rente. Ce n'est pas pour moi que je parle. C'est pour les autres, pour les petits. Et ça m'enrage. On est tous solidaires, sacrebleu.

Un autre s'intéressait davantage au Grand-duché :

— Avez-vous lu les deux articles sur les doléances des Grands-ducaux ? Ils ne sont pas signés. Mais on reconnaît là les idées de l'avocat Tesch et du juge Wurth. C'est eux qui prêchent l'union douanière avec la France. Ça relèverait le pays qui s'appauvrit et qui souffre. Les Grands-ducaux en sont là aussi. Leur grand duc Guillaume de Hollande veut les saigner à blanc. Ils regim-

bent. Qui ne les imiterait ? Le grand souffle de la révolution française passe sur leurs forêts et sur les nôtres. Est-il surprenant que les branches des chênes, des hêtres, des sapins, s'agitent vers le ciel avec des craquements sinistres ?

— Aussi bien, dit un autre, l'agitation gagne de ville en ville et de pays en pays. Voyez les titres : *Émeutes à Rouen, Émeutes à Lyon, Révoltes en Allemagne et en Pologne*. Toute la société sera secouée par l'ouragan. Chez nous-mêmes, les nouveaux impôts et les emprunts forcés font assez crier. On nous pille. On nous écorche vifs.

Ainsi de table en table se discutaient les destinées des peuples. Le patron Dumonceau allait d'un groupe à l'autre, jetait dans la mêlée des voix des nouvelles fraîches qu'il avait méditées à loisir derrière son comptoir et qui, en éclatant, ravivaient en même temps les discussions et les appétits de boire.

Après s'être concerté avec le Cabe, Maréchal se leva et appela dans un coin Numa Pompile.

Il lui dit :

— La distinction dont vient de vous honorer le Gouvernement provisoire — distinction méritée, cher ami, vous savez combien j'apprécie vos poèmes — ne vous suggère-t-elle pas le désir de répondre à cette gracieuseté par une gentillesse ?

— J'y pense, cher ami, répondit le poète. N'en doutez pas. Non seulement j'y pense, mais j'ai déjà commencé la composition d'une épître en vers à Lamartine. Gratitude, hommage au grand poète,

glorification de la France et de sa culture, tout y sera.

— Je n'en doute pas, reprit Maréchal. Cela va de soi. Mais excusez-moi de la liberté grande. Je songeais à autre chose. Si, vous permettez.

— Allez donc, agréa Pompile. Vous me rendrez service en me communiquant votre suggestion.

— Dans ce cas, je m'exécute. Je songeais à vos si jolis quatrains des caramels. Vous y chantez la femme et les amours. Vous avez retrouvé pour ce faire l'esprit, la grâce, la manière des poètes du XVIIIème siècle, si fins dans leurs madrigaux. Vous égalez Fontenelle, Chamfort et Benserade. C'est parfait. Moi, — excusez-moi encore, je me trompe peut-être — je vois dans ces petits billets, dans ces légers messages, un puissant moyen de diffusion des idées.

— Vous exagérez, interrompit le poète.

— Laissez-moi développer ma pensée. L'enseignement se fonde en ordre principal sur la répétition. C'est à force de répétitions que le maître fait entrer dans la tête de ses potaches les préceptes et les concepts. Vous n'en disconviez pas.

— Je vous l'accorde.

— Eh bien, supposez que vos billets répètent chaque jour en menus quatrains les grandes idées qui travaillent la société et d'où est sortie la révolution de février. D'une part, quel enseignement pour le monde des petits et, ma foi, des grands, quelle large diffusion parmi le peuple des idées généreuses de liberté, d'égalité, de fraternité ! D'autre part, combien la République française et

en particulier Lamartine vous sauront gré de cette ingénieuse collaboration. Vous avez les palmes aujourd'hui. Demain ce sera la légion d'honneur qui mettra son baiser rouge à votre boutonnière. Tout Virton participera à votre joie et à votre gloire.

Numa Pompile écoutait avec complaisance le tentateur. Il dit :

— C'est vrai que les poètes du XVIIIème ont été non seulement des faiseurs de madrigaux, mais encore, par leurs vers, des agents de diffusion de la philosophie du temps. Votre suggestion est ingénieuse. Elle me tente. Et ma foi, autant dire que je la retiens et vais m'y mettre sans tarder. Mon cher Maréchal, je vous remercie cordialement. Mais gardons secrète, si vous voulez bien, notre convention.

— Mon cher Pompile, c'est entendu.
Ils se séparèrent et reprirent leur place.
Maréchal dit au Cabe.

— L'affaire est dans le sac.

Pompile ne dit rien. Il songeait, et Welter le regardait songer.

A la table voisine, un garde forestier, insoucieux de la politique, contait une histoire de chasse.

— Le solitaire avait quitté sa bauge. Je le tenais au bout de mon fusil. Pan, pan. Mais le vent avait changé de direction. Il avait averti le sanglier d'une présence humaine et la bête avait

fait un bond de côté dans les buissons. C'est malin, vous savez, un solitaire.

Un autre dit :

— Avez-vous entendu le receveur des contributions conter sa pêche miraculeuse. C'est crevant. Je la lui ai entendu conter trois fois. A la première, il avait pris trois brochets. A la deuxième, quinze. A la troisième, cinquante. Ce n'est pas le tout de ça. A la première, c'était des brochets d'un kilo. A la deuxième, de deux kilos. A la troisième, de deux kilos et demi.

— Et comment a-t-il rapporté sa pêche ?

— Dans son panier, dans ses poches, jusque dans son parapluie.

— Tout de même, dit un vieux, ça que c'est que nous autres.

— On n'est pas pour rien du midi, conclut en riant le narrateur.

Quelques jours après, les nouveaux caramels de Numa Pompile eurent, à Virton et dans les villages, un succès fabuleux. Femmes, enfants, hommes, vieillards se régalaient de ces friandises et lisaient attentivement les messages politiques, dont le sens parfois leur échappait. Mais nul ne faisait l'aveu de son incompréhension. On y lisait :

Il a des aigles l'envergure
Et plane sur tous les sommets,
Politique et littérature ;
Vive Lamartine à jamais.

On disait :

— Voilà un poète reconnaissant. Depuis qu'il est palmé comme les canards, il prend son vol comme eux et fait couin couin.

Un autre billet portait :

Flore, je chanterai toujours
Ta fraîche beauté sans réplique
Tu seras reine des amours
Et Muse de la République.

On commentait :

— Cette Flore est sans doute mademoiselle Coclaisse, Florine Coclaisse, française de cœur en souvenir de son aïeul. Le fier Numa serait-il vraiment amoureux de la petite ? Un morceau de roi pour ce républicain de la douzième heure. Est-il franchement républicain ? Peut-être, depuis que la République est dispensatrice des palmes et autres joujoux.

Ce qui rendait le jeu plus piquant, c'était le mélange des caramels première manière avec les caramels de la nouvelle veine. On goûtait le plaisir de la surprise. On s'attendait à un quatrain célébrant les idées républicaines et l'on trouvait un madrigal sur les grâces des Sophie, des Marguerite, des Olympe, des Amélie dont le nom, ni la beauté, ni les amours n'avaient rien de républicain.

On lisait, par exemple :

Liberté, liberté chérie
Ton nom embrasera nos cœurs
Et nous confierons notre vie
Au gré de tes liens vainqueurs.

Après quoi, on déplaît un autre message qui
disait :

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire adieu prudence,
Mais être pris dans tes liens
Fait mon bonheur, chère Prudence.

Ces coq à l'âne aiguisaient l'ironie, créaient des
désappointements, parfois même allumaient des
colères, vite éteintes il est vrai, dont les flammèches
se muaient en mots d'esprit et propos gail-
lards. Au vrai, le succès était grand pour Numa
Pompile.

Il chantait :

Aimons les rires et les grâces
Admirons toutes les beautés,
Car les maigres comme les grasses
Sont prodigues de leurs bontés.

Et dans le billet suivant :

Egalité, je te proclame
La loi qui devrait nous régir
Mets en nos cœurs ta sainte flamme
Pour toi, je veux vivre et mourir.

Ainsi, dans ce pot-pourri de madrigaux et de proclamations, les seigneurs de la Grange au bois trouvaient matière à leur goût de jovialité caustique. Ils croquaient toute la journée des caramels fondants, organisaient des concours, rangeaient des collections de petits quatrains et se réjouissaient de la renommée que vaudrait à leur cité la gloire du poète gaumet, au nom sonore de guerrier romain, à l'âme retentissante de l'harmonie des poèmes d'amour et des vers républicains.

Mais dans la maison Coclaisse, le petite Florine regrettait en secret l'abus fait de son nom et se renfrognait en songeant à la fin tragique des muses de 89.

LA REUNION DU 18 MARS.

Dans la bauge de la mère Ridremont les conjurés étaient réunis. La salle était pleine. Tous les compagnons de Jean de Mady étaient présents.

— Alors c'est pour bientôt ? demanda le petit Martin.

— C'est pour demain, répondit Charles Bon.

— Bon Dieu ! Ça va bien. On va pouvoir leur casser le gueule.

Il ne disait pas à quels individus il voulait imposer ce traitement héroïque. Il était petit, maigrichon, mais son courage était grand. Il tâta ses biceps et serra les poings. Parmi les compagnons, il était l'un des plus ingénieux à imaginer les farces extravagantes à infliger aux bourgeois dans les nuits sans lune.

La mère Ridremont avait apporté des bouteilles et versait le vin dans les chopines. Elle semblait rajeunie. Avec ses fiers lurons, elle attendait depuis longtemps le grand coup. Il fallait mettre à la raison les douaniers et les accisiens, ces fureteurs curieux, ces empêcheurs de trafics profitables et de beuveries salutaires.

— Enfin, dit-elle, c'est pour demain.

Le brasseur Fayon lui caressa l'épaule et prononça :

— Voilà assez longtemps qu'ils nous écorchent avec leurs droits, leurs emprunts forcés, leurs accroissements d'impôts. Et pourquoi cet argent ?

— Oui, pourquoi ? demanda la mère Ridremont.

— On le sait bien, la mère, on le sait bien.

— Sans doute, accorda-t-elle.

C'était un « sans doute » dépourvu de conviction. La mère Ridremont ne savait pas. Elle était simple et ignorante. Où allaient tous les sous des deniers publics ? Le pays gaumet était une terre inconnue pour les gros messieurs de Bruxelles, une terre délaissée, une parente pauvre. Pas de routes. Les cantonniers se tenaient pour déshonorés si on les rencontrait nettoyant les fossés, ramenant dans l'aire du chemin les cailloux fourvoyés, égalisant les fondrières. Pas de chemins de fer. C'était pour le nord du pays, pour le plat pays ces mécaniques là. Le commerce ? Parlons-en. Des faillites et des banqueroutes. L'agriculture ? Pourquoi qu'ils laissaient venir la peste sur les pommes de terre ? Pourquoi que les froments, les beaux froments gaumets ne se vendaient pas ? Tout cela tournait dans la tête de la mère Ridremont et de bien d'autres, tout cela fermentait, tout cela criait : Ah ! les bandits !

Debout près du feu ouvert où flambaient sans entrain les bûches de hêtre, les deux Wathelet s'efforçaient, à la lueur des flammes, de déchiffrer des documents. L'aîné interrogeait :

— D'où tu les tiens ?

— De bonne source, répondit le cadet. Tu peux être tranquille.

— Mais encore.

— Je les tiens du camarade Collart, Jacques Collart, tu sais bien, celui qui est commis au Gouvernement provincial d'Arlon. C'est les copies des lettres adressées par le gouverneur Smits au ministre Rogier. Collart est un malin. Il a profité d'une heure où les employés allaient boire un verre au café du coin et fumer une cigarette. Ils ne se foulent pas dans cette cambuse. Collart, resté seul, a fouillé les tiroirs et barboté ces papiers.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Du nanan, mon vieux, du nanan. Tiens. Ici il raconte ce qui se passe dans la presse régionale. *L'Echo du Luxembourg* d'Arlon et *l'Observateur* de Neufchâteau en prennent pour leur grade. L'avocat Victor Tesch et le juge d'instruction Wurth, rédacteurs de *l'Echo*, y sont traités de tournevestes. Ils étaient d'abord loyalistes. Maintenant, ils sont révolutionnaires, ils prônent la république et le rattachement de la Belgique à la France, ou tout au moins ils veulent l'union douanière avec la France.

— Ils ont raison.

— Comment, s'ils ont raison ! Quant à Herman, le procureur du Roi de Neufchâteau, qui rédige *l'Observateur*, c'est bien simple, c'est un exalté et un buveur. Il a osé écrire à propos de la France : « On y a changé la liberté *apparente* pour la

liberté réelle : la monarchie pour la république. »

— On ne peut mieux dire.

— Pour toi, pour moi, pour nous tous, oui, on ne peut mieux dire. Mais ce n'est pas l'avis du Gouverneur. Il tient à sa place, cet homme. La liberté qui le renverrait planter des choux aux environs de Bruxelles, n'est pas la liberté. A son sens du moins. Ce n'est pas non plus l'avis de cet honorable, le représentant Castiau Prud'homme, qui a jeté en pleine Chambre : « La liberté pour faire le tour du monde n'a pas eu besoin de passer par la Belgique. »

— La bonne blague !

— Une blague qui lui vaut une belle indemnité tous les ans. Hé ! hé !

— Et la « Commère », il ne parle pas de la « Commère ». C'est-il possible ! La « Commère » de Fulbert Welter, de Numa Pompile, d'Alcide Valat.

— Ça viendra plus loin. Ne t'en fais pas. Avec les caramels. Continuons. Ici Smits parle des Grands-ducaux. Eux aussi en ont assez de leur Roi grand-duc qui les gruge abondamment. Ils veulent se réunir au Luxembourg belge, pour faire la révolution, proclamer la république, se rattacher à la France. Le gouverneur a la venette. Il craint l'invasion d'Arlon, de Virton par les mécontents des campagnes voisines, notamment des ouvriers expulsés des usines de Longwy, de Mont-Saint-Martin, de Saulnes. Il signale des émeutes à Arlon, où 14 individus ont été arrêtés par la garde urbaine et les pompiers, à Aubange,

où on a cassé des vitres et arboré le drapeau rouge, à Athus où la population ouvrière est en pleine fermentation. Il n'a pas confiance dans les Virtonnais, des têtes chaudes, des coureurs d'aventures, des braillards.

— Il va fort, le cher homme.

— Il va comme il peut. Je voudrais bien savoir ce qu'il écrira après demain à son cher ministre Rogier. En attendant, il ne se sent pas très sûr. Regarde. Il fait le compte de ses forces répressives. D'abord, il n'ose pas compter sur la garde bourgeoise.

— Il faut dire ça à Landroit.

— On le lui dira. Puis, il y a quatorze gendarmes, dont dix à cheval et 5 ou 600 hommes d'infanterie. Il réclame de la troupe, de la cavalerie, de l'artillerie, toute l'armée quoi.

— Mais c'est très intéressant ces lettres. Et bien écrites ; sa main a la légèreté de la patte d'éléphant. Et l'orthographe ? Sait-il l'orthographe ?

— Oh ! il a été à l'école. Je n'ai trouvé qu'une faute « tranquillité » avec une 1.

— Avec une 1 ! Une aile ! Ce qu'il va clampiner en prenant son vol après les coups de pieds qu'il va recevoir au bon endroit !

Ils se rapprochèrent de la table, où les autres compagnons s'abreuyaient à la régalade. D'un trait, ils vidèrent leurs chopines et s'assirent. La lampe à huile jetait une maigre lueur fauve, éclairait des visages hilares et des visages tendus, se

reflétait dans des yeux sombres, où se lisait une détermination farouche.

Charles Bon, les coudes appuyés sur le dossier de sa chaise, disait :

— Je ne crois pas qu'on puisse compter sur Numa Pompile. Les hommes en place ne sont pas des nôtres. Ils ont leur pain cuit. Les bouleversements les effraient, rapport à la stabilité de leur emploi.

— Sait-on jamais ? insinua le Frisé Jacob. Pompile est un poète. Les poètes sont un peu hurluberlus. Leur tête est pleine d'imaginations désordonnées, de délires généreux, d'audaces verbales. Voyez Hugo. Et puis il est reçu chez les Coclaisse, qui ne cachent pas leurs regrets de l'Empire et verraient de bon œil le pays gaumet à la France. N'est-ce pas à la demande de mademoiselle Florine que Numa a lancé son nouveau genre de billets de caramels.

— Non, trancha Bon d'une voix sombre.

Il fit une pause. Il revoyait la charmante apparition sur le pont d'Harival et se rappelait les propos qu'il avait tenus, paroles banales, mais qui tremblaient au bord des lèvres. Il reprit :

— Non, les Coclaisse ne sont pour rien dans l'affaire. C'est Victor Maréchal qui a eu l'idée. Il l'a soufflée dans l'oreille de Pompile. Celui-ci, tout fier de son ruban violet, y a vu un moyen de gagner les bonnes grâces de Lamartine et des républicains. Et il a marché.

— Tout de même, l'idée était fameuse. Les caramels ont eu un succès fou. Des mains des

enfants et des femmes, les billets passaient aux mains des hommes. Quelle magnifique propagande ! Et simple pourtant. Et habile. Ça n'a l'air de rien. On ne se méfie pas. Et pan ! l'idée entre dans les caboches, elle s'incruste, elle fait des petits, et voilà un homme qui ne songeait à rien qu'à ses vaches ou à ses poules, travaillé jusque dans son tréfonds par de vieilles rancœurs, d'anciens dénis de justice, mille contraintes passées, mille humiliations subies, tout cela qui fermenté, lui met la rage au cœur, lui inspire le goût de la révolte. Oui, on peut dire que c'était une fameuse trouvaille.

— D'autant meilleure qu'elle a été bien lancée par la *Commère*. Welter est un ami de Pompile. Pour exalter le talent et la verve du poète, le journaliste a vanté l'attrait des nouveaux caramels, il a cité des vers, en a relevé la beauté de la forme et la finesse de l'esprit. Welter, jusqu'ici indécis et flottant, a pris de cette façon position. Il a apporté sa pierre à l'édifice. Il ne faudra pas l'oublier. Tout de même quelle riche inspiration que ces caramels !

— Les villages, dit Bon, en ont été inondés. Maintenant, les paysans sont prêts, comme les ouvriers des usines, comme les prolétaires de tout acabit. Nos amis de Saint-Mard nous pressent. De même Gérouville, Ethe, Belmont, Halanzy. Les nouvelles nous arrivent de tout le canton. Elles sont bonnes.

— Et Etalle ? Et Florenville ?

— Florenville bouge. Il n'est pas si avancé que

Virton, mais il bouge. Etalle est plus calme, sauf Buzenol, à cause de ses forges, et un peu Habay. Cela ne doit pas nous arrêter. Une fois le départ pris, et bien pris, ils marcheront. Ce sont des Gaumets, que diable !

A l'autre bout de la table, on procédait aussi au recensement des forces sur qui l'on pouvait compter. Le cafetier Dumonceau disait :

— J'ai vu le nouveau sous-préfet de Montmédy. Un tout jeune, qui s'est battu aux barricades à Paris. Il vient d'être nommé à Montmédy. Il m'a assuré de l'appui effectif de la République. Ses instructions, envoyées par Lamartine, lui donnent l'ordre de nous soutenir, d'abord sous-main, à cause de la diplomatie, vous comprenez.

— Naturellement, dit Charles Bon. Les diplomates sont des retors. Ils agitent le spectre de la guerre.

— Donc d'abord sous-main, puis à visage découvert, quand l'affaire sera bien engagée. Il nous enverra d'abord les bandes d'ouvriers qui se réunissent en secret et en armes dans les villages de la frontière. Ils sont des mille et des mille. Puis, au moment opportun, il fera marcher les troupes de la garnison.

— Vivent les pantalons rouges ! clama le Frisé Jacob. Quelle fête ! Bon Dieu ! Quelle fête !

— Ce n'est pas tout. Il y aura les Gaumets de Paris. Vous savez s'il y en a. De Virton, de Saint-Léger, de Vance. C'est un Vançois, un nommé Reumont qui est à leur tête, un chic type, très allant, très gaumet, vrai parisien. Ils sont enrê-

gimentés et soldés par Caussidière, le préfet de Police. Sous les ordres de leur colonel Achille Coclaisse, ils font l'exercice dans les cours des casernes. Ils font des marches dans les faubourgs. On les dresse aux batailles des rues. C'est Caussidière qui fournit les fusils et les cartouches. Pour ne point alerter le gouverneur Smits, on les a momentanément enrégimentés dans la Légion belge. Mais à l'heure H, ils arriveront pour nous soutenir.

— Avec de pareils guerriers, dit encore Charles Bon, nous sommes assurés de la victoire. Vous vous rappelez ce que disait Napoléon à Waterloo : « Ah ! si j'avais mes Virtonnais ! »

Tous ces détails exaltaient les compagnons. Leur entreprise, jugée dangereuse au début et pleine d'aléas, leur paraissait maintenant un jeu d'enfants. Quelque chose comme une de leurs expéditions nocturnes contre les enseignes, les sonnettes ou les cheminées des bourgeois endormis. Ils buvaient au succès certain, à la victoire acquise. Qui la leur disputerait ?

— Le commissaire d'arrondissement M. Darlon ?

— Un fendeur de cheveu en quatre !

— Un chercheur de midi à quatorze heures !

— Le maire Félix Marson ?

— Il est bien trop confiant dans les bourgeois de sa bonne ville. S'il savait notre réunion, il croirait à la préparation d'une bonne farce de ses « vauriens nocturnes » comme il nous appelle. Pour une farce, ce sera une bonne farce, et qui

fera du bruit. D'ailleurs, il est si peu inquiet de l'état des esprits qu'il est aujourd'hui même à Longwy, pour ses affaires, à moins que ce soit pour un bon gueuleton au buffet de la gare. S'il redoutait quelque esclandre, aurait-il entrepris ce voyage ?

— Parbleu !

— La garde urbaine ?

— C'est le cafetier Landroit qui la commande. Son fils Eugène est un compagnon. Tel fils, tel père. Le père ne sera pas contre nous.

— Les pompiers ?

— Avant qu'ils aient fini de s'équiper, tunique bleue, casque en cuivre avec la chenille en crin noir et le plumet rouge, et tout le tralala, la ville sera prise. Les pompiers ne penseront plus qu'à éteindre au cabaret l'incendie allumé en leur gosier par leur frousse héroïque.

— La population ?

— La population sera des nôtres, n'en doutez pas. C'est nous la population, celle de la ville et celle des villages, toute la population gaumette, avide de liberté, d'égalité, de fraternité et de bons vins.

Ainsi s'échangeaient dans la bauge des compagnons de Jean de Mady, des propos nombreux, vibrants d'une fureur guerrière. Victor Maréchal et Charles Bon les écoutaient en souriant. Pareils aux grands chefs d'armée avant la bataille, ils restaient silencieux, plongés dans une méditation confuse. Les paroles de leurs compagnons frappaient leurs oreilles, mais ne pénétraient pas

jusqu'à leur conscience. Ils rêvaient. ils calculaient. Ils combinaient. Ils supputaient leurs forces et les forces de l'ennemi. Leurs chopines restaient pleines devant eux. La mère Ridremont s'inquiétait de leur silence et de leur sobriété.

Enfin, le Cabe demanda le silence. Pour donner plus de solennité à ses paroles, il se leva. Son regard plus sombre que de coutume fit le tour des conjurés.

— Mes amis, dit-il, demain, 19 mars, sera un grand jour dans l'histoire de Virton et du pays gaumet. Demain, nous libérerons la cité, nous libérerons les citoyens. Vous connaissez nos consignes. Elles vous seront rappelées, dès l'aube, par les messages écrits de vos chefs. Faites en sorte qu'aucun de ces messages ne tombe en des mains douteuses. Exécutez avec courage et enthousiasme les ordres qui y seront prescrits.

A notre santé !

A notre succès !

A la libération du pays gaumet !

— Vive la France ! cria Wathelet.

— Vive la République ! jeta Dumonceau.

La soirée se prolongea dans une détente apaisante. Comme après une crise pendant laquelle l'angoisse poignait les cœurs et assombrissait les visages, les respirations se firent plus libres, les yeux plus clairs, les lèvres souriantes. Les résolutions étaient prises, les consentements engagés, les dés jetés. Vive la joie ! L'heure est belle, la vie est chaude, le vin est bon. Réjouissons-nous dans le Seigneur.

Maréchal cependant allait de l'un à l'autre, affermissait les cœurs, distribuait les tâches.

Dans la nuit, une ombre qui rasait les murs des maisons de la place, devant l'église, s'arrêta à la porte de la maison Coclaisse et glissa dans la boîte aux lettres une enveloppe fermée qui contenait ce message :

« Mademoiselle Florine.

L'ami rencontré, l'autre jour, sur le pont du faubourg d'Harival se permet de vous avertir en secret. Il vous prie de ne pas quitter votre maison après l'heure de midi, demain 19 mars, ni le lendemain 20 mars de toute la journée. Il vous supplie de brûler, après lecture, ce message respectueux. »

LA JOURNÉE DU 19 MARS.

Florine, en descendant le matin, aperçut dans la boîte la lettre de Charles. Elle se demanda d'où venait cette missive, car le vieux facteur des postes ne passait que vers les dix heures ; elle ouvrit donc la boîte et elle s'étonnait de ne pas connaître l'écriture et qu'elle fût la destinataire de la lettre.

Elle songea d'abord à ne pas la lire avant que sa grand'mère fût descendue. Elle craignait d'y trouver quelque médisance ou calomnie anonyme, comme il arrive dans une petite ville, où les distractions sont rares en hiver et les caillettes loquaces. Sa curiosité l'emporta.

Ses joues rosirent au rappel de la rencontre du pont d'Harival. Elle resta songeuse. Était-ce une plaisanterie ? Elle ne l'admit pas un instant. Charles Bon n'était pas homme à se permettre pareille inconvenance. C'était donc sérieux. Qu'allait-il se passer ? Pourquoi était-elle invitée à demeurer chez elle l'après-midi du 19 et la journée du 20 ? Y aurait-il du danger dans la rue ?

Elle ne concevait pas de réponse à ces ques-

tions. La matinée était fraîche, sous une petite brume, légère comme un voile de mariée. A une pâle lueur au fond du ciel on devinait le soleil prêt à percer la brume. La journée serait claire et sans traîtrise. Florine brûla le message. Elle ne pouvait se débarrasser d'une vague inquiétude.

Elle se demandait aussi à quel sentiment avait obéi le jeune homme. L'aimait-il ? Les gentillesses de Charles, ses compliments délicats la touchaient, malgré qu'elle en eût, ses réticences surtout en disaient long. Depuis leur rencontre sur le pont d'Harival, elle s'était surprise souvent à songer à la douceur soudain apparue dans ces yeux sombres qui la regardaient. Elle en éprouvait une émotion tendre et un désir d'aimer.

Elle résolut d'aller, comme de coutume, chercher le lait chez la mère Bon. Peut-être y verrait-elle le jeune homme et aurait-elle l'occasion de l'interroger.

Madame Bon dans sa cuisine s'occupait tranquillement, comme tous les matins, à ses besognes du ménage. Elle avait sa figure calme, sous son bonnet blanc. C'était une matinée pareille aux autres matinées. Des seaux de lait. Des pots de crème. La marmite à la crémaillère. Les rumeurs des écuries et des étables. Le tic tac de la pendule pendue au mur. Nul désarroi. Nulle inquiétude. Les mots habituels de bienvenue. Le bavardage familial.

— Comment allez-vous, Florine ?

— Très bien, merci, madame.

— Pas d'anicroche ?

— Mon Dieu, non. Et vous, madame ? Vous êtes seule ?

— Tous mes hommes sont aux champs. C'est le moment, n'est-ce pas. Ils se préparent à faire le mars.

Florine se retint de poser d'autres questions. Elle en avait grande envie, mais elle n'osait pas. Elle craignait de se montrer indiscreète. Son secret lui tremblait au bord des lèvres. Elle abrégéa sa visite et reprit le chemin de la maison.

Pendant toute la matinée, elle frétillait, incapable de tenir en place, allant et venant, remuant les chaises, rangeant les objets. Sa grand'mère lui dit :

— Qu'as-tu, Florine, qu'as-tu, mon Dieu ?

Elle répondit :

— Je ne sais. Il me semble qu'il va se passer quelque chose.

Elle reprenait ses allées et venues, bousculait Brigitte.

— Tenez-vous donc tranquille, mademoiselle.

— Ne trouves-tu pas, Brigitte, qu'il va se passer quelque chose ?

— Que voulez-vous donc qui arrive à Virton, à cette heure ?

Bien des choses étaient arrivées, depuis quelque temps, en France, dans le Luxembourg, à Arlon, à Aubange, à Athus. Des racontars, pour sûr. On papotait chez la fruitière. On papotait chez le boucher. Les langues des ménagères allaient leur

train, chargées des imaginations les plus folles. Des « diries », oui, des cancons, des riens. Il ne fallait pas s'y arrêter.

— Ça ne fait rien, répétait Florine, je sens qu'il va se passer quelque chose.

Les hommes dans la rue marchaient vite. Monsieur Darlon entrait chez le maire. Monsieur le doyen Lieffring fermait son église. Monsieur Welter s'empressait vers son imprimerie. Monsieur Pompile courait chez le confiseur. Seuls quelques grognards, le Frisé, le Chouognâ, le Borgne, le Sans-soin, arrêtés devant le café Landroit, discutaient, gesticulaient, ponctuèrent de coups de canne sur le pavé leurs assertions. Le garde-champêtre leur parla un moment puis s'en alla. Les discussions reprurent, aussi animées, avec des minutes d'arrêt pendant lesquelles le Borgne et le Frisé se parlaient à l'oreille, pour des confidences qui provoquaient des hochements de tête, des haussements d'épaules. Au coup de midi, ils se séparèrent eux aussi et s'en furent vers la soupe. La place demeura vide dans un éblouissement de soleil.

— Pour sûr, disait encore Florine, il va se passer quelque chose.

Sa pensée revint à Charles Bon. Quand sa grand'mère, l'autre jour, lui demandait « Ton cœur n'a-t-il pas encore parlé ? » n'était-ce pas une préscience, une sorte de divination ? Les vieux, dans leurs longues songeries, en remuant le passé, ne font-ils pas monter de leur subcon-

scient, sans qu'ils s'en rendent compte, de vagues entrevisions de l'avenir ? Ne sont-ils pas un peu sorciers ? Dans la bible même on voit la Pythonisse d'Endor, interrogée par le roi Saül, lever pour lui le voile de sa destinée future. Bonne grand'maman, dont la vie fut si ballottée, n'es-tu pas, sans le savoir, une pythonisse clairvoyante ? Florine agitait ces pensées qui la ramenaient à la pensée de Charles. Il était beau, d'une beauté mâle. Il était bon et généreux. Son cœur portait un idéal. Ses succès dans ses études lui promettaient la réussite dès que la Providence lui aurait indiqué sa voie. Car il abandonnerait certainement la culture pour une carrière libérale. Toutes ces raisons, sans compter les raisons du cœur, instinctives, obscures et puissantes, l'entraînaient. Décidément, son cœur parlait cette fois, elle écoutait les divines paroles, elle se berçait à l'éternelle chanson, sous l'œil de Dieu. Son inquiétude encore lui soulevait la poitrine dans l'appréhension des événements qui allaient se produire l'après-midi. Elle répétait avec des accents de prière :

— Mon Dieu, mon Dieu, je sens qu'il va se passer quelque chose.

Elle ajoutait cette fois.

— Sainte Vierge, protégez-moi, protégez-le.

Ce n'est qu'après les « *ave* » du soir que les événements se déclenchèrent. L'angelus avait jeté dans la nuit le rayonnement de ses salutations angéliques, annonciatrices de paix et de concorde.

Les portes déjà closes s'entre-bâillaient aux habitués des veillées. Ils passaient, ombres noires dans le brouillard cendré, les femmes emmitouflées dans des capelines et des châles, portant des paquets où se devinaient la laine et les aiguilles des tricots ; les hommes, le cou engoncé dans les écharpes et la pipe au bec, silencieux parce qu'ils préparaient leur provision de belles histoires peuplées de fées et de loups-garous, enchantement et frissons des âmes puériles. De sa fenêtre, Florine voyait ces ombres paisibles. La place était vide. Quelle apparence que dans cette paix éclatât ce « quelque chose » dont elle avait nourri tout le jour la hantise ?

Ce fut soudain, venant des faubourgs, une lointaine rumeur qui grossissait en cheminant et montait vers la place. Piétinement d'une foule en marche, rantanplans du tambour, clameurs de cent voix, cris perçants dont ne se distinguaient pas les paroles, une troupe indisciplinée derrière un drapeau dont les couleurs se noyaient dans la nuit, sortait de la grand'rue, traversait la place, s'arrêtait sur le perron devant la porte de l'église.

Des hommes tentèrent d'ouvrir la porte. Elle résista.

— Au presbytère, dit quelqu'un.

Le presbytère était voisin. Aux coups répétés de la sonnette, le doyen Lieffring parut, ayant derrière lui sa servante épouvantée.

— Que signifie..., commença-t-il, mais il fut interrompu par des voix impératives.

— Les clefs.

— Les clefs de l'église.

Le doyen restait calme. Il demanda.

— Pourquoi voulez-vous les clefs ?

Les voix répondirent.

— Les clefs, les clefs.

— Mes enfants, dit le prêtre, l'église est fermée et restera fermée. Vous oubliez que c'est le temple de Dieu, du Dieu tout-puissant, je ne supporterai pas que mon église devienne le théâtre de farces indécentes. Ce serait profanation et sacrilège.

— Les clefs, les clefs, répétaient les voix.

Une voix plus calme, la voix d'un chef de la bande parla :

— Monsieur le doyen, il n'est pas question de profanation, ni de sacrilège. Nous voulons seulement avoir accès à la tour et y planter notre drapeau. Donnez les clefs. Sinon, nous serons obligés d'enfoncer la porte et, s'il le faut, de la brûler.

Le doyen hésitait encore.

— Les clefs, reprirent les voix. Tout de suite, sinon, gare !

Le doyen céda.

— Vous me promettez de ne pas pénétrer dans la nef, ni dans le chœur.

— Parole d'honneur ! répondit le chef.

Alors, se retournant vers sa servante, le doyen dit :

— Mélanie, donnez les clefs.

— Hourrah ! lancèrent les voix.

Déjà l'on entendait les coups sourds des impatients qui heurtaient et crossaient l'obstacle. Le porte-étendard, accompagné de quelques hommes, s'engouffra sous le porche. Les autres, alignés en factionnaires, défendaient l'entrée. Ils attendaient maintenant en silence. Bientôt des ombres parurent sur le petit édicule qui sert de clocher à ce faux temple grec. A la tige de fer qui supporte le coq, ces ombres fixèrent solidement par des ligatures en fil d'archal la hampe de leur drapeau, dont les plis flottèrent dans le noir. Un hurrah sonore annonça la succès de l'opération. Des hurrah frénétiques répondirent d'en bas, avec les cris :

- Vive la République !
- Vive le pays gaumet !
- Vive la France !
- A bas les tyrans !
- Vive la liberté !

Les cloches entrèrent en branle, éployant sur la ville déjà sommeillante les larges ailes du tocsin.

Monsieur Marson, à sa fenêtre, demanda.

— Que se passe-t-il ? Est-ce un incendie ?
Où est le feu ?

Des voix répondirent :

- A bas Marson !
- Marson consigné !
- Marson aux arrêts !
- Vive la République !

Un homme s'avança vers la maison et, dans le silence des autres, il dit :

— Monsieur le maire, le Comité républicain...

— Vous dites ? s'exclama monsieur Marson.

L'homme reprit, d'une voix plus dure :

— Je dis : le comité républicain vous ordonne à vous et à votre famille de rester aux arrêts dans votre maison. Un factionnaire fera ici les cent pas, fusil chargé. Il tirera sur quiconque enfreindrait la consigne.

— Vous êtes fou, protesta Marson.

L'homme ponctua :

— J'ai dit.

Il fit demi-tour et sans plus se soucier des récriminations du maire reprit la tête de la bande. Un des hommes, le flingot à l'épaule, se détacha du groupe et, en silence, fit son service. La bande grossissait. Des gars aux visages hâves, aux yeux brillants, arrivaient par petits groupes de la rue de la Momette, de la rue des Ottées, de la rue de la Culotte. Des torches s'allumèrent dont les flammes jetaient des lueurs fumeuses sur la bande. La colonne des manifestants s'ébranla.

Réveillée par les sons du tocsin, la ville entière secouait sa torpeur. Des fenêtres s'éclairaient, s'ouvraient, montraient des têtes effarouchées, en papillotes ou en casque à mèche. Des hommes et des femmes, sur le pas de la porte, interrogeaient le ciel, y cherchaient les rougeurs mouvantes qui dénoncent les incendies.

— C'est-il le feu ? Où ça ? Chez qui ?

Les pompiers revêtaient leur équipement.

— Mes bottes, sacrebleu, mes bottes de cuir. Mon casque de tenue de travail. Où as-tu fourré mon casque ?

Des gamins couraient vers les rues d'où venait la rumeur de la colonne.

Quand on se rendit compte que nulle maison ne flambait, on imagina que les « vauriens nocturnes » comme disait le maire, faisaient encore une fois des leurs.

— Ça dépasse la mesure. Réveiller toute une ville ! Et la police ? Et la garde urbaine ? Et le champêtre ? Tas de fainéants ! Allons, rentrons.

Mais le brouhaha grandissait. On entendait maintenant hurler :

— La victoire en chantant

Nous ouvre la barrière...

et, de moments à autres, des cris aigus déchiraient la trame que soutenaient des milliers de voix.

— Vive la République !

— A bas les tyrans !

Quand les torches débouchèrent en tête de la colonne, avec leurs flammes fumeuses qui éclairaient les bouches hurlantes des premiers rangs, quand on entendit le piétinement sourd de cette foule indisciplinée, qui portait dans sa force brutale le destin de la cité, quand on vit agiter des gourdins et des tromblons dont les ombres démesurées s'allongeaient sinistres sur les façades, la peur, une peur panique, irraisonnée emplit le cœur des bourgeois et leur versa dans la bouche ce goût de fiel et d'amertume, avant-coureur des débâcles. Hommes et femmes rentraient et debout derrière les portes closes dans les corridors sans

lumière, ils flageolaient sur leurs jambes en disant :

— C'est la révolution.

Mot fatidique, évocateur de pillages et de tueries, de feu et de sang !

— Au bois ! Au bois ! criaient déjà les mous, qui avaient entendu conter par leurs anciens la grande pitié du temps que les Croates ravageaient le pays, brûlaient Ethe, Belmont, Meix, ou que les troupes du général Loison incendiaient Orval et massacraient la population.

Ceux-là, dans leur épouvante, empaquetaient leurs hardes et des vivres et fuyaient vers l'ermitage du Bon Lieu. D'autres, la bêche en mains, enfouissaient dans les jardinets ou les caves leurs maigres trésors. Mais la plupart, se ressouvenant de leur antique fierté de seigneurs de la Grange au bois et de l'héroïsme de leurs pères assiégés par Louis XIV, se décidaient à affronter le danger, à résister aux révolutionnaires, et au besoin, à les suivre.

L'imprimerie de *La Commère* était envahie et réquisitionnée.

Des protes y composaient à grande hâte le texte des proclamations qu'on afficherait la nuit sur les murs afin d'insuffler dans les âmes citoyennes l'ardeur civique et la ferveur révolutionnaire. Ainsi averti dès le matin de son devoir par une éloquence spécifiquement gaumette, Virton ne manquerait pas de garder, pendant toute la journée, cette chaleur généreuse qui le hausserait au rang des cités célèbres de l'antiquité ou des

temps modernes. Un bouleversement n'inquiéterait que les pourvus. Au contraire, il réjouirait les autres à l'espoir de prendre à leur tour les places devenues vacantes autour du gâteau municipal ou gouvernemental. L'établissement d'un nouveau régime instaurerait le règne des compensations profitables. C'est dans cet esprit vraiment républicain que les seigneurs de la Grange au bois passèrent une nuit qui, pour être blanche, n'en promettait pas moins des avantages de toutes les couleurs.

Dans la maison Coclaisse, on veillait aussi. Les pas des factionnaires devant l'église et devant la maison Marson faisaient un grand écho dans la place désertée par l'émeute. La colonelle et Florine venaient parfois jeter un coup d'œil par une fente des volets. Elles apercevaient les ombres mouvantes des sentinelles et cette vue les jetait dans de nouvelles inquiétudes.

— Pourvu, disait Florine, qu'il ne leur arrive pas de mal !

Car elle soupçonnait Charles Bon d'être parmi les chefs de la conjuration.

La grand'mère soupira :

— Tu es donc pour la révolution ?

— Comme vous, grand'maman. Il me semble avoir reconnu tout à l'heure dans la foule les silhouettes du commandant Tricoiche et des grognards de l'Empire.

— C'était le bon temps, dit la colonelle. C'était le temps des fêtes. A chaque victoire, des rejoissances publiques s'organisaient. La France

était riche. Le peuple était heureux. Ton grand' père vivait.

Florine se pencha vers le vieux visage fané. Elle l'embrassa, disant ce seul mot tendre :

— Grand'maman.

Numa Pompile avait quitté sa maison. Il sonna chez Welter. La porte s'entre-bâilla.

— Tu es là, Fulbert. Je craignais que tu ne fusses sorti, en quête de nouvelles.

— Il sera temps demain, répondit Welter.

— Crois-tu au succès de l'aventure ?

— Tout est possible, cher ami. L'affaire est engagée. Quelle sera la réaction ? Tu sais que Darlon et Marson sont consignés dans leur demeure. Pourront-ils alerter à temps le gouverneur de la province ? De leur promptitude dépend l'issue. En attendant...

Il fit un geste qui signifiait : gardons-nous.

Pompile reprit :

— Si l'affaire échoue, nous voilà compromis, moi par mes caramels, toi par tes articles.

— Mais si elle réussit ?

— C'est vrai, il est trop tôt pour préjuger de rien.

La colonne des émeutiers poursuivait sa tournée dans la ville. Elle s'arrêta devant la mairie où fut chantée la *Marseillaise*. Un clairon soutenait le chant.

« Qu'un sang impur abreuve nos sillons »

Jusqu'ici, il n'y avait ni tués, ni blessés, ni bris de vitre, ni pillage. Tout se passait comme dans

les fêtes. La veille de la fête en pays gaumet, la fanfare fait le tour de la localité, ville ou village, et donne les sérénades, improprement appelées là-bas les « aubades ». Cris et musiques, c'est la simple annonce des réjouissances du lendemain.

La nuit s'avançait. Les braillards éprouvaient le besoin de rafraîchissements. Le café Dumonceau et le café Landroit regorgeaient de consommateurs qui manifestaient leur exaltation par une grande dépense de gestes, de rires, de mots plaisants, de déprécations hyperboliques et par d'abondantes ingurgitations de bière, de vin et de péquet.

Le garde-champêtre même et le suisse, revenus pour la circonstance à leurs vieilles habitudes, fraternisaient avec les buveurs. Ils organisaient avec eux un nouveau sport dont l'enjeu se mesurait au nombre des verres absorbés.

Cette nuit-là, vers les petites heures, la foule se trouva lasse.

Et le combat cessa, faute de combattants.

XIII

LA JOURNÉE DU 20 MARS.

Le lendemain matin, les rues de Virton, comme il arrive aux premières heures du dimanche, étaient presque désertes. Les seigneurs de la Grange au bois s'étaient endormis fort tard. Des cauchemars avaient peuplé leur sommeil.

Les rares passants reconnurent alors que le drapeau rouge flottait au-dessus du coq de l'église. Ils croyaient y voir le drapeau français. Leur surprise les stupéfia un moment. Vite ils se ressaisirent et comprirent que l'aube des temps nouveaux avait lui. Prompts à s'accommoder aux circonstances, ils jugèrent que tout était pour le mieux.

Les factionnaires de la nuit s'étaient retirés avec leurs compagnons, sauf ceux du temple, qui défendaient l'accès au drapeau.

Sur les murs de l'église et de la mairie, des placards fraîchement affichés lançaient un appel à la population.

AU PEUPLE GAUMET

Citoyens,

Le Comité républicain gaumet a pris le pouvoir.

M. le commissaire d'arrondissement Darlon, le

maire Marson, les échevins et conseillers communaux sont révoqués.

Le Comité républicain occupe la mairie et prend les mesures que comporte la situation.

Attendez, dans le calme, les décisions de votre comité républicain.

A bas les tyrans !

A bas les vendus !

Vive la République !

Pour le Comité :

Victor Maréchal

Charles Bon, dit le Cabe.

Un autre placard sur papier rouge doublait celui-ci.

Aux citoyens de la ville de Virton.

Vive la République ! A bas les impôts et les emprunts forcés ! Notre affouage libre de tous droits !

Nous sommes 400 bien armés, prêts à brûler les maisons et à casser la gueule des pourris.

Vive la France et le 48ème de Ligne de Montmédy.

H.A.L.

On se demandait quels noms signifiaient ces initialès. On passait en revue tous ceux qui commençaient par H, par A, par L. Un malin disait :

— Veux-tu parier que, si je voulais, je les citerais tous.

— Dis alors.

— Mais je ne veux pas. S'ils tiennent à rester masqués, c'est leur affaire, pas la mienne.

— C'est l'affaire de tous, voyons. Dis-les.

— Pour recevoir des coups, des fois. Pas si bête.

— Tu n'es pas un vrai républicain.

Et lui, retroussant ses manches :

— Veux-tu que je te le prouve, que j'en suis un vrai ?

Cependant, M. Darlon, M. Marson, le juge de paix Jeanty, le commandant de la gendarmerie, réunis chez le maire, tenaient conseil.

L'affaire de la nuit les avait surpris et bouleversés. Les cris de « Vive la République » leur crevaient le tympan. L'occupation de la mairie par les émeutiers leur faisait craindre le pire.

— Il faut arrêter les factieux, dit le juge.

— Je vais coffrer tous ceux qui crient « Vive la République » insinua le commandant.

Marson leva les bras.

— Si vous arrêtez ceux qui crient « Vive la République », alors arrêtez tous les Virtonnais.

Sur cette affirmation du maire, qui connaissait ses administrés, les mines s'allongèrent.

— Alors, l'émeute est souveraine.

— C'est le désordre.

— C'est l'abdication des autorités.

— Que proposez-vous ?

Le maire hésitait. Il avait toujours eu la décision difficile. Il ne fallait pas se compromettre. Avant d'être nommé par le Gouvernement, un maire est l'élu de la cité.

Il se décida :

— Je ne vois qu'un moyen. Avertissons le gouverneur. Il nous enverra de la troupe.

— Parfait, dit M. Darlon.

Et le commandant :

— Je vais dépêcher un de mes gendarmes à cheval, avec un pli.

Cette décision termina le conciliabule. Les trois autres membres se frottèrent les mains. La responsabilité passait à l'autorité supérieure.

Vers dix heures, dévalèrent les villages. On les reconnaissait à leurs drapeaux, à leurs insignes qui rappelaient les sobriquets dont on les moque et dont ils se font une gloriole. Les « Limçons » de Limes portaient épinglée à leurs blouses l'image d'un limaçon ; leurs voisins les « Houlines » de Gérouville, une chenille rouge ; les « Tahons » de Robelmont, un taon aux ailes éployées. Les « Ramounis » de Châtillon avaient en façon d'étendard un ramon de bouleau, les « Pânis » de Bleid, un petit panier d'osier. Ceux de Halanzy et de Baranzy qu'on surnomme les « Pichalis » ornaient leur boutonnière d'une feuille de pissenlit ; les « Ouclis » d'Harnoncourt, d'une plume d'oie ; les « Cabus » de Mussy-la-Ville d'un trognon de chou. Ceux de Saint-Mard avaient un ruban de soie brodé du sobriquet « Les Camâs » et ceux de Saint-Léger un oriflamme portant ces mots « Les schoupas de Wachet ». Ils glorifiaient ainsi en même temps leur village et le folklore gaumet. Ils chantaient des refrains du pays. Quelques-uns marchaient au son du tambour ou des cuivres de

la fanfare. Ils allaient à la révolution comme à la fête. Mais la plupart étaient armés de gourdins ou de fusils de chasse. Les Virtonnais les saluaient au passage « Vive Saint-Léger, Vive Halanzy, Vive Gérardville » à quoi les autres répondaient « Vive la France, Vive la République ». Ils se dirigeaient vers la rue des Fossés où se dressait la mairie. Ils y étaient reçus par des allocutions vibrantes de Maréchal et du Cabe.

« Citoyens, la ville de Virton est heureuse de vous accueillir dans ses murs. Une gloire impérissable vous attend. Lorsque plus tard vos enfants vous parleront des journées de la révolution, vous direz avec fierté : J'y étais. Vive la République ! Vive le Pays gaumet. A bas les tyrans. »

A quoi les villageois répondaient.

« A bas les impôts ! Vive la République ! Vive la France ! »

Dans la mairie, le comité républicain occupait la salle du conseil. Charles Bon se prélassait dans le fauteuil du maire, Maréchal et Dumonceau dans ceux des échevins, les autres posaient leur séant démocratique sur les sièges plébéiens des conseillers municipaux.

On annonça que la garde bourgeoise se rassemblait devant l'église.

Aussitôt, une colonne s'organisa, le Cabe et Maréchal en tête, et se dirigea vers la place. Celle-ci regorgeait de curieux, qui admiraient la fière tenue de la garde alignée le long du trottoir. Ils avaient vraiment grand air dans leur bel uniforme,

pantalon en drap bleu de roi avec bandes rouges et passepoil rouge, habit long bleu de roi de même, avec deux rangs de boutons de cuivre poli, parements et collet en velours noir, épau-
lettes en laine rouge, casque en cuivre jaune à crinière noire, plumet rouge et pompon noir. Le fusil d'infanterie avec baïonnette, le sabre poignard à dragonne en laine rouge, la giberne noire et les buffleteries blanches complétaient l'équipement. On remarquait qu'ils portaient le sabre à gauche, contrairement à l'immémorial usage des seigneurs de la Grange au bois. C'était donc qu'ils voulaient la bataille. Leur commandant, le cafetier Landroit étincelait au soleil. Mais on remarquait aussi que beaucoup n'avaient pas répondu à l'appel et que les présents ne portaient pas l'air martial qui en faisait aux revues d'honneur un corps incomparable. D'aucuns mettaient les absences sur le compte de la peur. Mais la plupart en accusaient seulement les opinions républicaines de ceux qui se dérobaient à leur devoir de citoyen.

Quand la colonne des factieux arriva sur la place, la troupe de la garde s'était mise en marche et tournait le coin de la rue vers des artères plus pacifiques.

— Parbleu, disait un des spectateurs. Landroit sait bien ce qu'il fait. Il est pour la République, lui.

La colonne s'arrêta sur la place aux cris répétés de

— Vive la République !

— Vive la France !

Et tournés vers la maison Marson, d'aucuns ajoutaient :

— A bas les vendus !

A ce moment, un jeune homme se détacha de la foule et vint parler à voix basse au Cabe. Celui-ci communiqua le message à Maréchal. Maréchal escalada le perron du temple et, la fureur aux yeux, harangua ses amis :

— Citoyens, un gendarme à cheval est parti pour Arlon réquisitionner la troupe. Permettrons-nous que nos frères soldats viennent massacrer le peuple ?

— Non, répondit la foule.

— Nous ne le permettrons pas, poursuivit Maréchal. Nous irons dresser des barricades sur nos routes. A la porte d'Arlon. A la porte d'Ardenne. Aux barricades.

La colonne se scinda. Les uns gagnèrent la route d'Arlon. Les autres la route d'Ardenne. On amena des chariots, des charrettes, des brouettes, des tonneaux qu'on emplissait de pierres et de terre. On conduisit des troncs d'arbres de la scierie, des poutrelles du chantier de l'entrepreneur, des ferrailles de la « boutique » du forgeron. De tous ces éléments on construisit des barricades qui barraient l'entrée de la ville. Des citadins et des villageois, des hommes et des gamins, des femmes même participaient à l'ouvrage, avec un entrain merveilleux, farci de rires et de quolibets, de clameurs et de refrains.

Une fois la besogne terminée, des sentinelles restèrent en faction près de ces forteresses. Les autres reprirent leur marche à travers la ville, à la recherche de la garde bourgeoise, dont on apercevait parfois la queue au tournant d'une rue.

Dans la ville, la fièvre montait.

Les boutiques fermées, les persiennes closes, les rideaux baissés donnaient aux maisons des airs de veuves. Les rues ordinairement animées étaient désertes. Parfois un laboureur revenant des champs y passait avec sa charrue et ses chevaux. Les oreilles des chevaux chauvissaient à un coup de clairon, à un roulement de tambour au lointain. Le passage de l'équipage redoublait l'impression de silence et de solitude.

Mais autour de la mairie et sur la place, comme devant les boulangeries et les cafés, la foule grouillait, chantait, criait, grisée de bruit et de vin, prête à toutes les aventures et à toutes les folies. Devant la maison Coclaisse, un groupe compact de grognards s'égosillaient « Vive la colonelle ! Vive l'empereur » et hurlaient en mesure des refrains de route de la vieille garde.

Quand nous serons au bout du monde,
Vive le son, vive le son,
Avec la brune, avec la blonde
Vive le son du canon.

Devant la maison Marson, la maison Darlon, la maison Jeanty, autres clameurs, autres chansons
« A bas les pourris ! A bas les vendus ! »

Pour vingt-cinq francs
Pour vingt-cinq francs cinquante
Oh ! la la j'ai vendu ma femme
Oh ! la la, et ma servante aussi.

A la mairie, le comité républicain travaillait.

Le Cabe, Maréchal et Dumonceau, réfugiés dans le cabinet du maire, consultaient la liste des conjurés et pointaient les noms des candidats possibles aux postes du gouvernement et aux emplois de l'administration.

Les chefs se réservaient naturellement les principaux leviers de commande. Encore fallait-il savoir d'abord si on se rattachait immédiatement à la France ou si on procédait par étapes. La première étape serait la proclamation de la République gaumette, la seconde, l'Union douanière avec la France, la troisième, la réunion pure et simple à la grande République. Il fallait scruter les risques, peser les actes et leurs conséquences.

— On ne s'aventure pas, disait Maréchal, dans une action aussi lourde de grands effets sans une sérieuse prospection de ses suites possibles.

— Pour ma part, dit Dumonceau, je suis pour les solutions radicales. J'opine pour le rattachement immédiat à la grande république sœur. A quoi bon atermoyer, s'attarder dans le marécage des lanterneries équivoques. Que veut le peuple ? Quel est son cri de ralliement ? « Vive la France ». Il sent que toute autre décision ne serait que du bois de rallonge. Il veut que ce bout de Lorraine,

qu'on appelle le pays gaumet, retourne à sa patrie naturelle, la Lorraine, la Lorraine française.

— Je crains, objecta Maréchal, qu'en décidant l'union immédiate avec la France, nous ne provoquions la guerre.

— Eh bien, nous ferons la guerre, dit Dumonceau, et nous vaincrons.

Maréchal regarda d'un œil amusé Dumonceau et reprit :

— A l'heure actuelle, la France n'est pas prête. Malgré l'élan magnifique de la nation, elle sort affaiblie du règne de Louis Philippe et de ses récents bouleversements. Elle sent sa faiblesse. Pourquoi les troupes de Montmédy, de Longwy n'ont-elles pas franchi la frontière ? Pourquoi ne sont-elles pas ici ? C'est que Lamartine se grise d'éloquence. C'est un poète. Ce n'est pas un homme d'action. Il n'osera pas. Il reculera et désavouera ceux qui font crédit à sa promesse. Qu'en pense notre ami Charles le Cabe ?

Le Cabe sortit de la songerie où il était plongé.

— Lamartine, répondit-il, est un rêveur comme Numa Pompile, mais en plus grand. Je pense que le sentiment du peuple le pousse aux extrêmes, mais que son affection pour la terre gaumette le prévient de ne pas faire encore le pas décisif. Il est comme un arbre dont les branches se tendent naturellement vers la lumière et que ses racines retiennent au sol qui le nourrit. J'opinerais donc pour la seconde hypothèse que développait Maréchal, et je créerais la République gaumette.

— Demi-mesure, objecta encore Dumonceau.

Les convulsions populaires n'admettent ni les demi-mesures, ni les compromis.

Un hourvari, venu de la rue, interrompit la délibération.

Des clameurs annonçaient l'approche de la troupe. « Aux barricades » criaient des voix. Maréchal et le Cabe gagnèrent avec les insurgés la porte d'Arlon. Sur l'ordre de leurs officiers, le lieutenant Paquay et le sous-lieutenant Lefils, les soldats du 11ème de ligne commençaient l'attaque de la barricade. Les défenseurs, citadins en vestons, villageois en blouse, femmes échevelées, gamins braillards, dans un déchaînement de cris, d'injures, de quolibets, apostrophaient les soldats, conjuraient leur fraternité, provoquaient à la désertion. Six hommes avancèrent jusqu'à toucher les premières traverses. Ils empoignèrent le timon d'un chariot et le traînèrent sur le côté de la route. Un coup de fusil parti on ne savait d'où brisa des tuiles dont les débris retombèrent sur la foule. Ses hurlements redoublèrent. Des femmes s'enfuirent en criant « Assassins ! ». Les cinquante hommes de la troupe s'élancèrent à l'assaut. La barricade était prise. La bande hurlante des insurgés reflua vers les rues voisines, se réfugia dans les granges dont elle défonçait les portes. La troupe se reforma et se dirigea vers la place. Elle y fut reçue par le maire Marson et le commissaire Darlon qui, forts du secours survenu, se redressaient, parlaient haut, serraient des mains, dans la conscience de leur autorité reconquise.

Les soldats, l'arme au pied, regardaient ahuris le délire de la population. Les « Vive le 11e de ligne » alternaient avec les « Vive la république », les couplets de la marseillaise avec le chant du départ. Le tambour battait dans le lointain. Des clairons sonnaient. Un immense charivari emplissait la ville. Des hommes offraient aux lignards des verres de vin qui allumaient leur convoitise. Mais la discipline commandait les refus, qui se faisaient de façon courtoise.

Monsieur Marson dit aux officiers :

— Les passions sont surexcitées au point que je dois vous recommander la prudence. Avec le peu d'hommes dont vous disposez, passer à l'action est impossible. Vous seriez débordés. Nous assisterions à une tuerie qu'il faut éviter à tout prix. Je vais réquisitionner le collège pour vos hommes. Ils y resteront casernés la nuit. Demain, si nous recevons du renfort, il sera temps d'agir. Nos exaltés seront eux-mêmes dégrisés. Quant à vous, Messieurs, faites-moi l'honneur de disposer de ma maison.

— C'est la sagesse même, approuva M. Darlon.

— A vos ordres, répondirent les officiers.

Ils conduisirent leurs hommes vers le faubourg d'Harival où se trouvait le collège. La foule, surprise, tenant cette retraite pour une défaite, manifesta sa joie par des acclamations et des huées.

La saturnale recommença. Villageois et citadins, le verre en main, la pipe au bec, fraternisaient dans les cabarets. Des masses chorales s'accordaient pour chanter des refrains révolutionnaires

et des chansons du vieux pays. Des discussions s'engageaient sur la France, sur les impôts, sur l'égalité. Des augures et des sibylles pronostiquaient la victoire gaumette pour le lendemain. Une griserie exaltante échauffait les cœurs, éclairait d'illuminations soudaines les imaginations. Virton, cuve bouillonnante, brassait les destins immortels de la terre gaumette.

Vers les petites heures, on vit revenir de l'auberge de la mère Ridremont, la marche hésitante et le casque sur l'oreille, les héros de la garde bourgeoise.

LA JOURNÉE DU 21 MARS.

Un nouveau placard, affiché sur les murs de l'église et de la mairie annonçait :

AU PEUPLE GAUMET

Citoyens,

La république gaumette est proclamée.

Le comité républicain s'est constitué en gouvernement provisoire.

Tous les Gaumets, hommes et femmes, âgés de 21 ans, seront appelés aux urnes pour l'élection du Président.

Pour le gouvernement provisoire :

Victor Maréchal.

Charles Bon, dit le Cabe.

La nouvelle réjouissait les passants. Ils ne comprenaient pas bien comment on proclamait la république gaumette alors que des soldats étaient toujours là, casernés dans le collège. Leur dessein était-il seulement de maintenir l'ordre, d'empêcher les attentats contre les propriétés et les personnes ? En tout cas, le drapeau rouge flottait toujours sur la tour de l'église, dans le soleil.

Car, dès l'aube, un soleil rutilant s'était levé. Il faisait beau. Il faisait clair. Il faisait jeune. Les bourgeons dégrafaient leurs corsets, dont les écailles roses, en se détachant, tissaient dans la ramée une résille tendre et lumineuse. Dans les jardins, les groseilliers hissaient au bout de leurs branches leurs houppettes d'un vert glauque. Les merles flûtaient leurs trois notes. Tout était clarté. Tout était jeunesse. Tout était joie. Comment les hommes auraient-ils refusé de participer à la fête ? Ils n'y pensaient pas. Les seigneurs de la Grange au bois ne comprenaient pas bien les voies obliques des événements, mais ils comprenaient le soleil, la jeunesse, le printemps. Par ce beau matin, ils goûtaient la divine saveur de vivre.

Ils sentaient qu'ils vivaient encore dangereusement. Cela ne leur déplaisait pas. Ce sentiment mettait un attrait de plus dans leur vie. Leur sensibilité s'en enivrait. On ne voyait que visages souriants. On n'entendait que propos badins. La grande affaire était accomplie, la république proclamée, le suffrage universel octroyé au peuple. Désormais, tous les Gaumets étaient libres, ils étaient égaux, ils étaient frères. Que voulait-on de plus ? Les autres n'avaient qu'à venir. Quels autres ? Les autres, ceux qui, à cette heure historique, n'avaient pas le bonheur d'être des Gaumets.

La matinée fut calme. Les soldats observaient la consigne des autorités, commissaire d'arrondissement et maire, de ne rien entreprendre avant l'arrivée des renforts. Sur le S.O.S. du gouverneur

Smits, le ministre de la guerre de Bruxelles, le baron Chazal avait promis de la cavalerie et de l'artillerie. On les attendait.

— Vous comprenez, disait M. Marson. Mes administrés sont des têtes chaudes. Les prendre de front, si vous ne disposez pas d'une incontestable supériorité des forces, c'est provoquer une réaction terrible qui balayera vos cinquante lignards. Attendez plutôt. Imposez-vous par le nombre.

Des gens du faubourg d'Harival étaient parvenus, par des offres de vin et de nourriture, à mettre en confiance quelques soldats. Ceux-ci avaient conté la mort d'un de leurs camarades tombé à Saint-Léger.

— Il a été tué ?

— Non, on n'a pas combattu à Saint-Léger.

— Alors de quoi est-il mort ?

— On ne sait pas.

— Comment ? On ne sait pas ?

— Non, il est tombé sur la route.

Un loustic qui vaguait par là lança :

— Il est mort de frousse, parbleu.

Le mot fut répété, colporté, courut par la ville, déchaînant des rires et des fanfaronnades. Les tranche-montagne du cru se rengorgeaient. Bientôt ce ne fut plus un soldat, mais dix, mais vingt, qui gisaient sur la route, épouvantés par le renom des vertus guerrières du peuple virtonnais.

Cependant, de nouveaux villages envoyaient des ouvriers de la onzième heure. Les contingents de Florenville, de Tintigny, de Habay se présentaient

à la mairie, requéraient l'emploi de leurs bras, réclamaient des armes. Ils se plaignaient du retard de l'alerte, des difficultés de la route, du peu d'empressement des aubergistes à les ravitailler. Tant qu'on changeait quelque chose, il fallait changer tout cela. Maréchal et le Cabe leur promirent que tout serait changé et que désormais les citoyens gaumets jouiraient d'une vie plus belle et plus heureuse. Il n'y aura plus de pauvres. Et s'il n'y a plus de pauvres, il serait insupportable qu'il eût encore des riches. Il n'y aura plus de sans-travail. Les patrons seront obligés par la loi de donner du travail et des salaires qui sauvegardent la dignité de l'ouvrier. Il n'y aura plus de soldats. Parce qu'il n'y aura plus de guerre. La guerre sera honnie quand les hommes seront tous frères. Les hommes répondaient « bravo » à chacune de ces généreuses propositions. Ils souffraient de la fatigue de la route. Mais ranimés par cette éloquence vraiment républicaine, ils se regroupaient par villages, recherchaient la compagnie des blousards de leur voisinage, et s'en allaient par la grand'rue, vers la place de l'église pour admirer le drapeau rouge.

Des groupes de plus en plus nombreux parcouraient la ville. Les uns se composaient de badauds, curieux des mouvements de la foule, attentifs aux signes précurseurs des événements qui se préparaient.

Au faubourg d'Harival, le clairon sonnait le rappel. Les officiers passaient en revue leur troupe. Parmi les soldats, les uns, impatients de leur

inaction, montraient des visages fiévreux, les autres, indifférents à la corvée, manifestaient leur désintéressement par des poses alanguies.

Vers onze heures, une galopade et des roulements sourds du côté de la porte d'Arlon annoncèrent un escadron de cavalerie et une batterie de campagne. C'était un escadron des lanciers de Namur et des artilleurs de la place de Liège, requis par le gouverneur. Sans désespérer, ils se dirigèrent par la rue d'Arlon vers la Place verte, où s'alignait déjà la compagnie du 11ème de ligne. Les officiers se saluèrent du sabre et de l'épée. Le commissaire Darlon, le maire Marson, le commandant de gendarmerie les attendaient, multipliaient les renseignements et les consignes, pour l'occupation de la ville.

— Le premier devoir est d'abattre le drapeau rouge, disait Darlon.

Les badauds, parmi lesquels se remarquaient Welter et Pompile, considéraient les cavaliers, admiraient la tenue, les lances et les schapzkas des lanciers, les dolmans sombres et les calots d'astrakan des artilleurs.

— Nous allons vous balayer cette canaille, dit le commandant.

Ils montèrent vers la grand'place. Elle était pleine d'une foule surexcitée par la fièvre de l'insurrection, les paroles enflammées des meneurs, les cris et les chants révolutionnaires, sans compter chez beaucoup l'ivresse du vin qui s'ajoutait à l'ivresse de l'action. Les soldats furent accueillis

par un immense hourvari sorti de milliers de bouches lançant des injures, des jurements et des imprécations. Les cavaliers, la lance à l'étrier, poussèrent du poitrail de leurs montures la cohue qui recula en désordre vers les raidillons jusqu'à la rue Basse. La ligne suivait, barrait les passages, organisait des postes de factionnaires. Les canons braqués vers les issues augmentaient l'épouvante.

Le lieutenant Paquay demanda.

— Un homme de bonne volonté pour abattre le drapeau.

Il ajouta :

— Il y a du risque.

Le fusilier Jean Joseph Delaitte sortit du rang. C'était un petit soldat râblé, aux yeux vifs, dont l'attitude exprimait une décision farouche. Après l'action, dans son rapport au ministre de la guerre, le général Brion signalera Delaitte comme un soldat d'élite qui, déjà la veille, à Saint-Léger, s'était volontairement chargé de l'équipement de l'homme tombé sur la route.

— Ce drapeau descendra, dit-il, ou je ne reviendrai pas.

L'officier lui serra la main.

— Allez, dit-il.

Delaitte ôta ses buffleteries et bondit vers le porche. Un moment après, il parut sur la tour. Alors une voix cria, qui sortait de la lucarne d'un toit voisin :

— Ne touche pas au drapeau, ou je tire.

Le canon d'un fusil braqué luisait au soleil. Deux

soldats pénétrèrent dans la maison, montèrent au grenier, ne trouvèrent plus que le fusil. L'insurgé avait fui par une porte de derrière.

Quand Delaitte arracha le drapeau, une clameur monta, qui se propageant de rue en rue, gronda sur toute la ville. On y distinguait les cris « Vive la république, Vive la France, A bas le tyran ». Le soldat descendit, remit à son lieutenant son trophée que l'on brûla sur la place même. Un peu de fumée, le drapeau de l'insurrection ne laissait qu'un petit tas de cendre sur le pavé.

Un tumulte suivit, moitié lamentation, moitié colère. Mais quand on apprit que les deux chefs, Marchal et le Cabe, appréhendés à la mairie, étaient conduits à la prison d'Arlon, que l'état de siège était proclamé, que les cafés seraient fermés à six heures, que personne ne pourrait sortir de son domicile sans permis entre six heures du soir et six heures du matin, toutes les illusions s'évanouirent au vent de la panique comme s'était évanouie la fumée du drapeau qui portait dans ses plis l'espérance du pays gaumet. Une morne consternation succéda au délire. Des hommes pleuraient, la rage au cœur. Des femmes, plus violentes que les hommes, vomissaient sur les soldats un dégoût d'invectives et tendaient les poings vers les officiers qui les regardaient stoïques. Les badauds souriaient, goguenards, et faisaient des gestes d'adieu aux blousards de la glèbe dont les groupes mélancoliques reprenaient le chemin des villages.

L'angelus du soir jeta sur la cité vaincue l'attendrissement de ses sons argentins.

Et la nuit enveloppa tout de sa paix divine.

LE PROCES DES 8.

Privée de ses chefs, l'insurrection battit de l'aile. Mais la confusion durait dans les esprits. Malgré l'occupation de la ville par la troupe, des accès de fièvre renouvelaient l'effervescence et provoquaient des désordres. Le général Brion écrivait au ministre de la guerre : « Les démonstrations de la canaille qui demande la république ne semblent pas déplaire au bourgmestre et à la majeure partie des habitants notables de la ville. »

Le 17 avril, le gouverneur Smits signalait à Rogier : « Une sorte d'agitation malveillante continue à régner à Virton. C'est ainsi que, la semaine dernière, un drapeau rouge a été planté pendant la nuit devant la maison de Mr. Lambinet ; un placard vient d'être trouvé collé sur le mur de l'église, contenant des menaces de meurtre et d'incendie contre M. Darlon, commissaire d'arrondissement et Marson, bourgmestre. »

Le 21 avril, il croyait que dans peu de jours il aurait à faire part à Rogier de la déchéance du Roi de Hollande dans le Grand-duché et de la proclamation de la République, avec de graves

complications éventuelles dans le Luxembourg belge.

Le 4 mai, il craignait l'invasion du sud de la province par des « bandes aguerries et considérables venant de France et conduites par des chefs habiles... »

Ces inquiétudes du gouverneur, connues à Virton, ne manquaient pas de ranimer la flamme au cœur des Virtonnais vaincus, mais non soumis. Des conciliabules secrets réunissaient chez la mère Ridremont les compagnons de Jean de Mady, que hantait l'espoir d'une revanche. Ils méditaient de libérer par un coup de main leurs chefs emprisonnés et ourdissaient des moyens d'évasion.

Aussi bien, toute la ville s'intéressait au sort des prisonniers. Depuis le plus humble ouvrier jusqu'au plus notable bourgeois, tous vantaient la générosité de leur idéalisme, la pureté de leurs desseins, la ferveur de leur amour pour la terre gaumette. Les femmes mêmes, dans leur ardeur à les défendre, dénonçaient la vilénie des quelques-uns dont les lâches propos désapprouvaient la violence. Tous se promettaient d'assister au procès, de faire pression sur les juges, d'arracher l'acquiescement.

La petite Florine pleurait dans les bras de sa grand'mère.

— Je l'aime, grand'maman. Je l'aime et il m'aime. Que je suis malheureuse !

La vieille femme la consolait.

— Ne pleure pas, petite fille. Il reviendra. Le bon Dieu ne permettra pas qu'on le condamne. Et

pourquoi le condamnerait-on ? Pour avoir voulu libérer son pays, faire aux humbles une vie meilleure, donner à tous de la joie et de l'amour ?

— Mais les juges, grand'maman, les juges ?

— Les juges ne sont pas des monstres, petite fille. Leur impassibilité n'est qu'un masque. Un cœur d'homme bat en leur poitrine. C'est leur cœur qui dictera la sentence.

— Vous croyez, grand'maman ?

— J'en suis sûre.

Florine reprenait courage, séchait ses larmes, s'occupait à de menues choses, n'importe lesquelles, pour se distraire. Des spasmes soulevaient sa jeune poitrine et de son cœur montaient vers tous les saints du paradis de fiévreuses invocations et des remontrances passionnées.

Le procès s'ouvrit le 13 avril.

Au-dessus de l'estrade où les juges devaient prendre place, un grand crucifix de bois sculpté était suspendu. A sa gauche et à sa droite les images du roi Léopold et de la reine Louise-Marie donnaient un caractère auguste au vieux mur blanc que rongait la lèpre.

En face de l'estrade les spectateurs nombreux, venus les uns de Virton et des villages gaumets, les autres d'Arlon et de sa banlieue, quelques-uns du grand-duché de Luxembourg, attendaient patiemment l'entrée du tribunal et la comparution des accusés. Il y avait là des blouses et des pale-tots, des chapeaux ronds et des casquettes, des faces glabres et des visages barbus, une grande

diversité de costumes, mais toutes les âmes étaient pareilles, graves, respectueuses, pénétrées de ce sentiment religieux qu'éprouvent les simples dans le sanctuaire de la justice. Des femmes en châles, coiffées de bonnets blancs, de capotes noires ou de chapeaux à fleurs, des jeunes filles en fichus de soie de couleurs diverses, sous des capelines de laine ou des toques à fontanges se mêlaient à l'assistance. Les unes, sensibles à la majesté du lieu, jacassaient en sourdine. Les autres, les yeux noyés d'angoisse, regardaient en silence la porte par où allait entrer, avec les hommes noirs, le destin tragique des jeunes insurgés.

A gauche de l'entrée, monsieur Marson et les inséparables Fulbert Welter et Numa Pompile, au milieu d'un cercle de Virtonnais, parlaient à mi-voix, citaient des textes, supputaient les chances, désireux d'une sentence bénigne. Monsieur Marson craignait le ressentiment des familles parmi lesquelles il comptait des amis et des électeurs influents. Welter et Pompile, quoique peu impliqués dans l'affaire, redoutaient néanmoins les surprises possibles qu'amèneraient pour leur quiétude, si le juge était retors, les détours de l'interrogatoire.

L'huissier annonça.

— La cour.

Le juge et ses assesseurs s'assirent sur l'estrade devant une table couverte d'un tapis vert. Ils portaient la toque noire des magistrats et l'ample toge avec, sous le menton, le flottement blanc du rabat. Ils se mirent à manier des dossiers,

d'où ils retiraient de grandes feuilles de papier noircies de notes. Ils se les communiquaient avec des réflexions et des gestes pareils à ceux des membres d'un quelconque conseil d'administration. Cependant ils gardaient, grâce à leur costume, un air cérémonieux et grave.

Enfin les accusés parurent, escortés de gendarmes. Ils étaient huit : les deux chefs, Victor Maréchal et Charles Auguste Bon, dit le Cabe, les deux frères Jacques et Marius Wathelet, le tanneur Louis Thomas, le cultivateur André Martin, le cafetier Georges Dumonceau, le brasseur Isidore Fayon, tous Virtonnais. Leurs yeux brillants, le rouge de leurs joues dénonçaient leur vergogne de paraître en spectacle devant une foule plus nombreuse que leur attente. Mais une fois assis sur leur banc, ils reprirent leur contenance fière et assurée, une attitude froide et indifférente, conscients de leur bon droit et de l'équité de leur cause. Les deux chefs surtout, jeunes, beaux, résolus, captivaient les regards des femmes et des jeunes filles qui les admiraient comme des héros d'épopée.

Héros découronnés par le malheur, est-il rien pour les sensibilités féminines, de plus séduisant, de plus pathétique ?

Quelques-unes avaient les larmes aux yeux. Elles songeaient aux tortures que leur avait révélées les belles histoires des premiers martyrs. Elles ne doutaient pas qu'un même sort attendît ces jeunes hommes, condamnés pour leur idéal et pour leur foi. Car, dans la simplicité de leur

âme, elles se laissaient emporter jusqu'aux extrêmes et ne croyaient pas qu'un tribunal fût fait pour absoudre aussi bien que pour condamner. Il y en avait une qui les regardait en souriant, mais d'un sourire cruel, tordu par l'hystérie. Celle-là sans doute se repaissait à l'avance avec volupté de la jouissance de les voir souffrir.

L'acte d'accusation mettait à la charge des inculpés « les cris de « Vive la république » « A bas les tyrans » publiquement proférés, le drapeau rouge promené dans les rues et arboré sur la tour de l'église, l'autorité publique méconnue, les conseils et les représentations du maire, du juge de paix, du commandant de gendarmerie, restés sans effet et leurs ordres sans exécution, la force militaire impuissante en face de la foule ameutée, jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts mandés au loin et à grands frais, la sédition organisée, la ville et les villages plongés dans le désordre et l'illégalité, au risque de voir se perpétrer des attentats contre les personnes et les propriétés, l'appel à l'étranger, les placards révolutionnaires prônant le renversement des institutions et la déchéance du souverain légitime... »

Cette longue diatribe jeta la consternation sur l'assemblée.

Les accusés seuls semblaient ne pas se rendre compte de la gravité de leur cas. Ils gardaient sur leur visage et dans leur attitude une impassibilité déconcertante, traitée par les uns d'insupportable

cynisme, et par les autres de misérable inconscience.

Le premier témoin, monsieur Marson, rapporta les faits qu'il était impossible de nier, mais sans les aggraver, les édulcorant plutôt jusqu'à les ramener à des actes d'une importance légère, à de simples gamineries, dues à l'exaltation du moment, à l'entraînement de l'exemple français, souvent même à l'ivresse du vin. Les autres témoins, tous favorables aux accusés, invoquèrent l'honorabilité des familles, le défaut d'antécédents délictueux, la frénésie de la jeunesse, ce grand amour de la France, de la culture française, dont sont depuis toujours pétris les citoyens gaumets. Ces jeunes gens n'avaient fait qu'exprimer, de façon un peu violente peut-être et inconsiderée, mais sans l'ombre d'intention méchante, l'exubérance et la jovialité qui sont deux des plus anciennes et des plus belles qualités du pays gaumet.

Le procureur du roi soutint l'accusation avec une éloquence abondante en paroles, mais mesurée dans les termes. A sa faconde harmonieuse, à ses phrases bien balancées, à son goût pour les images plaisantes et les pointes pittoresques, on le devinait lui-même doué de ces qualités qui ennoblissent le langage gaumet. Il brandissait le glaive de la loi. Mais son glaive ressemblait à celui des seigneurs de la Grange au bois, dont la garde est ornée de dragonnes rouges et de nœuds de soie et qui se porte à droite pour lui assurer un dégainement lent et chevaleresque. Il se refusa

à qualifier de crime et d'attentat contre la sûreté publique des faits que les dépositions des témoins avaient ramenés à leur juste mesure.

L'avocat, un jeune maître virtonnais, qui, étant étudiant avait fait partie de la société des compagnons de Jean de Mady, collaboré aux expéditions sublunaires dans la ville et aux frairies chez la mère Ridremont, plaida non coupable. Il se félicita de rencontrer chez le ministère public une si fine compréhension des choses, une appréciation si humaine de la justice, un talent oratoire d'une tenue si littéraire. Se retournant alors vers les accusés, il les couvrit des fleurs d'une rhétorique étincelante, exalta les qualités de leur esprit et de leur cœur et chanta les louanges de la terre gaumette.

Les accusés suivaient, avec une attention mêlée d'espoir, les périodes savamment équilibrées de leur défenseur. A mesure que la plaidoirie développait son apologie et son faste, leurs yeux se piquaient de lumière, leurs lèvres arboraient des sourires. Ils se demandaient s'ils avaient rêvé et de quelle récompense le tribunal gratifierait leurs exploits, qui entraient tout vifs dans la légende.

Le prononcé du jugement revêtit la même sagesse et la même grâce que les discours de l'accusateur et de l'avocat.

Ce fut l'acquittement.

Des acclamations éclatèrent. Le juge, le procureur du roi et l'avocat félicitèrent les jeunes gens, avec de longs serremments de mains, et des larmes au coin des yeux. La foule des spectateurs tré-

pignait. Les hommes applaudissaient. Les femmes et les jeunes filles se jetaient au cou des deux chefs, parce qu'ils étaient beaux, et les embrassaient à n'en plus finir. Ce sanctuaire de la justice n'avait jamais connu pareille fête. Les images mêmes du roi et de la reine s'amollissaient dans une sorte de béatitude.

Conduits par Marson, Welter et Pompile, qui rayonnaient de l'heureuse issue du procès, les héros reprirent dans les fleurs, les rires et les chants, la route de leur demeure, traversèrent Châtillon, Saint-Léger, Ethe et Belmont, où des députations les accueillèrent au bruit des fanfares, arrivèrent le soir à Virton où les gens, prévenus par un émissaire, les reçurent dans un enthousiasme délirant.

La troupe, qui occupait toujours la ville, ne comprenait rien à ces démonstrations désordonnées. Elle comprenait encore moins qu'on relâchât glorieusement des révolutionnaires qui avaient mis sens dessus dessous pendant trois jours toute la région et imposé un si laborieux service à des guerriers pacifiques, dérangés dans leurs habitudes sédentaires et les menues corvées de quartier. Elle voyait là un de ces mystères insondables que l'obéissance passive lui avait appris à accepter avec courage et vénération.

Les deux chefs eux-mêmes, Maréchal et Bon, n'éprouvaient pas une joie sans mélange. Ils considéraient presque comme un déni de justice leur acquittement. Car les méditations de la pri-

son les avaient convaincus de leur culpabilité. Ils avaient commis un crime contre l'Etat, et ils n'en étaient pas punis. Toute faute mérite un châtiement. Pourquoi leur refusait-on le profit moral de l'expiation ? Ils y avaient un incontestable droit. Serait-ce que les juges s'étaient laissé bernier par les musiques du procureur et de l'avocat ou si on les considérait comme des clampins qui ne méritent qu'une taloche et leur acte comme une plaisanterie sans consistance. Ils en souffraient dans leur orgueil et se promettaient, à la première occasion, d'y aller plus durement sans rien ménager. Au fond, ils n'étaient pas fâchés d'échapper aux délices amères de l'emprisonnement.

Leur avis, qu'ils se gardaient de communiquer à qui que ce fût, était partagé par l'avocat général Doreye de la Cour d'Appel de Liège. Dans un rapport adressé au ministre de la Justice, à l'occasion du procès d'Arlon, Doreye dénonçait avec vigueur les insuffisances du code pénal. « Tous ces faits, écrivait-il, qui étaient par eux-mêmes si graves et pouvaient le devenir davantage, devront rester impunis, parce qu'ils ne présentaient pas tous les caractères précis de l'attentat ou du complot, définis aux articles 87 et suivants, 91 et suivants du code pénal. »

Il citait le passage du rapport du procureur du Roi : « A coup sûr, disait ce magistrat, ce n'est pas une plaisanterie que de mettre en émoi une population entière pendant trois jours ; c'est un

désordre déplorable, mais est-ce un crime ? Et si ce n'est pas un crime, qu'est-ce au point de vue pénal ? Nous nous trouvons placés entre une mise en accusation pour un crime capital et une mise en liberté, qui révèle une lacune évidente dans notre législation pénale, et qui nous rend impuissants dans les affaires de l'espèce de celle que nous avons à apprécier. »

Dorèye concluait à la révision du code pénal ou au vote immédiat par le Parlement de dispositions spéciales assurant une répression effective des délits du genre de la sédition gaumette.

Le ministre de la justice, de Haussy, communiqua ce rapport de l'avocat général au président du conseil. Mais Charles Rogier, originaire de Liège, dont l'esprit frondeur ressemble par bien des points au caractère gaumet, puisa dans sa sagesse les éléments de sa réponse.

« Malgré les graves inconvénients signalés, disait-il, l'état bien connu des esprits en Belgique nous incline à l'optimisme. On peut compter qu'il ne s'y manifesterait point de désordres ayant un caractère politique et attentatoire à nos institutions ou que de semblables manifestations, si elles étaient essayées sur quelque point, resteraient isolées et sans écho et pourraient être facilement réprimées par les moyens ordinaires de police. »

E finita la comedia, conclurait Numa Pompile. Ce n'était pas la conclusion de Florine Coclaisse. Pour elle, l'aventure de Charles Auguste avait

tous les caractères d'une véritable tragédie. Pendant le mois d'emprisonnement de son ami, elle avait souffert d'une longue angoisse, elle avait multiplié ses prières et ses actes de dévotion, commandant des messes au bon Monsieur Lief-fring, faisant des pèlerinages à la Vierge d'Avioth et à Notre Dame du Bon Lieu, offrant au bon Dieu les pénitences qu'elle s'infligeait pour le retour de l'aimé.

Maintenant que, par un dénouement favorable de l'action, il était revenu libre et toujours beau, Charles Auguste prenait dans son imagination et dans son cœur des allures de héros, pareil à ceux qui brillent sur la scène d'un théâtre ou dans les chansons de gestes des vieux trouvères.

Elle était la dame de ses pensées. Elle en éprouvait un attendrissement doux qui palpitait au fond d'elle-même, avec les battements de son cœur.

DEUX ANS APRES.

Le calme est revenu sur la ville. Les trois journées glorieuses de la révolution gaumette commencent à être contées aux veillées d'hiver, près du poêle à colonnes où ronflent les bûches de hêtre. Elles s'enrichissent chaque jour de nouveaux incidents, d'émouvantes péripéties, de fleurs de rhétorique, selon l'imaginative et les facultés d'invention des conteurs populaires. L'histoire, peu à peu, se mue en légende, la réalité en fiction, les personnages en héros. C'est très bien ainsi. C'est ainsi que s'est toujours formée l'histoire des peuples. Et c'est pourquoi, par le choix des événements relatés, par le relief dont l'écrivain les pare, par l'interprétation qu'il en donne, l'histoire est un art et non une science. Les véritables historiens ne s'y trompent pas qui nous racontent le passé divers selon la diversité de leur tempérament et de leurs conceptions. Les trois glorieuses de la révolution gaumette n'échapperont pas à cette nécessité.

Un jour, Numa Pompile, poète romantique, qui

abandonne pour ses billets de caramels les quatrains politiques et revient à ses madrigaux, réunira en une compilation héroïque l'épopée gaumette et la mettra en chants et en vers alexandrins comme ont fait Homère dans son *Iliade* et Virgile dans son *Enéide*. Il lui donnera le nom glorieux de *Gauméade* ou de *Gauméide* et léguera à la postérité son nom avec son œuvre.

Son ami Fulbert Welter, se rendant à l'avis de la petite Florine, a quitté la « *Commère* » pour entrer dans la rédaction du grand quotidien parisien *France toujours* où il nourrit de sa prose cinq cent mille lecteurs en leur racontant les chiens écrasés et les scandales financiers. La *Commère* a changé de nom. Elle s'intitule désormais la *Sentinelle* et monte une garde vigilante au seuil vénérable du radicalisme virtonnais.

Monsieur Félix Marson est toujours le maire intrépide de la ville. Il continue à se montrer bon administrateur, défend ses concitoyens contre les empiétements du pouvoir central et songe à l'édification d'un nouvel hôtel de ville, monument glorieux de la glorieuse et antique cité. Il a ajouté, par le choix de ses concitoyens, à son mandat de maire, celui de conseiller provincial.

Victor Maréchal siège, lui aussi, au conseil de la province. Pendant les discours du gouverneur ou les discussions des conseillers, si vous le voyez la tête branlante et les yeux clos, ne dites pas

qu'il sommeille, dites plutôt qu'il revit en rêve les épisodes dramatiques de la révolution, les amertumes de la prison voisine et l'ovation finale du procès historique.

Quant à Charles Auguste Bon, dit le Cabé, il est devenu secrétaire communal de la ville de Virton et l'on annonce son prochain mariage avec la petite Florine Coclaisse qui a profondément déçu les prétentions de Numa Pompile.

Enfin, je vous dirai encore ce que m'a conté le vieux père Fouquet, du faubourg d'Harival, tandis qu'assis les jambes en croix sur son établi de tailleur, il me finissait l'histoire authentique des journées glorieuses de la révolution.

Dans l'hiver de 1850, il dut faire le voyage de Bruxelles pour remonter son atelier en fournitures, épingles, aiguilles, boutons, ganses, doublures, tous éléments qui entrent dans la confection des habits.

Chargé de son baluchon, il se trouva, à la nuit tombante, dans une petite rue aux environs de l'Avenue du Midi qui marquait alors de ce côté les confins de la ville.

Il cherchait une auberge pour y passer la nuit. Au-dessus de la porte d'un petit café, une enseigne en zinc se balançait portant en lettres capitales l'inscription :

ICI ON LOGE.

— Voilà mon affaire, se dit-il.

Dans le café assez mal éclairé au pétrole, quatre bourgeois jouaient aux cartes et fumaient des pipes de terre à longs tuyaux. Le patron, adossé au comptoir, portait une tête ronde sur un buste vaste comme une outre.

Fouquet prit place à la table voisine de celle des joueurs et, comme il était satisfait de ses achats, se paya un verre de faro en guise de bonnet de nuit.

Une fois lampée sa bière, il demanda :

— Vous pouvez me loger ?

— Sans doute, dit le patron. Il y a une chambre.

Puis, se reprenant.

— Mais, d'où êtes-vous ? questionna-t-il.

— Moi, monsieur, je suis du Sud.

— Du Sud ? mais d'où ça ?

— Du Luxembourg, monsieur.

Les joueurs de cartes restaient le jeu en mains à suivre le dialogue. Ils s'étonnaient de l'insistance du patron et de l'imprécision des réponses. Ils souriaient, curieux de la suite.

— Mais, demanda encore l'homme à la tête ronde, de quelle localité du Luxembourg ?

Alors le père Fouquet, relevant la tête comme pour un défi, répondit en accentuant la nasale, à la mode du pays.

— Je suis de Virton, monsieur.

— De Virton, répéta l'homme.

Sur quoi, prenant une pose de Dieu le Père expulsant de son paradis les mauvais anges, le patron montra la porte et dit :

— De Virton ? Sortez, monsieur, ici nous ne logeons pas de républicains.

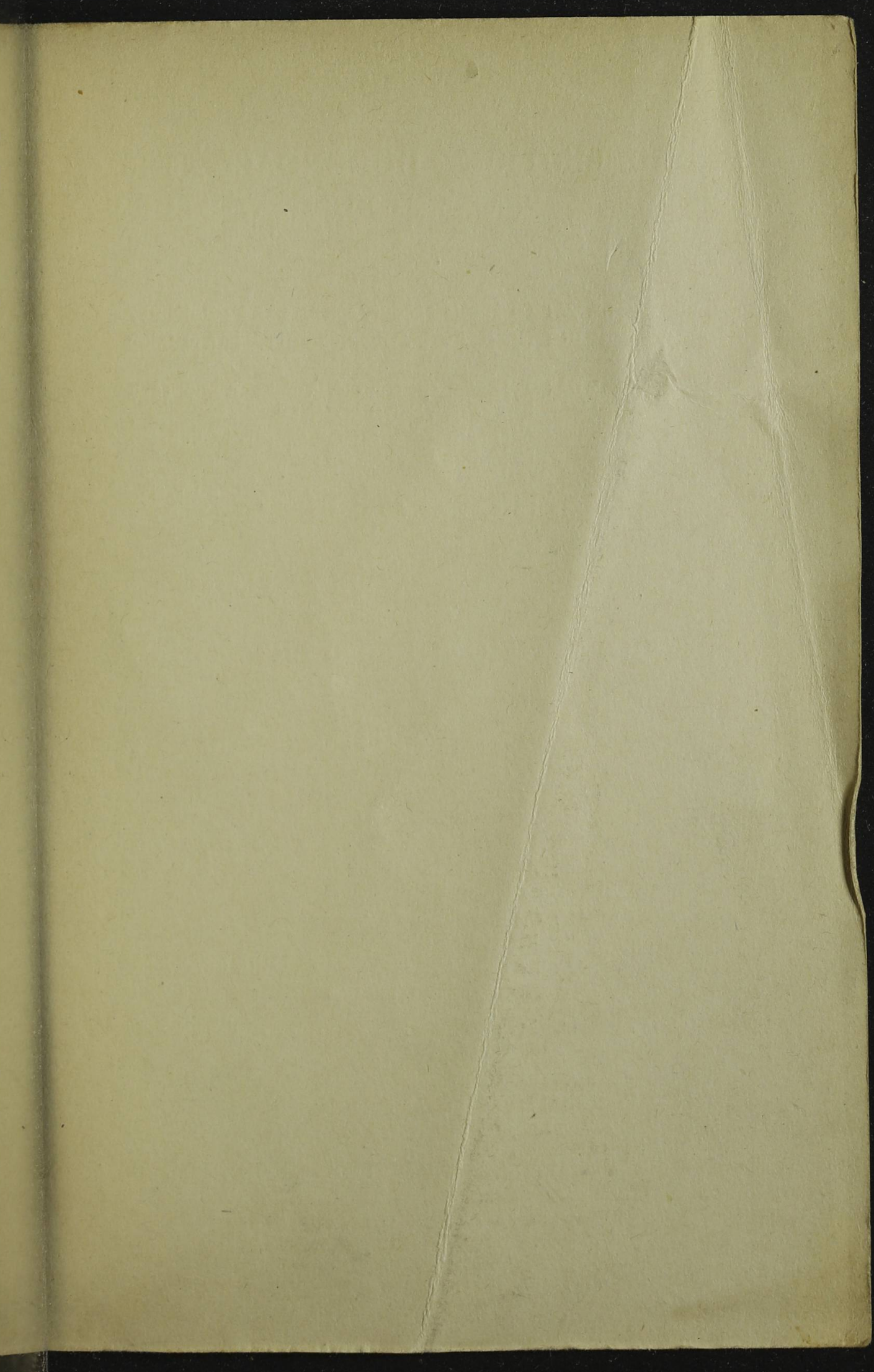
« Alors moi, finit le père Fouquet, je ramasse mon fourbi, je cligne de l'œil aux joueurs qui riaient, j'ouvre la porte, mais avant de mettre les pieds dehors, je me redresse sous mon baluchon et je crie au nez de l'homme :

— VIVE LA REPUBLIQUE, monsieur ! »

TABLE

I	Florine Coclaisse	7
II	Le salon de la Colonelle	14
III	La foire aux amoureux	26
IV	Les compagnons de Jean de Mady	42
V	Les messagers	57
VI	Commencement d'idylle	72
VII	Sur les routes gaumettes	79
VIII	Etalle et Florenville	94
IX	Le 26 février à Montmédy	106
X	Au café Dumonceau	116
XI	La réunion du 18 mars	127
XII	La journée du 19 mars	139
XIII	La journée du 20 mars	153
XIV	La journée du 21 mars	166
XV	Le procès des 8	174
XVI	Deux ans après	186





COLLECTION DURENDAL 45-46

- I. DURENDAL ROMANS : 3 volumes 45 fr.
II. DURENDAL COMPLET : les 5 volumes . 75 fr.
-

1. — n° 60 : *La brebis perdue*, roman par PAUL DOHET.
2. — n° 61 : *René Bazin, mon maître*, par PIERRE GOURDON.
3. — n° 62 : *Tornade en Gaume*, roman d'une révolution, par EDOUARD NED.
4. — n° 63 : *Le grain sous la meule*, le bienheureux Champion, par X. CHANTHANN.
5. — n° 64 : *L'affaire Magnus*, roman judiciaire, par l'avocat AMAND GÉRADIN.

En librairie, le volume 36 fr.

COLLECTION ROITELET 45-46

5 BEAUX LIVRES ILLUSTRÉS 40 fr.

1. — n° 38 : *Les aventures de Nedjouty avec le prince d'Egypte*, par PIERRE GILBERT. Préface de JEAN CAPART.
2. — n° 39 : *Le loup de Gubbio*, par ALBERT LERGON.
3. — n° 40 : *Le nain de la vallée*, par GILLE DELPASTURE.
4. — n° 41 : *C'est-il bien ? C'est-il mal ?* par la PRINCESSE DE LIGNE.
5. — n° 42 : *Le roman féerique de Huon de Bordeaux*, par FERNAND TONNARD.

En librairie, le volume 15 fr.

ON SOUSCRIT soit auprès d'un de nos délégués, soit par versement au C. Ch. Post. 3316,75 de DURENDAL, rue des Atrébates 83, BRUXELLES IV.